image
not
available









EN HOLLANDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

SOUVENIRS ET PAYSAGES D'ORIENT......	6 fr.
LES MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ............	1
LE NIL....................................	2
ÉGYPTE, NUBIE, PALESTINE ET SYRIE....	500
LES CHANTS MODERNES (Poésies).........	5
LES BEAUX-ARTS EN 1855................	3
LES SIX AVENTURES....................	1
LE SALON DE 1857......................	1
LES CONVICTIONS (Poésies)................	3

ALENÇON. — TYP. POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

EN HOLLANDE

LETTRES A UN AMI

PAR

MAXIME DU CAMP

SUIVIES DES

CATALOGUES DES MUSÉES

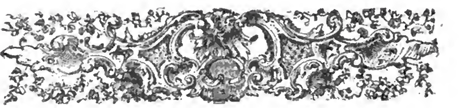
DE

ROTTERDAM, LA HAYE ET AMSTERDAM



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859



EN HOLLANDE

LETTRES A UN AMI

—

I

Un tableau de Paul Potter. — Départ d'Anvers. — Douaniers. — Moerdyk. — Diligence. — Moulins à vent. — Dordrecht. — La Meuse.

13 février 1857.

Vous souvenez-vous, cher ami, d'avoir vu dans la galerie du marquis de Westminster, à Londres, un paysage de Paul Potter? Des vaches et des moutons broutant l'herbe grasse sont répandus

dans une large prairie que coupe une rangée de saules; près d'eux, une jeune femme se garantit, à l'aide de son éventail, des trop vifs rayons du jour; au delà des arbres, on aperçoit une vaste plaine où s'élèvent les quelques maisons d'un village dominé par un moulin qui fait pirouetter ses ailes; le soleil vient à contre-jour, et, frisant sur les herbes et les branches, les éclaire d'un reflet aigu; les arbres font de grandes traînées d'ombre qui tranchent sur les gazons brillants; c'est noyé de lumière et éclatant, mais cependant doux comme une caresse et d'une harmonie intime qui va au profond du cœur. Ce tableau, c'est toute la Hollande!

A huit heures moins quelques minutes, j'ai pris à Anvers un chemin de fer sans façon, paternellement établi en plein air derrière une masure qui lui sert de bureaux. Le froid était clair, le ciel pur, le soleil gai; les herbes poudrées à blanc par la gelée se courbaient au vent du convoi jusque sur l'eau des fossés, gercée par une mince couche de glace. Peu à peu j'ai vu la ville replier, dans les brumes lointaines, la tour de sa cathédrale, les clochers de ses églises et les mâts de ses navires. La campagne prend des allures étranges et presque méridionales. Nous courons à toute vitesse à travers les *polders*, c'est-à-dire à travers les terrains conquis sur l'Océan. Ici, c'est une terre limoneuse et légère, et alors je la vois régulièrement taillée par le soc des charrues et parfois couverte de beaux

légumes qui reluisent à l'œil; là, c'est du sable, et alors nous franchissons des bois de pins qui envoient jusqu'à nous leur bonne senteur résineuse. Avec sa verte forêt, ses miroitements de sables, sa plate étendue bossuée çà et là par des bouquets d'arbres plus élevés, le paysage me rappelle nos landes françaises entre Bordeaux et la Teste de Buch. Comme là-bas, c'est ici le pin maritime qui égaye la vue, purifie l'air et fixe la dune mouvante. J'aime cet arbre qui sera peut-être un des plus puissants agents de la civilisation future; le jour où la France aura compris l'importance du *pinus maritima* et des puits artésiens, on ira d'Alger au cap de Bonne-Espérance dans les allées d'un jardin anglais, le vieux Typhon sera vaincu et il n'y aura plus de désert.

Je ne vois point de jachères; je n'aperçois que des prairies, des bois et des champs; partout où un épi a pu pousser, on a semé un grain de blé. Toutes ces plaines sont saignées de rigoles qui facilitent l'écoulement et la distribution des eaux; il y a de la végétation jusque sous les roues de la locomotive. Parmi les herbes, des corneilles à mantelet se promènent, piquant la terre et s'envolant à l'approche de notre fumée et de notre fracas; ce sinistre animal est cosmopolite comme le deuil qu'il représente; je l'ai vu dans tous les pays que j'ai parcourus, au milieu des déserts, sur le bord des fleuves et dans les cités.

A force de courir en lançant de blanches nuées sous le ciel bleu, nous arrivâmes à Roosendaal, où nous quittions la Belgique pour entrer en Hollande. Je ne saurais vous dire combien j'ai été charmé de la politesse, je dirai plus, de l'exquise courtoisie des douaniers hollandais; tandis que, chez nous, les agents subalternes de l'autorité sont généralement durs, pleins de morgue et agressifs, je n'ai trouvé, à cette frontière, que bonnes façons et complaisance. Les officiers, vêtus de la courte tunique ornée à l'épaule gauche de deux glands d'argent, s'empressaient autour de nous avec mille amabilités et des manières accortes que relevaient encore leur jeunesse et leur jolie tournure. Est-ce que le souffle de la liberté aurait passé par là?

La machine repartit, poussant des *han* plus gros que celui de saint Joseph, qu'on a mis en bouteille pour en faire une relique, et bientôt nous arrivâmes à Moerdyk. D'habitude, et dans les jours de douce température, on y monte sur un steamer qui franchit le *Holland's diep*, prend la Meuse et conduit, en deux heures, les voyageurs à Rotterdam. Mais aujourd'hui il ne peut en être ainsi. Le vieil Hiver à barbe blanche a soufflé sur la Meuse, elle charrie en pleine débâcle, et les bateaux à vapeur restent prudemment dans leurs bassins, redoutant ces *ice-bergs* lilliputiens qui eussent fait rire de pitié ce vaillant et regretté lieutenant Bellot. Il s'agissait donc simplement de traverser ce gros bras de

rivière moutonnant sous les rafales d'une façon peu rassurante pour un pauvre diable qui en est inutilement à sa cinquantième traversée. Des glaces entouraient le paquebot et ressemblaient, au loin, à un vaste amas de laines blanches maculées ; le bateau marcha, vapeur en arrière, écartant les glaçons qui se séparaient comme les fragments d'un immense jeu de patience, oscillaient sous la houle des roues, se balançaient pendant quelques secondes et revenaient se saisir dans une étreinte que favorisait une brise aiguë de nord-est. La traversée dura un quart d'heure ; je pus déjeuner, ce fut une victoire !

A Villemsdorpt, où nous débarquâmes au milieu d'une population marinière qui s'étonnait fort et riait beaucoup des hautes bottes fourrées où disparaissaient mes jambes, nous trouvâmes des diligences qui devaient nous conduire à Dordrecht. Nous nous y empilâmes comme nous pûmes, et vraiment nous n'y étions pas mal. Au reste, ne vous fiez pas trop à mes impressions ; en voyage je suis très-philosophe et j'ai une douce propension à trouver tout charmant.

La route que nous suivîmes domine des prairies et est revêtue d'une chaussée en briques juxtaposées ; c'est une digue, comme, en général, tout ce qui, dans la Hollande, s'élève au-dessus du sol. Les chemins de fer ne doivent pas coûter cher dans cette contrée ; il n'y a ni déblais ni remblais à

faire et les tunnels seraient invraisemblables. Le pays est plat, mais

Plat comme le discours d'un académicien,

ainsi qu'aurait dit Alfred de Musset avant d'avoir obtenu son immortalité officielle.

Des saules, des saules; des prés où marchent des moutons à haute laine, où ruminent paisiblement des vaches blanches et noires; quelquefois un héron qui s'envole; des maisonnettes dispersées, propres, nettes à faire envie; des saignées pleines d'eau encore saisie par la glace et miroitant sous le froid soleil de février; des taillis dépouillés où, la nuit, vient errer le roi des Aulnes, et toujours et partout, un moulin qui tourne.

A quelque point de l'horizon que vous regardiez, sous quelque aire de la rose des vents que vous vous incliniez, il y a un moulin qui gaiement remue ses larges élytres; dans ce pays, don Quichotte n'aurait pas vécu longtemps. Depuis Rhodes et Syra, je n'en avais pas tant vu; ils sont charmants, tantôt montés sur le haut talus qui leur sert de pivot, tantôt enfonçant en terre leurs solides fondations, et alors couronnés d'un chef mouvant d'où partent cinq madriers qui se réunissent en angle aigu au moyeu d'une roue de cabestan propre à lui faire faire face au vent. Généralement ils sont en bois peint de couleur ardoise et rechampi de blanc; mais quelquefois ils sont tout vêtus d'un chaume épais,

coupé ras comme de la peau de taupe, et qui, de loin, est doux à l'œil ainsi qu'un velours de couleur sombre. Ce n'est pas l'affreux moulin de Montmartre, laid, bête, et resté brutal, malgré les efforts de Hoguet pour le poétiser; c'est le moulin coquet, vivant, joyeux, gracieux, indépendant, auquel le vent vient naturellement de tous côtés et qui n'a pas besoin de se jucher sur les montagnes pour attraper, au hasard, le pauvre souffle d'un zéphyr phthisique ; c'est le moulin rond ou octogone comme une tourelle du moyen âge ; c'est le moulin infatigable dont la toile est toujours gonflée, la meule toujours en mouvement et le tic tac toujours babillard ; c'est le moulin des peintres, le moulin du vieux Van Ryn, le moulin de Cuyp et de Van der Neer, le moulin hollandais : en un mot, le moulin !

Et il y en a de ces moulins auprès de Dordrecht, qui est une jolie ville où, pour la première fois, je vois des femmes coiffées d'un béguin collant orné, sur chaque tempe, d'un agrément de cuivre semblable aux élastiques que les tapissiers mettent dans les fauteuils. Nous ne faisons que traverser la ville, qui s'est mise aux fenêtres pour nous voir passer ; elle me semble populeuse, occupée, agissante; j'aperçois une église d'architecture ogivale et des maisons qui projettent leur sommet en avant, ce qui donne aux rues l'air de tomber sur le nez. Nous quittons notre voiture ; car il faut monter en canot pour franchir la Meuse, qui est vaste et qui charrie.

A chaque vague gonflée, à chaque glaçon qui heurte nos plats-bords peu élevés, les femmes poussent des cris; on me plaint d'avoir gardé mes bottes fourrées et ma pelisse; car, dit-on, il n'est pas sans exemple qu'on ait chaviré. Qu'importe! je ne crains rien, la Meuse ne me sera point méchante; elle me connaît; elle m'a vu courir tout petit dans les gras pâturages qu'elle arrose près de Mézières, et elle se souviendra de l'enfant qui faisait de si beaux ricochets sur son dos avec des pierres plates.

A l'autre rive, nous trouvons de nouvelles voitures dans lesquelles nous nous réempilons, et nous partons au petit trot, sans nous presser; les chevaux savent à quoi s'en tenir : un coup de fouet hollandais ne fait pas grand mal. Les maisons deviennent plus fréquentes et montrent sur le bord de la route leurs murs frais lavés où se lit la date de leur construction. Beaucoup de ces maisons sont des cabarets; alors le cocher s'arrête et on lui apporte un verre de *genièvre,* qui est l'*eau-de-vie* nationale de la Hollande.

Encore la Meuse; elle débusque tout à coup derrière un rideau d'arbres; cette fois c'est la dernière étape; car au delà resplendit Rotterdam avec ses innombrables navires, ses maisons neuves, ses ormeaux veufs de feuillage, ses clochers où chantent des carillons et ses quais fourmillants où le Japon donne la main à l'Europe. Nous nous entassons dans une barque profonde; il souffle bon frais, on

tend la voile rougie par les lavages de goudron, et en cinq minutes nous gagnons le port, huit heures après notre départ d'Anvers.

II

Rotterdam. — Paysage. — Érasme. — Eglise Saint-Laurent. — Propreté. — Boucheries. — Le Chien. — Zaandstraat. — Impudicités. — Musée. — Van der Neer. — Van Everdingen. — Van Goyen. — Koning. — Hobbéma. — A. Hondius. — Rembrandt. — Une Esquisse de Van Dyk. — Style ogival. — En chemin de fer.

14 février 1857.

Rotterdam est une *belle* ville, au sens moderne du mot, c'est-à-dire une ville ennuyeuse, sans grand intérêt, et vite vue par un voyageur qui ne se préoccupe guère que du *pittoresque*. Avec ses hautes maisons bâties en briques, elle ressemble à une de nos cités fabricantes de Normandie; les murs rouges et noirâtres montent droit jusqu'à la toiture, sans être coupés par la teinte verte des persiennes et des jalousies. A Rotterdam, on paraît ne pas connaître ces deux meubles extérieurs. Le Hollandais est-il donc si vertueux qu'il aime toujours à voir lever l'aurore? A Anvers déjà, j'avais remarqué l'absence des persiennes; à peine avais-je vu quelques jalousies égarées çà et là dans le quartier riche bâti *à*

l'instar de Paris. Un simple rideau blanc, un store en joncs peints suffisent à défendre les croisées contre une curiosité qu'on semble ne pas redouter; ici, au reste, le soleil est discret; il n'entre que modérément, et, de son origine mythologique, il paraît avoir conservé l'habitude de s'entourer de nuages. Je n'ai pas cependant à m'en plaindre pour ma part, car depuis que je vous ai quitté il reluit sur les paysages et les vivifie de sa belle lumière. Ce matin, quand je suis sorti pour visiter la ville, il brillait de toute sa force, ce qui ne m'empêche pas d'être transi et d'avoir l'onglée.

Rotterdam grandit chaque jour et menace de devenir la capitale de la Hollande; bâtie au confluent de la Meuse et de la Rotter, elle gagne du terrain sur l'eau, et ses rues les plus importantes s'alignent là même où, il y a six ans à peine, des canaux parallèles au fleuve recevaient les barques arrondies et les bateaux caboteurs.

Il y a là des maisons et des quartiers dont on s'enorgueillit; mais, en fait de quartiers neufs et de riches maisons, je n'ai encore rien vu de supérieur à Paris, et je m'y tiens. En revanche, on voit ici d'incomparables paysages, faits pour les peintres, de plaisante couleur et tout encadrés. Celui qu'on aperçoit de la promenade du *Boompjies*, en regardant vers la Meuse, est ravissant. Le fleuve s'élance droit entre deux rives plates plantées de hêtres magnifiques noyés d'une intense clarté et qui entou-

rent les hautes tourelles où s'évertue l'aile des moulins; le ciel, d'un bleu pâle, verse sur la nature une brume gris-perle qui l'adoucit et l'enveloppe comme une gaze transparente; la Meuse est verte, coule vite et entraîne des amas de neige qui filent dans son courant et ressemblent à des balles de laine déchirées. Sur les navires à trois ponts accostés aux quais, je vois flotter le libre étendard étoilé des Etats-Unis d'Amérique. Au reste, à Rotterdam, et c'est une vraie merveille pour une ville, les canaux sont si nombreux et si profonds que les vaisseaux peuvent facilement venir se ranger en face et côte à côte des magasins de leurs armateurs.

De monuments, il n'y en a pas. Ce peuple actif et commerçant a bien autre chose à faire qu'à s'élever des futilités. Que diraient le bois de campêche, la muscade et la cannelle des côtes de Camboge si l'on s'avisait de tailler des statues ou de bâtir des palais! Je vois cependant une statue : c'est celle d'Erasme, je n'ai pas besoin de vous le dire; la Hollande est folle de son grand écrivain; elle en a mis l'effigie partout. Ici, elle est en bronze, sur la place du marché; je devrais dire sur le *pont* du marché, car c'est un véritable pont, malgré ses dimensions extraordinaires, hardiment jeté par-dessus un très-large canal; Erasme est debout, vêtu d'une pelisse, coiffé d'un bonnet fourré et lisant dans un in-folio; c'est assez bien cette mine iro-

nique et gouailleuse que vous connaissez. Quand je suis passé, deux moineaux perchés sur sa tête et le nez dans le jabot, hérissaient leurs plumes ébouriffées par le froid. En descendant une rue étroite pour me rendre à l'église Saint-Laurent, l'ancienne cathédrale, j'ai vu une petite maison de triste apparence sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Hæc est parva domus magnus quâ natus Erasmus.

C'est donc là qu'en 1467 naquit ce Gerrit Gerritz, qui, pour obéir aux usages des savants de la Renaissance, prit le nom de Desiderius Erasmus. De tous ses livres, on ne connaît plus guère, à cette heure, que l'*Eloge de la Folie;* les bibliomanes l'achètent et ne le lisent plus ; il n'en croirait rien s'il vivait encore.

L'église Saint-Laurent est aujourd'hui le principal temple protestant de la ville. C'est le cas de répéter la vieille citation : *Quantùm mutatus ab illo!* On le répare, des échafaudages montent le long de ses murailles qui sont d'un gothique assez pur ; la voûte était peinte autrefois, dit-on, de mille écussons et d'autant de légendes ; elle est badigeonnée maintenant et paraît glaciale à l'œil avec le ton blanc cru qui l'enlaidit. Dans d'anciennes chapelles latérales, je vois plusieurs tombeaux sculptés à grand fracas, entre autres celui de l'amiral de Witt,

couché dans son armure, au-dessus d'un beau combat naval plein de fumée où les navires se canonnent à outrance, entremêlent leurs mâts brisés et heurtent leurs vastes poupes historiées. Devant le chœur, qui est fermé par une grille dont les chanceaux de cuivre sont richement contournés et ciselés, s'étendent des dalles armoriées dont quelques-unes ont été intentionnellement martelées, et qui toutes sont usées et rendues méconnaissables par le frottement des pieds; elles recouvrent des sépultures.

Je ne puis me figurer, malgré l'évidence, que cette église soit protestante. Approprier à la religion réformée le style gothique, qui est le style catholique par excellence, me paraît une étrange anomalie. Ces voûtes aspirant au ciel, ces nervures élancées, ces chapiteaux fleuronnés, ces orgues immenses, les plus vastes que je connaisse, sont faits, à coup sûr, pour abriter les longues théories menées en éclatants costumes, pour se noyer sous des flots d'encens et pour célébrer les pompes éblouissantes du papisme. Les protestants doivent se trouver dépaysés et comme désorbités dans ces grandes nefs, surtout lorsqu'ils entendent résonner joyeusement le carillon, cet hymne païen des catholiques du Nord.

Je me suis promené par la ville, au hasard; j'ai vu les servantes en sabots blancs, en bonnets volants, en caracos d'indienne, qui fourbissaient les

escaliers et frottaient les carreaux ; par l'entre-bâillement des portes, on aperçoit des acajous resplendissants, des tapis fleuris, des cuivres qui brillent comme de l'or ; c'est une monomanie de propreté, un vertige, une folie !

Qu'ai-je vu encore ? Le fronton de l'hôtel de ville, qui paraît avoir été sculpté dans les îles Sandwich par quelque artiste tatoué, au nez traversé d'une arête et grand amateur de formes débordantes ; le chantier de construction, qui m'a paru peu important pour une ville comme Rotterdam ; sur le linteau de sa porte basse, je remarque un petit bas-relief en bois qui représente la *grappe de Chanaan,* ce sujet si cher aux Hollandais qu'ils l'ont mis sur tous leurs vieux plats de cuivre ; et puis j'ai rencontré un Savoyard qui tournait un orgue et jouait la *polka,* non pas une polka quelconque, mais la polka pure, cet air insupportable, propre à faire danser des chiens savants et qui nous a tant assommés les uns et les autres il y a quelque quinze ans.

Le domestique de place qui m'accompagnait et me servait de *cicerone* était pris d'un singulier vertigo ; il me faisait arrêter devant toutes les boutiques de boucher et, me montrant avec orgueil les longes de veau et les quartiers de bœuf, il me disait en souriant d'admiration :

— N'est-ce pas qu'il est joli ?

Il abusa même de ma confiante innocence jusqu'à me mener au marché des viandes. Il se délectait à

regarder ces morceaux de chair saignante qui pendaient en versant autour d'eux leur fade odeur écœurante; il causait volontiers avec les bouchers tout vêtus de blanc comme nos pâtissiers, et il y serait encore si je ne m'étais sauvé après avoir admiré un petit portail qui doit avoir été élevé aux frais de la confrérie, et qui représente les attributs et les actes des bouchers; la sculpture en est du seizième siècle. En attendant que mon amateur de viande fraîche eût fini d'en rassasier ses yeux, je regardais des chevaux attelés près de moi à des voitures de place. Ils mangeaient l'avoine; on ne la leur donne pas, comme chez nous, dans des musettes attachées aux oreilles et prenant à la hauteur des naseaux; on la leur met dans un vaste sac dont l'ouverture, arrondie par un cerceau, se fixe à leur cou, de sorte que leur tête entière disparaît dans cette énorme machine au fond de laquelle ils finissent souvent par s'endormir.

Ici, le véritable animal de trait n'est pas le cheval; je n'ai pas encore vu d'âne : c'est le chien, le chien courageux et docile qu'on attelle à de petites voitures et qui les traîne au grand trot, en tirant la langue et en baissant la queue. Ah ! que Charlet a raison : ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien !

J'ai traversé le Zandstraat, tout y était calme et comme engourdi. Qu'est-ce que ce Zandstraat? me direz-vous; c'est à Rotterdam la rue des *Musicos*.

Je les avais visités hier soir ; aux jours de kermesse, cela peut être étrange ; mais en temps ordinaire, ce n'est que triste. La rue est pleine de ces sortes d'établissements ; dès que la nuit vient, on entend résonner les orchestres criards et retentir le pas cadencé des danseurs. Un vitrail en verre dépoli, le plus souvent un simple rideau d'indienne, sert de porte et défend contre les curiosités indiscrètes. Des enseignes pompeuses s'étalent au-dessus de ces cafés douteux : *Au Grand Roi d'Angleterre ; aux Rois Mages ; à l'Eléphant blanc du roi de Siam.* Parfois, l'indication n'a aucun sens ou est une allusion à un fait particulier : *Au cheval dans un panier.* J'ai soulevé la portière d'un de ces bouges et je suis entré. C'est une grande salle planchéiée, très-semblable à une salle d'escrime ; le parquet est soigneusement poncé et saupoudré de grès pilé. A droite s'élève un comptoir d'étain où l'on vend à boire ; dans un coin, l'orchestre, composé de quatre musiciens, frotte le ventre à trois pauvres violons éraillés et souffle dans un cornet à pistons plus aigre qu'un cri de courlieu. Contre la muraille sont rangés des bancs sur lesquels quatorze ou quinze malheureuses créatures fanées, ridées, déjetées en pleine fleur de jeunesse, et fardées à trois couches, causent honnêtement avec des matelots qui leur offrent du genièvre et du thé. Les becs de gaz d'un lustre ridicule jettent leur lueur blanche sur tout cela. L'impression est triste et pour ainsi dire

neutre. Ce qu'on regarde est bête. Il n'y a ni joie ni animation; passe encore lorsqu'on danse à perdre haleine; mais vus ainsi, en apaisement, ces lieux exhalent je ne sais quelle pitié profonde dont on est involontairement saisi. C'est là cependant qu'au retour des Indes les matelots viennent jeter à deux mains la paye, le gain et les économies de leurs voyages; il se fait alors de formidables bombances; le genièvre abreuve et suscite bien des folies; parfois on y joue du couteau, et souvent le marin, entré riche, sort ruiné, dépouillé et presque nu, car il a laissé ses vêtements en gage. Dans la rue on va et on vient à travers les symphonies discordantes qui chantent haut et jurent entre elles : ici une polka, là une contredanse, ailleurs une valse et plus loin un galop : c'est un charivari. De pauvres filles misérablement vêtues rôdent lentement près de ces lieux de perdition dont la musique les attire, dont la lumière les éblouit, dont les promesses menteuses les fascinent; elles vont autour, curieuses et inquiètes comme des Eves qui tourneraient auprès du paradis : c'est navrant. Est-ce la prostitution qui a établi ses luxures dans cette rue? Peut-être, je ne le sais réellement pas; mais en tous cas, c'est le plaisir grossier et facile, le genièvre et la fille de bon vouloir; il n'en faut pas plus à ceux qui, comme le matelot de Candide, peuvent dire : « Je suis matelot et né à Batavia; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon. »

Admirez-vous que je ne vous aie point encore parlé peinture? Il existe cependant un musée à Rotterdam, et vous me connaissez assez pour savoir que j'y ai vite couru. Il se compose d'une collection particulière léguée à la ville par M. Boymans, qui, je crois, était un riche négociant. Il y a beaucoup de médiocrités, beaucoup de toiles apocryphes et signées pour les besoins du public, entre autres de prétendus Denner, Gérard Dov, Murillo, Rubens; mais néanmoins j'y ai vu quelques œuvres intéressantes et deux ou trois tableaux de premier ordre : c'est tout ce qu'on peut exiger d'un musée.

Van der Neer a ici un magnifique paysage presque aussi beau que celui de *National Gallery* à Trafalgar-square. C'est un incendie, qui, la nuit, pendant que le ciel voilé laisse à peine sortir des nuages les cornes de la lune, projette ses lueurs sanglantes sur les eaux assombries d'un canal bordé de vieilles maisons et d'arbres régulièrement plantés. C'est très-précieusement peint, et dans ces contrastes d'ombre et de lumière que ce maître affectionne et dont il sait tirer un si bon parti.

En opposition, je vous citerai une grande toile de Van Everdingen (un peintre *naturaliste* que j'aime beaucoup), qui est d'une férocité merveilleuse. Je ne sais où il a été chercher le site qu'il a choisi, en Norwége, sans doute, mais il est d'une violence pleine de grandeur. Sur de hautes montagnes décharnées et volcaniques, composées de roches de

balsalte dévorées par les lichens, des nuages noirs de tempête se sont accumulés et cachent le ciel derrière leur sombre rideau ; des sapins verdoient sinistrement sur les bords d'un torrent qui écume et jaillit par-dessus une barrière de rochers près desquels s'élève une cabane en planches disjointes. L'ouragan a soufflé, car un arbre brisé jonche la terre de ses branches, et l'eau entraîne des madriers dans son courant. La couleur verte, profonde, pleine d'air et d'une sorte de lumière obscure, est réussie au delà de toute expression.

Les paysages de Van Goyen et de Koning sont jolis, mais sans grandeur, sans style et sans autre charme que celui d'une peinture agréable interprétant honnêtement la nature; c'est déjà beaucoup. Un Hobbéma, très-authentique, ressemble à ceux que vous connaissez, car ce maître s'est incessamment répété; comme toujours, c'est irrégulier, contourné, bien venu par places, très-négligé dans d'autres; en somme, un gros effort trop apparent et pas assez de sérénité.

Voici une chasse d'Abraham Hondius qui ferait pâlir tous les animaliers de notre époque. Une laie attaquée s'est acculée à un arbre et fait tête aux chiens; de ses pattes de devant étendues elle semble vouloir protéger ses marcassins, qui fuient épouvantés à travers les morsures et les abois. La vaillante mère, les oreilles droites, les yeux écarquillés et beaucoup trop agrandis (défaut très-cho-

quant), la gueule en sang, le poil hérissé, furieuse, grognante, terrible, découd à grand renfort de coups de boutoir tous les molosses qui l'approchent: les uns sont tombés, les autres s'éloignent en geignant ; un nouveau relai découplé arrive en fronçant les babines et en montrant les crocs pour se jeter dans la bataille. Une lice blessée s'est dressée sur ses deux pattes de derrière, renversant la tête avec un hurlement de douleur, montrant ses tétines gonflées de lait et son flanc d'où s'élance un large jet de sang vermeil. Derrière cette scène de carnage, qu'on est surpris de voir rester muette, verdoie un large paysage calme et froid que parcourent des veneurs au galop.

Après de semblables animaux, je ne vous dirai rien d'une vache immobile de Paul Potter, ni d'un sujet à peu près analogue blondement traité par Adrien Van der Welde et que je trouve supérieur au premier.

Je ne vous parlerai pas non plus d'un G. Schalken représentant un ermite en adoration aussi fini qu'un portrait de Denner, et j'arrive à la perle de ce musée, qui est un Rembrandt.

Non pas ce portrait de femme blonde grisonnante, si surprenant de vérité qu'on le trouve ressemblant, et qu'on a si maladroitement, si funestement restauré, mais ce portrait de jeune homme qui ne porte pas de num'ro au catalogue et qui est un chef-d'œuvre sans prix.

C'est franc et solide à n'y rien comprendre ; il n'y a là ni *ficelle,* ni trompe-l'œil, je vous jure ; à dix pas d'objectif, le tableau fait son effet, il le garde à bout portant; trouvez-m'en autant, à l'heure où nous sommes, dans cette prétendue école française, qui, semblable aux routiers espagnols, n'est qu'un ramassis de toutes les bandes licenciées. Parlons de Rembrandt, cela vaut mieux. Ce portrait est violent comme les plus violents Ribeira. C'est un jeune homme vulgaire, presque grossier. Ses cheveux bruns et mal peignés entourent confusément son front étroit ; son œil noir s'enfonce sous des sourcils épais ; son nez, gros et charnu, s'avance au-dessus d'une large bouche qui surmonte un menton osseux; les pommettes saillantes font paraître les joues plus creuses encore ; les tendons du cou, saillants comme de grosses cordes, amaigrissent le contour ; la poitrine velue s'aperçoit par l'ouverture d'une chemise blanche qui disparaît sous les plis d'un vêtement brun. Cette tête, dont la lèvre supérieure est pénombrée par une naissante moustache, se détache brutalement sur un fond de muraille grisâtre et crevassée. Certes, dans ce visage commun, il n'y a ni élégance, ni force, ni grandeur ; mais dans ces yeux profonds une âme attentive regarde, et le souffle de la vie passe sur ces lèvres rouges. Les gens du peuple, quand ils veulent exprimer leur admiration pour un portrait, disent : Il ne lui manque que la parole ! Eh bien ! ce jeune homme et

moi, nous nous sommes contemplés si longtemps, que je suis surpris qu'il ne m'ait point parlé.

Au-dessous de cette toile magistrale, et qui, selon moi, vaut seule le voyage de Rotterdam, s'accroche modestement un petit cadre qui a bien son mérite dans l'histoire de l'art. C'est une esquisse de Van Dyck ; vous savez déjà que Van Dyck est ce que j'aime le mieux dans Rubens. Ce n'est point un tableau, c'est une simple pochade ; c'est le projet d'un quadruple portrait de Charles 1er, de sa femme, de la princesse Henriette et du roi Charles II, ces deux derniers encore enfants. Près du roi assis joue la princesse, groupe principal qui fait face à la reine tenant Charles II au maillot. C'est très-spirituel de touche, fait par simple frottis, relevé de traits arrêtant les contours, mais n'indiquant aucun détail. C'est léger, et peint au vol comme par une abeille.

Voilà tout ce que j'ai vu au musée de Rotterdam, et je ne cite que pour mémoire une Vierge accompagnée de Jean et de Jésus, par Rottenhamer, petite toile charmante qu'on prendrait volontiers pour la copie en miniature d'un André del Sarto.

N'ayant plus rien à voir à Rotterdam, je fis ce qu'aurait fait M. de la Palisse, je m'en allai, et je ne fus pas médiocrement étonné, en arrivant au chemin de fer qui doit me mener à la Haye, de pénétrer dans une gare ogivale, imitée de cette bâtarde époque transitoire où le gothique *fleuri* cherche à

devenir *flamboyant*. Rien n'y manque : voici les tourelles pentagones surmontées de merlons ; voici le chou frisé, l'ogive en accolade ; voici, sur les murailles qui semblent des courtines, les écussons des villes que le *rail-way* traverse ou dessert ; dans la salle d'attente, voici des corniches en feuilles de trèfle, des caissons chardonnés et ornés de culs-de-lampe. Cela jure et fait mauvais effet ; pas plus que le protestantisme, l'industrie ne peut s'allier au gothique. Nos architectes modernes resteront-ils donc toujours stériles ? Comment se fait-il donc qu'ils n'aient pas encore trouvé la forme appropriée et nécessaire aux magnificences de l'industrie ? Pourquoi n'ont-ils pas encore élevé le temple à la grande déesse ? Pourquoi donc recommencent-ils toujours ce qui a déjà été magistralement fait avant eux ? Pourquoi copier les monuments gothiques et les temples de l'antiquité ? Pourquoi des ogives ? Pourquoi des chapiteaux corinthiens ? Pourquoi les rinceaux de la renaissance ? Pourquoi le dôme de Saint-Pierre ? enfin pourquoi se traîner servilement dans l'imitation des choses passées ? Qu'est-ce qui manque ? Est-ce le courage ? Est-ce la science ? Est-ce la foi ? On s'y perd à voir pareille médiocrité ; en vérité, j'aime mieux *Sydenham-Palace* que l'église de la Madeleine et que l'église Sainte-Clotilde ; au moins il y a un effort !

De Rotterdam à la Haye, la campagne est ravissante ; elle cache sous l'apparence de sa monotonie

les infinies variétés de la nature aidée par l'homme. Nous nous arrêtons à Delft, où j'aperçois un haut clocher pointu cantonné de quatre échauguettes coiffées en éteignoir ; nous stoppons un moment à Ryswick, dont on voit la flèche à travers les arbres et où fut signé le fameux traité de paix que vous savez, et j'arrive à la Haye dans un débarcadère dorique (c'est maintenant le tour des Grecs), d'où je me sauve pour aller trouver un excellent gîte à l'hôtel Bellevue.

—

III

Bibliomanie. — Citation. — La Haye. — Eglise Saint-Jacques. — A vol d'oiseau. — Chaufferettes. — Toison d'or. — Musée. — Breughel. — Corneille Van Haarlem. — Van Ostade. — Paul Potter. — Van der Meer. — Gerard Dov. — Wouvermans. — Van der Velde. — Franks et Pourbus. — Metzu: la Justice. — Rembrandt : la Leçon d'anatomie; Saint-Siméon. — Van der Eeckout. — Coiffures. — Scheveningue. — Phalanstère.

15 février 1857.

Vous qui me connaissez, mon ami, vous vous doutez bien que je ne suis pas parti de Paris sans fourrer quelques vieux livres dans ma poche ; en voici un qui est curieux, quoiqu'il ne soit pas très-rare ; qui ne sort point de chez les Elzévirs, quoiqu'il ait été imprimé à Leyde ; qui a une jolie reliure en maroquin rouge, très-habilement montée sur nerfs et ménageant les *témoins*, quoiqu'elle ne soit ni de Padeloup, ni de Derome, ni de Bauzonnet, ni de Capé ; qui est en bonne condition, quoique trois feuillets en aient été lavés, et qui me vient de cette fameuse vente Giraud, où il s'est livré des batailles que, grâce à Dieu, nous avons quelquefois

gagnées. Ce livre, intitulé : *Les Délices de la Hollande,* est de M. J. de Parival (1). Or voici de quelle façon l'auteur commence le chapitre réservé à la Haye : « Cette place, ce délicieux séiour qui pourrait estre envié de tous les mortels, pour sa grande beauté, largeur de ses rues, le gracieux ombrage que rendent tant de beaux arbres plantés avec tant de justesse, l'orgueil de ses bastiments et la douce gentillesse de ses habitants, etc., etc. » Je suis tout à fait de l'avis de M. J. de Parival ; car la Haye est une ville vive, animée, mouvante, coupée de vastes rues, sillonnée de canaux profonds, verdoyante d'arbres énormes, une vraie capitale de bon goût et de hautes allures, un Versailles réussi.

Devant la rue où s'élève l'auberge que j'habite, s'étend un parc moins étendu, mais plus beau que ceux dont Londres est si fière ; de mes fenêtres je vois les larges prairies entourées de hêtres vigoureux jaillis droits et solides de la terre grasse qui les nourrit ; près d'eux marchent des daims, allant lentement et poussant leur front mélancolique dans l'herbe qu'ils broutent ; malgré l'abondance où ils vivent, ils ont je ne sais quel air de tristesse réfléchie quand ils relèvent la tête pour humer l'air salé que chassent les brises de l'Océan ; savent-ils par tradition, se sont-ils raconté le soir, sous les feuil-

(1) *Les Délices de la Hollande,* par J. de Parival. A Leyde, M. DC. LX, chez Pierre de Dier (et non pas *Didier,* comme M. Brunet l'écrit dans son excellent Manuel.

lées, dans ce langage encore incompris des hommes, que jadis leurs ancêtres ont bondi dans les forêts du Brabant et de l'Allemagne, qu'ils se sont désaltérés en liberté au courant des fleuves vagabonds, et qu'ils ont livré de grands combats pour leurs femelles aux pieds légers? Je le crois, à voir la douleur profonde et nostalgique de leurs regards. Je n'aime pas la captivité des animaux. Je suis de la famille du loup de La Fontaine, et je dirais volontiers : Que m'importe la vie si l'on ne peut vivre! Dans les guerres, je plains les prisonniers plus que les morts.

J'ai été moins lâche à la Haye qu'à Rotterdam; j'ai lestement escaladé les trois cent soixante marches de la tour qui sert de clocher à l'église Saint-Jacques. On la répare; elle est vêtue d'une carapace de planches qui l'enveloppe de ses écailles de sapin. J'ai gravi l'escalier étroit, à marches usées, pendant que toutes les cloches ébranlées annonçaient le service du dimanche. J'ai bien attrapé, par-ci par-là, quelques horions en heurtant sottement ma tête contre des moignons de poutrelles saillants dans les couloirs obscurs; mais je ne m'en suis pas trop fâché, ayant la manie de trouver que tout est bien, pourvu que ce soit en voyage.

On embrasse d'un seul coup d'œil la ville et ses environs; grâce au vent d'est qui souffle depuis plusieurs jours, l'atmosphère est transparente, et je vois l'Océan qui verdoie et se brise contre les dunes

de sable blanc. La ville est petite, toute composée de toits rouges, si propres qu'on les dirait lavés chaque matin ; j'aperçois des palais qui ressemblent assez à de petites casernes ; plus loin, une fonderie de canons, un quartier d'artillerie, une immense construction gothique bâtie, il y a quelques années, pour faire un manége, et transmutée, à cette heure, en temple protestant ; puis, çà et là, quelques clochers dont les plus modernes sont agencés à la façon italienne, de larges places plantées d'arbres, et, tout autour, la campagne, cette campagne verte, sillonnée de canaux, où paissent les bestiaux, où tournent les moulins, et dont je vous ai déjà parlé.

L'intérieur de l'église est un vaste vaisseau gothique de la bonne époque ; il est coupé en deux par une cloison ; car on y travaille à des réparations urgentes. Pendant que j'attendais le gardien qui avait été chercher les clefs, je vis passer devant moi quatre ou cinq servantes, qui, à grand'peine, soutenaient dans leurs bras des piles de chaufferettes : non point la chaufferette élégante dissimulée dans une boule pleine d'eau chaude, sous une tapisserie; non point la chaufferette recouverte en tôle et garnie de poussier brûlant, mais la bonne chaufferette classique, le pot, le *gueux* où brûle un morceau de tourbe et qu'abrite une boîte ouverte d'un côté et percée en dessus à coups de tarière. Ces petits meubles primitifs, d'où s'échappait un parfum peu rassurant, sont destinés aux belles dames de la Haye

qui craignent le froid aux pieds pendant le service divin. Je n'ai pas besoin de vous dire, je pense, que cette ancienne cathédrale est protestante aujourd'hui.

J'ai fait le tour de l'église; en fait de peinture, il n'y a plus que du badigeon. Lorsqu'après ses deux incendies de 1528 et de 1539, l'église fut rebâtie par souscription, l'empereur Charles-Quint donna une fenêtre garnie de ses vitraux. Elle y est encore, mais fort endommagée, et elle jure au milieu des vitres blanches qui l'entourent. Un chapitre de la Toison-d'Or fut tenu dans le chœur, en 1546, par Philippe-le-Bon; les écussons des chevaliers qui y assistèrent existent encore sur une boiserie placée au-dessus des stalles qu'ils occupèrent; j'y distingue les armoiries des Créquy (1) : d'or au créquier de gueules. Un grand tombeau avec statues et bas-reliefs est érigé au baron Vassenaard, un marin célèbre qui mourut en battant les Anglais en 1665; ce lourd monument est signé Egger, 1667. Comme dans l'église de Rotterdam, j'ai vu beaucoup de pierres tumulaires martelées; c'est nous qui avons fait cette besogne d'iconoclastes dans les premiers temps de l'occupation française, à l'époque où nous étions ivres d'une égalité qui devait aboutir aux grandes dignités de l'empire.

(1) Je vois en effet, dans Saint-Remy et dans Monstrelet, que, lors de la fondation de l'ordre (1429), un Jehan de Créquy, seigneur de Canapes, fut un des vingt-quatre premiers chevaliers.

Non loin de l'église, c'est le marché aux poissons, dont je ne vous dirais rien s'il n'était enjambé et parcouru à toute heure par de tranquilles cigognes qui fouillent de leurs becs les tas d'ordures, dévorent gloutonnement les lambeaux qu'on leur jette et ne s'effarouchent point au bruit qui les entoure. La ville les entretient à ses frais, parce qu'elles figurent dans ses armoiries. Les palais sont aussi laids à voir de près que du haut d'un clocher; sur les places s'élèvent trois statues de bronze, dont deux représentent Guillaume le Taciturne; elles sont médiocres toutes les trois et signées de noms inconnus dans les arts.

Je n'écoutais guère ce que me disait mon guide; il voulait me conduire je ne sais où, au palais des Stathouders, au palais des Etats-Généraux; je ne pensais qu'aux tableaux; je remis à demain mes autres courses; nous gravîmes les degrés du musée, et je vous avoue que le cœur me battait un peu lorsque je franchis la porte du sanctuaire où, dans toute sa gloire, s'épanouit un des plus triomphants chefs-d'œuvre de Rembrandt.

Procédons par ordre, s'il vous plaît, et rappelons-nous le vieil adage : Aux derniers les bons ! Breughel a ici son célèbre *Paradis*. Vous connaissez la façon de ce maître; il se noie dans les détails et se perd dans les infiniment petits. Son tableau est un paysage d'un vert plaisant, avec des arbres trop chargés de fruits, mais rendus à ravir; sur les branches,

sous les feuilles, au milieu des ruisseaux, parmi l'azur du ciel qu'il a floconné de nuages, je ne sais pourquoi, car il me semble que le paradis doit être toujours bleu, il a réuni et peint de couleurs très-brillantes tous les animaux qui lui étaient connus, depuis les hoccos du Brésil jusqu'au simple et naïf lapin de clapier : oiseaux de paradis, toucans, huppes, aras, autruches, tigres, crocodiles, éléphants, hérons, brochets, tous enfin, jusqu'à un bœuf gris qui semble avoir une tête de grenouille, sans doute pour donner raison aux fabulistes, jusqu'à des dogues qui hurlent (quelle invraisemblance en paradis!), jusqu'à un chien griffon, jusqu'à un chat qui frotte son dos contre les jambes d'Eve prenant le rameau défendu aux lèvres noires du serpent. Le plus curieux de ce tableau, c'est que les deux personnages, Adam et Ève, ont été peints par Rubens ; le fougueux maître a fait de violents et visibles efforts pour dompter ses emportements et pour approprier sa manière à celle du maître précieux; mais il y a mal réussi : son Ève est charmante, j'en conviens, blonde et rose à faire envie, bien éclairée par de savants effets d'ombre et de lumière, nacrée, pour ainsi dire, dans sa chair transparente, mais lourde, point tant cependant que cet Adam qui a des varices au ventre, mais assez pour n'être pas en harmonie avec le fini un peu aigre de la facture générale.

En opposition, et près de cette toile, je vois une

vaste et ambitieuse composition de Corneille van Haarlem qui représente un *Massacre des Innocents*. Le style académique brille là, sans doute, de tout son éclat, mais, cependant, avec une force et une science anatomique que depuis longtemps nous ne lui connaissons plus, surtout en France. C'est un prétexte à musculatures ; ça a de grandes prétentions à un mouvement désordonné, et pourtant c'est froid, d'un dessin sec et d'une couleur terne comme celle des derniers maîtres florentins. Néanmoins, ce tableau m'a arrêté par des raccourcis magnifiques et par des efforts louables, quoiqu'ils n'aient pas abouti au résultat tenté. Les hommes tuent sans emportement et luttent contre des mères qui crient sans pleurer. Le massacre des Innocents, quelle sottise! on a beau les tuer, Jésus échappe toujours, et quand il reparaît, il est Dieu! Ceci est une vérité élémentaire qu'Hérode Ascalonite ignorait sans doute, mais dont les hommes qui gouvernent les peuples devraient tous être bien pénétrés.

Dans ce petit musée de la Haye, qui est une inépuisable mine de richesses, on marche de contraste en contraste; car voici, sous le titre d'*Intérieur d'une maison rustique*, un tableau de Van Ostade qui est un inappréciable bijou. C'est bien simple, mais d'une composition et surtout d'une observation si vraie, qu'on en reste saisi. Dans la salle d'une chaumière, trois hommes sont placés sur des escabeaux et sur un banc de bois autour d'une basse

table ; l'un allume sa pipe à la motte enflammée traditionnelle en Hollande ; l'autre regarde avec un certain plaisir dans son verre, qui n'est vide qu'à moitié, et le troisième accorde un méchant *crin-crin* dont il ne va pas tarder à écorcher les oreilles de ses compagnons ; derrière eux, une femme demi-souriante range une chaise en se tournant vers ces braves gens si occupés de leurs futiles affaires ; à gauche, près d'une large porte cintrée, par où jaillit un rayon de soleil, une petite fille est assise qui montre une bouchée de pain à un blanc et frisé caniche posé sur son derrière ; par la haute baie de ce porche on aperçoit des arbres, et sous un appentis une ruche travailleuse ; au fond, à droite, près d'une cheminée à large manteau, trois gamins sont occupés ; à travers une étroite fenêtre composée de petites vitres serties de plomb, on voit verdoyer la campagne. Certes, ce tableau n'est point relevé ; il aurait, sans nul doute, fait sourire ce soleil en perruque qui, dans les personnages des maîtres hollandais, ne savait voir que des magots ; mais il est d'une vérité si exquise, d'une exactitude si pleine de poésie, malgré sa vulgarité, qu'il arrête longtemps et qu'il charme par son coloris ferme, honnête, sans exagération et tel que le donne la nature dans ses bons jours de lumière et de transparence.

Au lieu de vous parler de la célèbre toile de Paul Potter, *un jeune taureau avec une vache*, *une brebis et un pâtre*, qui n'a de beauté que par le paysage,

qui n'a de vérité que dans l'œil à demi endormi et tout à fait hébété de la brebis, qui, en somme, m'a ennuyé et dont vous avez vu à Paris une excellente copie faite par M. H. Lanoue, laissez-moi vous dire un mot d'un certain tableau de Jean Van der Meer, un peintre que, jusqu'à présent, je ne connaissais que de nom. Cette toile représente une *Vue de la ville de Delft*, une bonne ville que j'ai aperçue en passant et où jadis on faisait de bien belles et si précieuses faïences, qu'on ne peut en retrouver aujourd'hui. La ville s'étend avec ses maisons en briques rouges, ses toits pointus, son haut clocher, ses ponts couverts d'arbres, son canal d'eau dormante, ses bateaux amarrés le long des quais déserts et frôlant une grève jaunâtre où causent cinq ou six personnes; c'est là tout; mais, sauf le ciel, qui est mou et cotonneux, cela est peint avec une vigueur, une solidité, une fermeté d'empâtement très-rares chez les paysagistes hollandais, qui, reproduisant la proprette nature de leur pays, ont une propension innée à peigner le détail outre mesure. Van der Meer est un rude peintre, qui procède par teintes plates largement appliquées, surhaussées en épaisseur; il a dû visiter l'Italie. C'est un Canaletto exagéré.

Gérard Dov est représenté par deux toiles, dont l'une est fort grande, presque vaste pour lui, mais dont cependant je ne dirai rien, car je n'aime guère ce maître fourbi, fondu, vernissé, poncé; du reste,

nous avons au musée du Louvre, dans *la Femme hydropique*, le meilleur morceau qu'il ait jamais peint. Wouvermans a ici une *Bataille* bien mouvementée ; mais toutes les expressions sont à peu près semblables et les groupes se distribuent d'une façon uniforme ; néanmoins, et quoique ce soit une des bonnes productions de ce maître médiocre, je lui préfère le *Chariot de foin*, paysage habile, fin, gracieux, dont la scène, fort simple, se passe sur le bord d'une rivière qui se perd dans d'incalculables lointains.

Une *Vue de Scheveningue*, par Van der Velde, est réellement remarquable par l'esprit de la touche, la profondeur insondable des horizons, la vérité de la mer et la largeur du ciel. On respire auprès de ce tableau, tant il y a d'air ambiant.

Francks et Pourbus se sont cotisés pour faire, à frais communs, un tableau qu'on a intitulé *Bal à la cour, avec les portraits d'Albert et d'Isabelle*. C'est curieux, archéologiquement parlant, au point de vue des costumes, qui sont d'une irréprochable exactitude, et sous le rapport de la peinture, à cause des têtes qui sont fines et bouffies comme ces poupées de porcelaine qu'on vend aujourd'hui.

De G. Metzu, je vois un *Chasseur tenant un verre à la main*, petit panneau qui est un prodige d'habileté, de finesse et d'expression, et aussi une *Représentation emblématique de la Justice* qui se recommande par des qualités hardies peu communes à ce

peintre intime. Thémis, l'implacable déesse, est debout, les seins (des seins charmants) découverts comme pour montrer la pureté de son cœur ; un bandeau voile ses yeux et se noue sur ses cheveux blonds ; sa robe est blanche et immaculée ; un de ses pieds pose sur l'assassin abattu sous le glaive abaissé ; près de lui gisent l'or tentateur, le poignard meurtrier et le masque qui a menti. La famille de la victime, la veuve et les orphelins agenouillés aux pieds de la Justice et abrités par son manteau, élèvent vers elle leurs mains tendues pendant qu'elle leur montre sa balance dont les deux plateaux sont en équilibre. Hélas ! c'est bien là la justice humaine ! On a tué, elle tue ; puis elle dit : ma balance est d'aplomb, car il y a autant de sang dans un plateau que dans l'autre. Est-ce légal ? Oui ! Est-ce juste ? Non ! La mort n'efface pas la mort. Toutes les fois qu'un crime est commis, c'est que les préposés à la sécurité de la société n'ont pas fait leur devoir ; et ils doivent, en ce cas, être frappés d'une amende qui vienne en aide à ceux qui pâtissent du meurtre commis. Vous réprimez, c'est fort bien : prévenez ou réparez, ce sera mieux.

Une descente de croix, trop légèrement attribuée à Memling (1), m'arrête longtemps. Ce panneau vieux

(1) Un savant et sérieux archéologue artistique, M. P. Hédouin, a très-judicieusement restitué au grand maître de Bruges l'orthographe réelle de son nom, qui est *Memling* et non pas *Hemmeling,* comme on l'a écrit si longtemps, en confondant l'H et l'M majuscules des manuscrits du quin-

et fendillé par l'âge ressemble à du craquelin ; mais il y a là une Madeleine merveilleuse ; personne autre que les naïfs, si ce n'est notre Lesueur, n'a compris la Madeleine dans sa vérité réelle. Ah ! les mystiques, aucun des mystères de la chair ne leur échappe !

Parmi les œuvres des peintres étrangers, je vous citerai un *paysage* de Salvator Rosa qui me semble peu apocryphe et une indubitable *Vierge* de Murillo ; c'est, malgré l'affirmation des catalogues, la première toile du maître espagnol que je vois depuis que je suis entré en Hollande.

Prenez patience, j'y arrive ; nous voici devant la *Leçon d'anatomie du professeur Tulp,* un tableau européen, universel, éternel, qui vivra traditionnellement dans les souvenirs, quand même il devrait être détruit, car c'est une des rares choses sorties des mains de l'homme qui soit belle absolument.

Huit personnages ; neuf, si je compte le corps mort. Sur une table de bois, un cadavre est couché, la poitrine gonflée de toute l'élévation du thorax, comme par le dernier souffle de l'expiration ; la bouche entr'ouverte, les lèvres pâlies, les yeux vides, le visage déjà lividifié par la mort. Il est placé dans un raccourci dont les difficultés presque insurmontables ont été vaincues avec une hardiesse et un bonheur sans exemple. Les pieds, larges et for-

zième siècle. Voir MOSAÏQUE, par P. Hédouin ; Paris, Ledoyen, 1856, à l'article *Memling,* p. 11 et seq.

tement accentués, arrivent à la hauteur de l'œil du spectateur, tandis que la tête semble retombée derrière le tronc, car la position est telle qu'on ne peut voir le cou. C'est un jeune homme, mort de quelque accident foudroyant, sans doute, car nulle lésion apparente, nul affaiblissement ne défigurent sa belle anatomie vigoureuse et qui attriste, car elle semble faite pour vivre longtemps. Son bras gauche est détendu le long du corps avec sa main solide, un peu calleuse, fatiguée aux ongles comme la main d'un ouvrier. Son bras droit ouvert par le scalpel montre le ton jaune de la graisse, la couleur nacrée des aponévroses et la teinte rose des muscles amollis. Le professeur Tulp soulève, à l'aide d'une pince, ces chairs exsangues. Il est debout, vêtu de noir, collereté de blanc et coiffé d'un large sombrero ; son visage un peu lourd, mais intelligent et pour ainsi dire pratique, porte la moustache et la barbiche noires ; ses yeux bruns, largement fendus, regardent du côté des élèves recueillis ; sa main gauche est, par un geste démonstratif, levée à hauteur de poitrine ; sa main droite, je l'ai dit, tient les muscles du *sujet*. Cette main est fine, vivante, pleine de flexibilité, forte et charmante, rattachée à un poignet dont l'emmanchement se sent plus qu'il ne se voit, peinte à faire damner, avec des ombres légèrement et largement accusées d'un trait rouge. Le daguerréotype n'a jamais été si vrai, la poésie n'a jamais inventé plus beau. Elle rachète,

cette main faite pour reconnaître le mal au simple toucher, elle rachète ce qu'il y a de vulgaire dans les traits de la tête, épaisse et entêtée. Autour du professeur, l'écoutant, le suivant de l'oreille et de l'œil, sept jeunes gens, ou plutôt sept jeunes hommes dont l'histoire a gardé les noms (1), l'entourent d'une scrupuleuse attention et d'un respect profond. Tous, ils ont la tête découverte ; leur front est un peu dégarni et comme agrandi sur les tempes, ainsi que doit être celui des travailleurs accoutumés aux austérités de la méditation ; la moustache et la mouche accentuent leurs visages, selon la mode de l'époque ; ils sont colletés de fraises ou de rabats, et costumés de noir, à l'exception d'un seul qui, se penchant sur le cadavre pour suivre la démonstration de plus près, laisse voir un pourpoint gris semé de taches brunes. Ils ont tous un vague air de ressemblance ; à les regarder, à les comparer, on sent bien cependant qu'ils ne sont pas de la même famille, mais on comprend qu'ils sont de la même patrie et de la même profession. Les huit têtes s'enlèvent sur le fond gris-brun avec un relief tel, que la nature seule peut offrir semblable phénomène ; chacune d'elles a son attitude particulière et, pour ainsi dire, sa spéciale occupation. L'expression attentive, pour être générale et uni-

(1) Ce sont : Jacques Block, Hartman Hartmanz, Adrien Slabraun, Jacques de Witt, Mathieu Kalkoen, Jacques Koolveld et François Van Leonen.

forme, n'en est pas moins variée par mille nuances qui se saisissent à première vue et qu'il est impossible d'exprimer, car, dans ce cas, il faudrait faire une transposition d'art. La lumière venant de gauche à droite (pour le spectateur, bien entendu) laisse les vêtements dans l'ombre, éclaire la tête des jeunes hommes, frappe de face le professeur et tombe d'aplomb sur le cadavre, dont elle fait ressortir la pâle blancheur. Chacun de ces hommes est beau, mais de sa beauté particulière, de la beauté de son expression propre, et non point de cette beauté conventionnelle dont les maîtres les plus forts, et surtout les Italiens, se sont trop souvent contentés. Chacun de ces hommes vit de la pensée interne qui brille dans son regard ; il a ses passions, ses habitudes, ses penchants qui ne sont point les penchants, les habitudes, les passions de son voisin, et qui, cependant, ne l'empêchent pas d'être aussi beau que lui. Le modelé est incomparable, le *faire* aussi pur que celui de qui que ce soit. Ç'a été exécuté tranquillement et avec la préméditation sereine de faire un chef-d'œuvre. Ce qui m'éblouit, ce qui m'écrase dans Rembrandt, je ne saurais trop le répéter, c'est la vie, la vraie vie qui circule dans les veines de ses personnages, assouplit leurs membres, soulève leur poitrine, fait battre leur cœur jusqu'à empourprer leurs joues, regarde dans leurs yeux profonds qui vont jusqu'à l'âme et sort par un souffle tiède de leurs lèvres humides. Cette qualité, ce miracle de

la vie prise sur le fait et fixée à jamais sur la toile dans ses multiples manifestations, il le possède à un plus haut degré que tout autre ; il semble créer à nouveau, mais il crée toujours juste, vrai, sincère, comme un autre Dieu. A le voir au premier aspect, il paraît bonhomme, sans prétention ; on dirait qu'il a été un génie sans s'en douter ; on croirait que, saisi tout à coup du désir de peindre, il a jeté au hasard ses personnages sur la toile comme sa pensée impromptue les lui présentait ; mais étudiez-le, et vous verrez que nul, plus loin que lui, n'a poussé la science de composition et d'agencement ; nul n'a ménagé ses effets avec une plus minutieuse recherche ; nul n'a su sacrifier avec plus d'habileté un détail inutile pour faire valoir les détails importants et mettre sa pensée en lumière ; il sait être sage quand il le faut, relever un sujet douteux par une exécution formidable, mais, au besoin, donner tous ses soins, tout son amour, toute sa force à un sujet qui vaut par lui-même, sans aller chercher la férocité où les hommes ordinaires se seraient complu. Qui l'eût empêché, lui, le maître emporté par excellence (et quand il peignait ce tableau en 1631, il avait vingt-cinq ans), qui l'eût empêché de violenter son sujet et d'exagérer cette *Leçon d'anatomie* qui prêtait à toutes les exubérances imaginables ; qui l'eût empêché, faisant ce qu'a fait, pour son *Prométhée* de la galerie Corsini, Salvator Rosa, d'ouvrir ce cadavre, de jeter dehors

sur la peau blanche servant de repoussoir les viandes sanglantes, les poumons roses, le cœur pourpré, les intestins bleuissants, le foie verdâtre? Il le pouvait, et il était assez coloriste pour tirer de là des effets imprévus et superbes; il est resté calme, au contraire, de bonne compagnie, si j'ose le dire, et sublime, car il n'y a pas une partie de ce tableau qui ne soit un chef-d'œuvre.

Malheureusement cette toile splendide est malade; des soulèvements de pâte la boursouflent çà et là : elle est prête à éclater à certains endroits : *Caveant consules* ! Elle a déjà subi, il y a quelque quarante ans, une restauration maladroite dont les traces la maculent, comme des ulcères desséchés, aux jambes et à la poitrine du cadavre, à la main gauche, à la collerette et au visage du docteur, à presque toutes les têtes. On ne doit toucher à de pareilles œuvres qu'avec un respect surhumain, et il faudrait prendre garde, avec les tableaux des maîtres, d'imiter ces mères trop soigneuses qui débarbouillent leurs enfants jusqu'au sang. Je ne dis point cela pour les hommes du musée de la Haye, il est impossible d'avoir pour cette toile plus de respect, plus de dévotion, plus de vénération; mais le temps approche où une restauration nouvelle va devenir nécessaire; alors qu'ils se souviennent que, pour un monument intéressant l'humanité entière, il ne faut regarder ni au temps, ni à la peine, ni aux écus.

Il y a encore trois tableaux de Rembrandt à ce musée : un *Portrait*, qui est magnifique, une *Suzanne au bain*, qui est splendide ; mais je ne vous parlerai que du *Siméon au temple*. Il est plus beau peut-être encore, que cette *Visitation* que vous avez dû voir chez le marquis de Westminster, et dont j'ai gardé un souvenir qui n'est pas près de s'effacer. L'architecture du temple est gothique. Que dirait-on maintenant de cet oubli de la couleur locale ? Rien sans doute, car devant un Archimède tué par un tourbillon rouge armé d'une lance, M. Eugène Delacroix a placé naïvement une plume fichée dans un encrier de plomb. Qu'importe ? je souhaite à chacun d'en savoir autant que le vieux Rembrandt. Tout l'effet lumineux, qui est d'une extraordinaire puissance, est réservé pour le groupe principal, composé de Siméon agenouillé tenant le *Bambino*, de la Vierge agenouillée aussi à côté de saint Joseph portant des colombes, de deux Juifs curieux regardant l'enfant et d'un prêtre marchant vers lui. Le reste, les architectures obtenues par de simples *frottis* qui laissent voir le bois du panneau, le grand escalier du fond sur lequel se presse une foule qui va et vient, est tenu dans ces demi-teintes si lumineusement obscures auxquelles Rembrandt excellait. Siméon, vieux, ridé, dénudé par l'âge, appuyé sur un genou, vêtu d'une longue robe verdâtre brodée d'orfévreries faites en relief au pinceau, reçoit en plein sur son visage extatique

la lumière du ciel qui semble se confondre avec le nimbe rayonnant de Jésus ; ce dernier sort ses frêles épaules et ses petits bras de ses langes volumineux ; près de lui, sa mère le contemple avec amour et, par un geste que connaissent toutes les mères, elle porte encore la main sur son sein, comme pour se demander si c'est bien elle qui, dans ses entrailles bénies entre celles de toutes les femmes, a porté cet enfant divin en qui repose le salut de l'humanité ; elle est blonde, étonnée, ravie, et fait un contraste profond avec le saint Joseph tranquille, mais encore trop pensif. Derrière eux, deux Juifs curieux, costumés de gonnes grisâtres, regardent avec une certaine indifférence relevée de préoccupation le petit être lumineux qui met saint Siméon en adoration. Vers eux, de profil perdu et presque insaisissable, s'avance le grand prêtre dans la majesté de ses larges draperies, coiffé d'un vaste mouchoir à crépines d'or et tendant ses mains en signe de bénédiction. Sous les énormes plis de ses vêtements qui n'annoncent aucune forme, on sent cependant une anatomie savante et profondément étudiée. Le rayon qui l'éclaire de dos, debout, dans toute la plénitude de son geste, le fait paraître plus grand que nature et d'une stature si imposante qu'on en reste ébloui. Sur le côté gauche, trois ou quatre *anciens* regardent, avec l'apathie ordinaire aux vieillards, cette scène que je viens de résumer aussi rapidement que possible. Si je ne me

trompe, l'eau-forte de ce tableau est très-répandue et vous devez la connaître. Mais ce que je ne puis vous dire, c'est le charme de son coloris ferme et cependant transparent comme une topaze brûlée ; c'est la science, aujourd'hui perdue, de ces oppositions d'ombre et de lumière qui mettent en vigueur les portions principales d'un tableau, sans cependant jamais annihiler les autres ; c'est la splendeur et pourtant la sincérité brutale de ces petits personnages idéalisés à force de vérité. On a voulu imiter Rembrandt, et jamais nul n'y est parvenu ; il a emporté avec lui dans le tombeau son secret qui, malgré les mensonges qu'on a accumulés sur sa mémoire, n'était peut-être qu'une profonde probité d'artiste. La preuve de ce que j'avance est là, côte à côte avec lui, dans ce même musée de la Haye.

Voici une *Adoration des Mages*, de Van der Eeckout, qui était un élève de Rembrandt, qui toujours s'est inspiré de lui, qui toujours l'a copié jusqu'au plagiat. Voici bien les mêmes attitudes, les mêmes agencements, la même composition générale, les mêmes effets de lumière tentés sinon trouvés; voilà les Mages en robes traînantes, le jeune Dieu lumineux, l'homme debout dans la demi-teinte ; voilà les clartés qui illuminent le groupe principal détaché en vigueur sur les demi-teintes ; mais il manque à tout cela une chose : la griffe du lion. C'est l'écorce, mais ce n'est pas l'aubier ; c'est l'apparence, ce n'est point la forme ! Où est cette âme qui rayonne

divinement dans chaque œuvre du maître ? où est cette vie qui déborde ? où est cette puissance formidable qui vous secoue comme une main de Titan ? Je ne les vois pas, je ne les sens pas. Ah ! c'est qu'il ne suffit pas de composer sa palette d'après un maître, de peindre avec ses pinceaux, d'étudier son procédé, d'imiter sa composition, d'essayer ses effets et de bégayer sa langue : il faut avoir l'*ingenium*, le souffle, être marqué au front, en un mot. L'habileté matérielle ne vaut et ne mérite que lorsqu'elle est au service d'un talent réel donné par la nature, agrandi par l'étude, fécondé par la méditation, regardant sans cesse au delà, et voulant, comme les hardis navigateurs génois, découvrir toujours de nouveaux mondes. Ces maîtres-là vivaient par de là le possible, dans les royaumes infinis que fréquentaient leurs purs esprits ; leurs imitateurs habitaient la terre, rampant comme des culs-de-jatte, se croyant des ailes parce qu'ils voyaient voler les autres, et pensaient avoir tout conquis en acquérant une certaine habileté manuelle qui n'est bonne qu'à ouvrir à deux battants les larges portes de l'oubli. Le singe regarde l'homme et reproduit tous ses gestes, mais il ne peut rire ni parler : Rembrandt riait et parlait, c'était un homme !

Comme je descendais l'escalier, le gardien s'approcha de moi et me parla du musée japonais : Demain ! demain ! lui répondis-je, et je m'en allai, fermant presque les yeux, dans la crainte de voir

s'effacer l'impression et, pour ainsi dire, la sensation violente qui me dominait tout entier. Je ne voulus plus rien voir dans la ville; j'en voulais sortir, au contraire; mon guide fit avancer une voiture et nous partîmes pour Scheveningue.

Nous suivîmes une allée plantée de trois rangées de tilleuls; en été, la Haye doit être une ville unique en Europe. Des bourgeois endimanchés, traînant au bras leurs bourgeoises en toilette, se promenaient gravement sous les arbres. Je dirai, à la louange des Hollandaises, qu'elles n'ont point encore adopté ces modes ridicules, boursouflées et menteuses qui difforment nos femmes et les rendent risibles. J'ai vu à Bruxelles, pendus à des boutiques, quelques-uns de ces cerceaux de fer si désagréablement en usage aujourd'hui à Paris. Ici, du moins, « la plus belle moitié du genre humain » ne fait point encore ce tapage inutile autour de sa taille; il est juste de dire que, si l'on s'en rapporte à Rubens, les Flamandes n'ont, à cet égard, besoin d'aucun auxiliaire. Des femmes du peuple passent, portant sur la tête ces larges plaques de métal qu'on nomme *hoof-dyzer;* par derrière c'est fort gracieux; cet or ou cet argent, qui ceint le chignon et presse les tempes, donne à la tête une élégance que, je dois le dire, le visage dément trop souvent; la plupart des femmes ont deux sortes de coiffure, l'une pour la semaine, en argent ou en vermeil, et une en or pour les dimanches; quelques-unes y ajou-

tent sur les tempes des ornements étrangers : à Rotterdam, je me souviens d'en avoir vu qui y avaient accroché des pendants d'oreilles en diamants. J'ai aperçu des malheureuses, ennemies du pittoresque, et qui, s'abandonnant sans réserve au mauvais goût des époques de décadence, ont imaginé de mettre un chapeau garni de fleurs, de pompons et de rubans par-dessus ces jolies orfévreries nationales; alors c'est affreux, c'est la confusion de tous les ordres, du corinthien dans du gothique.

Le petit village de Scheveningue est coquet, fourbi, comme il faut, et ne ressemble en rien aux ramassis de toits à porcs sous lesquels nichent nos matelots français; le village est défendu contre la mer par des dunes en sable blanc dont quelques-unes sont soutenues par des murailles de briques. Sur la plage unie et ferme au pied, les bateaux sont tirés, rangés côte à côte, comme autrefois les galères des Grecs sur les rivages d'Ilion; il y a là une flottille de plus de deux cents barques, sans compter celles qui sont à la mer. Ces bateaux, d'une construction solide, défient les coups de mer; ils portent tous de chaque côté, à l'endroit des passavants, une palette épaisse, longue et large plus que le gouvernail, remontée par une vis contre les plats-bords; lorsque l'Océan est trop houleux, on rabat ces raquettes, qui paralysent ainsi les fatigantes commotions du roulis.

La mer est calme, verte et rejoint le ciel par

d'imperceptibles transitions. Au large, il ne passe aucun navire; l'horizon serait vide, sans quelques mouettes aux pieds rouges qui volent en poussant des cris. Vous rappelez-vous le vers de lord Byron :

O mer, je t'ai toujours aimée !

Les dunes blanches, montueuses, sans forme arrêtée, me rappellent celles que je frappais joyeusement du pied en Bretagne dans le bon temps de ma jeunesse, lorsqu'avec un cher compagnon je marchais le cou nu, le sac au dos et le bâton en main !

C'est à Scheveningue qu'on vient prendre les bains de mer; nulle plage n'est plus douce, plus blonde, plus engageante, mais elle est attristée par une immense construction intitulée : *Etablissement des bains,* et qui ressemble à tout ce que j'ai vu en ce genre : c'est l'hôtel de bains de Boulogne-sur-mer transporté en Hollande. J'ai horreur de ces sortes de choses; tout ce qui est couvent, phalanstère ou caserne m'épouvante. La vie en commun avec l'indiscrétion des cloisons qui écoutent, des fenêtres qui regardent, des échos qui répètent, m'a toujours semblé insupportable, et j'aime mieux la plus humble cabane des plus pauvres pêcheurs que ces grandes auberges où il n'y a ni liberté, ni sécurité, ni respect.

IV

Jean et Cornélis de Witt. — Coup d'œil en arrière. — Massacre. — La Prison. — Barneveldt. — La Salle de loterie. — Curiosités et puérilités. — Japonneries. — Le Bois. — La Maison du Bois. — Portraits. — Le Taciturne. — Tenture. — Légende et citation.

16 février.

Vous ai-je dit, en parlant de Dordrecht, que dans cette ville naquirent Jean et Cornélis de Witt, deux grands citoyens dont l'existence se termina à la Haye par un effroyable crime qui pèsera toujours comme un remords sur la maison d'Orange et sur la nation hollandaise? Leur père, bourgmestre de Dordrecht, aimait sa patrie d'un amour pur ; il l'aimait républicaine et libre, et, par conséquent, haïssait ces princes de Nassau dont chaque jour il voyait grandir l'ambition mal dissimulée. Cet amour et cette haine, il les légua à ses deux fils. Le plus jeune, Jean, fut élu grand pensionnaire de Dordrecht l'année même, 1650, où Guillaume II mourut, laissant une veuve acariâtre et un fils posthume, qui fut ce Guillaume III devenu roi d'Angleterre

en 1689. En 1652, Jean de Witt est nommé grand pensionnaire de Hollande; prépondérant alors, par son intelligence et son imperturbable probité, dans le conseil des Etats-généraux, il prépare la ruine de la dynastie orangiste et l'abolition du stathoudérat, qui n'était, de fait, qu'une royauté déguisée. Jaloux de la liberté de sa nation, il fortifie la puissance maritime de la Hollande et tâche de circonscrire la guerre à l'Océan, afin d'éviter ces réunions de troupes terriennes qui ont presque toujours servi à établir ou à maintenir les tyrannies. Quand il arrive au pouvoir, son pays est au plus bas : l'amiral Tromp est mort, la flotte anglaise croise aux environs de Flessingue, et, par une de ses divisions, menace le Texel. Les travaux et le génie de Jean de Witt furent tels que, deux ans plus tard, en 1654, il fait signer le traité de Westminster qui rétablit les choses *in statu quo ante bellum,* et qui, par un article secret, déclare que jamais un prince de la famille d'Orange ne pourra être élu stathouder ou amiral général. Le grand pensionnaire, cependant, dirigeait l'éducation du jeune Guillaume ; mais la haine était entre eux, avivée par la princesse douairière et soufflée par un entourage intéressé. Jean de Witt voulut porter un coup suprême et rendre la nation entière complice des efforts qu'il faisait pour lui assurer des institutions indépendantes. En 1667, il obtient, sous le nom d'*édit perpétuel,* une loi votée par les Etats-généraux qui abolit le sta-

thoudérat et en défend à jamais la restauration. Dans cette glorieuse lutte, il était puissamment secondé par son frère aîné, Cornélis, qui fut inspecteur du gouvernement sur les vaisseaux de la confédération et bailli de Putten (1). Combattant et traitant avec l'Angleterre, surveillant la France qui devenait inquiétante, s'affermissant au dedans et s'accroissant au dehors, on gagna l'année 1672; Guillaume d'Orange avait alors vingt-deux ans.

La Hollande possédait une flotte formidable et Ruyter, de grandes institutions et les frères de Witt; mais ses places fortes étaient dégarnies, son armée de terre n'existait réellement pas, et les frontières de France la touchaient presque par les Flandres; il y avait là une catastrophe imminente; elle éclata.

« Tout à coup, dit M. Michelet, cent mille Français s'ébranlèrent. Ils laissèrent derrière eux Maëstricht sans s'amuser à la prendre, s'emparèrent de la Gueldre, d'Utrecht, d'Over-Yssel; les voilà à quatre lieues d'Amsterdam. Rien ne pouvait sauver la Hollande. Ses alliés d'Espagne et de Brandebourg, les seuls qu'elle eût, n'auraient pas fait lâcher prise à Louis XIV. Le vainqueur seul pouvait la sauver par ses fautes; il le fit. Condé et Turenne voulaient qu'on démantelât les places, Louvois qu'on y mît des garnisons, c'est-à-dire qu'on dispersât l'armée.

(1) C'est-à-dire inspecteur des digues du bailliage de Putten, charge honorable et importante.

Le roi crut Louvois. On se fia aux murailles ; on crut prendre la Hollande en mettant la main sur des pierres ; la Hollande échappa. Dans le premier moment, la république amphibie voulut se jeter à la mer et s'embarquer pour Batavia avec son or. Puis, la guerre se ralentissant, elle reprit l'espoir de résister sur terre, le peuple se jeta furieux sur les chefs du parti de la mer, les de Witt, et les mit en pièces ; Ruyter pensa être traité de même. On confia toutes les forces de la république au jeune Guillaume d'Orange (1). »

Arrêtons-nous, les faits en valent la peine. Dès que Louis XIV eut traversé le Rhin sans trop se plaindre de sa grandeur qui l'attachait au rivage, les orangistes s'agitèrent tant et si bien qu'ils soulevèrent en leur faveur la plus grande partie de la nation ; le 25 février 1672, l'*édit perpétuel* est abrogé, et Guillaume est proclamé capitaine général amiral des Provinces-Unies. Immédiatement la réaction devient sanglante ; quatre assassins embusqués se jettent sur Jean de Witt et le laissent pour mort sur la place ; il n'était que blessé ; pour cette fois il en réchappe. Pendant ce temps, Cornélis malade était retenu à Dordrecht ; portant l'acte de révocation de l'*édit perpétuel*, le peuple envahit sa demeure et veut qu'il y appose sa signature. Il refuse ; brisé de fatigue après une lutte de plusieures heures,

(1) *Précis de l'Histoire de France*, 3e édit. Paris, 1838, p. 258-259.

vaincu par les supplications de sa femme et de ses enfants, il signe enfin, mais au-dessous de son nom il ajoute les lettres *V* et *C*, *vi coactus*, contraint par la violence ; c'était du moins une protestation. On avait presque tué Jean, on avait forcé Cornélis à une sorte de parjure, on les avait tous deux abreuvés d'amertume, mais ce n'était point assez, on voulait leur mort.

Un certain Tychelaër, moitié barbier et moitié apothicaire, accusa Cornélis d'avoir cherché à le séduire par des offres considérables d'argent pour qu'il consentît à empoisonner Guillaume d'Orange, qui venait d'être acclamé stathouder. Le 24 juillet, Cornélis est arrêté à La Haye, et, malgré l'exécrable réputation de son accusateur, il est interrogé et mis à la torture. Pendant qu'une mèche de mousquet brûle entre ses pouces attachés, il récite à haute voix la strophe d'Horace :

Justum ac tenacem propositi virum...

J'abandonne maintenant la parole à un auteur du temps; la simplicité même de sa narration ne fait que mieux ressortir l'odieux épouvantable du crime :

« Après avoir toujours persisté dans sa déposition, comme il fut question de le juger (Cornélis), ses ennemis, qui appréhendaient son ressentiment, firent tous leurs efforts pour le faire condamner à une prison perpétuelle. Mais la chose était contre les lois; tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'on le ban-

nirait, et qu'il lui serait ordonné de se représenter dans un temps, pendant lequel il en serait informé plus amplement. Cependant, on l'obligea à donner caution pour plus grande sûreté, et, comme il ne pouvait sortir de prison que préalablement il n'eût satisfait à cette ordonnance, Jean de Witt s'offrit à lui en servir, et fut agréé par la justice. Il se mit donc en chemin pour le venir chercher; mais la populace qui, outre qu'elle était animée contre lui, l'était encore par les sollicitations de ses ennemis, s'en vint en foule à la prison, où, trouvant son carrosse à la porte, elle menaça de tuer le cocher s'il ne se retirait. Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, et ayant laissé la porte libre à ces gens, ils se mirent en devoir de l'enfoncer. Les magistrats, étant avertis de ce désordre, y accoururent promptement; mais, n'étant pas assez forts pour le réprimer, ils convinrent avec les séditieux qu'on conduirait les de Witt à l'hôtel-de-ville et qu'ils y demeureraient jusqu'à ce qu'ils se justifiassent des accusations qu'on intentait contre eux. Cette populace en étant convenue, les magistrats furent pour prendre les de Witt en leur protection et pour les faire sortir. Mais, au même temps, un homme tira un coup de pistolet sur le plus jeune de ces deux frères, et les magistrats s'étant éloignés de peur d'accident, les autres séditieux firent une décharge, tellement forte qu'un petit mur de briques qui règne depuis la prison jusqu'à une rangée d'arbres qui est

là, fut tout percé de coups. Cependant, ces deux frères ayant été frappés de plusieurs balles, ils tombèrent roides morts sur la place, et cette populace, n'ayant pas encore assouvi sa rage, les pendit par les pieds. Ce meurtre ne se pouvant faire sans bruit, chacun mit la tête à la fenêtre, et la fille de Jean de Witt, qui était dans le logis de son père, qui était à cent pas de là, vit ce triste spectacle devant ses yeux, sans avoir rien su auparavant de ce qui se passait. La barbarie de ces gens n'en demeura pas là; on leur coupa les parties honteuses, qui furent vendues à l'encan, et un boucher étant survenu avec son couteau, il ouvrit le ventre au pensionnaire, lui tira le cœur, et, ayant mordu dedans, il demanda à haute voix qui en voulait faire autant (1). »

Ceci se passait le 20 août 1672; de ce jour, la cause de la liberté fut perdue en Hollande; le stathoudérat, sauf une suppression momentanée qui dura quarante-quatre ans (1704-1748), devient héréditaire dans la maison d'Orange et se transforme en royauté, après l'occupation française.

Les décors de la scène où se joua cet effroyable drame existent encore et je les ai visités aujourd'hui. La prison d'où Jean et Cornélis de Witt sor-

(1) *Histoire de la guerre de Hollande,* où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'année 1672 jusqu'en 1677. (Sans nom d'auteur.) Suivant copie de Paris; à Lahaye, chez Henry Van Bulderen, MDCLXXXIX. Tom. I, p. 44-45. D'après l'excellent dictionnaire de Barbier, S. de Courtilz est l'auteur de cet ouvrage.

tirent pour être massacrés par le peuple est vide à cette heure, et j'ai pu la parcourir. Des escaliers de pierres usées conduisent à un étage divisé en plusieurs chambres. Les murailles ont six pieds d'épaisseur, les fenêtres sont défendues par d'inamovibles barreaux de fer entre-croisés et par un grillage tressé très-fin ; les portes en chêne, bardées de fer, garnies de longs verroux et de serrures énormes, retombent lourdement avec un bruit sourd qui n'obtient point d'écho contre ces murs uniformément revêtus de boiseries sur lesquelles on lit des noms, des sentences de haine et des maximes désespérées. Les vitres, qu'on ne peut atteindre de la main à cause des grilles qui les défendent extérieurement et intérieurement, semblent dépolies par un enduit épais de fine et grise poussière que le temps a lentement tamisée. Sur l'âtre des hautes cheminées, on voit la place noircie où jadis le feu a brûlé.

C'est dans cette chambre, qui ne reçoit de jour que par un couloir presque obscur, que Cornélis fut ramené tout meurtri de la torture, mais impassible dans sa foi politique et prêt à mourir. Ce fut de cette autre chambre, regardant vers une place toute résonnante des bruits de la ville, qu'à l'âge de soixante-douze ans descendit vers le supplice Jean van Olden Barneveldt, un autre citoyen fervent, ancien grand pensionnaire aussi, que, sous des prétextes mensongers, Maurice de Nassau fit mettre à

mort le 13 mai 1619. Ses fils René et Guillaume voulurent le venger; leur conspiration fut découverte ; Guillaume put se sauver, mais René fut saisi et condamné à mort. La veuve de Barneveldt alla demander sa grâce à Maurice de Nassau : « Il me paraît singulier, lui dit-il, que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez point fait pour votre mari. » Elle lui répondit : « Je n'ai point demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent ; je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable ! » René fut exécuté. Les anciens princes de la maison d'Orange eurent aux mains le plus pur sang de la nation hollandaise.

Près de la prison s'étend une magnifique promenade, nommée le *Vyverberg,* qui longe un vivier où nagent quelques cygnes; elle rejoint le *Plaats*, vaste rue qui est presque une place. C'est là, au milieu, que se dressa la potence où, défigurés, ouverts, sanglants, les intestins dispersés, le cœur arraché, furent pendus les cadavres de Jean et de Cornélis de Witt. Ne me reprochez pas de revenir trop souvent sur ce massacre impie ; il a porté malheur à la Hollande; car c'est depuis ce crime qu'elle a commencé à perdre le haut rang qu'elle occupait dans le monde politique. Il n'est pas prudent de tuer les grands citoyens, leur sang retombe toujours sur les nations meurtrières.

J'ai traversé un pont dormant qui s'appuie sur le Plaatz, j'ai franchi une arcade gardée par un fac-

tionnaire et je suis entré dans le *Binnenhof* (cour intérieure), qui est le berceau de la ville de la Haye, comme la Cité est celui de Paris. Ce fut là que s'éleva jadis la demeure des stathouders. Voici, d'un côté, le palais des états généraux, et, de l'autre, celui de la première chambre ; ils n'ont rien, rien de remarquable. Sous les galeries qui les soutiennent, quelques soldats se promènent et des bouquinistes ont établi leurs rayons portatifs.

Le véritable nom de La Haye est *S'gravenhage:* la Haye des comtes. En effet, les comtes de Hollande avaient ici autrefois un rendez-vous de chasse qui bientôt devint un palais ; ce qui reste de cette première construction édifiée en 1250 est devant moi et mérite qu'on en parle ; c'est une vaste salle où pendant longtemps on tira la loterie, et devenue, à cette heure, le lieu d'exercice de la milice, qui ne fait son service que pendant l'été ; heureuse garde nationale hollandaise, pour qui le sergent-major n'a point de rigueurs pendant l'hiver ! Extérieurement, le monument est d'un bel aspect, chaud, recuit, de haut ton, avec ses vieilles briques rouges serties de plâtre blanc. Deux tourelles, ouvertes jadis de deux étages de longues et étroites fenêtres ogivales, aujourd'hui aveuglées par une maçonnerie moderne, escortent et terminent la façade, dont le haut pignon anguleux est troué de deux baies gothiques et d'une rosace rebouchée. En haut d'un escalier divisé par un double perron, une porte

basse donne accès dans l'intérieur qui, *for shame!* est sale à faire envie à des Espagnols; c'est le paradis des araignées de la Hollande; elles se sont toutes réfugiées sous les arcades, dans les fleurs de lotus des cinq piliers qui, sur chaque face de la muraille, montent légèrement pour recevoir la retombée des arcs; elles ont filé leurs toiles devant une lucarne ronde, et parmi les poutres d'une charpente fort remarquablement agencée et qui n'est pas loin de valoir le vaisseau de Westminster-hall, ou la forêt de la cathédrale de Chartres; cachées dans les nervures des ogives, elles guettent les mouches bourdonnantes et ne s'effrayent point aux cris des enfants qui chantent, rient et se disputent en jouant à la toupie. Cette salle énorme, qui semble servir de magasin pour remiser toutes les échelles de la ville, m'a rappelé en mémoire les ruines de la loge de réception au palais des grands maîtres de Saint-Jean-de-Jérusalem à Rhodes.

De la *salle de la loterie*, comme on l'appelle encore, jusqu'au musée, il n'y a qu'un pas; j'allai donc visiter cette collection japonaise que j'avais refusé de voir hier. La première chambre contient des *curiosités* européennes, la plupart du moyen âge ou de la renaissance, et qui ont bien leur mérite.

Il y a là des vidercomes en ivoire et en vermeil devant lesquels les vieux amateurs que la mort a emportés, les Dusommerard, les Cheronnet, les de

Bruges-Dumesnil, se fussent mis à genoux, et qu'il serait bon de montrer aux hommes têtus, qui ne veulent absolument pas que l'art se mêle à l'industrie pour la diriger, l'ennoblir et l'élever. A ceux-là on pourrait aussi faire voir ces vieux verres de Bohême, fins, un peu verdâtres dans leur transparence, taillés de gracieux personnages gravés au diamant; ces plats de Faënza où des Dianes à grandes allures marchent à travers les herbes en conduisant leurs sveltes levriers ; ces faïences de Delft tout enluminées de *bonshommes* à costumes éclatants, qui fument gravement leur pipe parmi des paysages impossibles ; et ces épées dont la coquille est fouillée à jour comme une dentelle ; et ces lourdes espingoles de navires dont le canon en bronze ciselé de larges rinceaux est damasquiné d'or et d'argent. Certes, tous ces objets ont un très-réel intérêt historique et artistique, mais ils ne gagnent rien à être placés près d'un *chef-d'œuvre en papier découpé représentant la nuit de Noël* (n° 706), ou près d'un *objet singulier produit par le foin brûlé, trouvé dans la ferme de Jean Swieldan Weerd, dans l'île de Kampereiland, le 4 août* 1825 (n° 713). L'honnêteté peut aller jusqu'à la naïveté, mais il ne faut pas qu'elle aille au delà. Le musée des curiosités de la Haye devrait être nettoyé de tous ces enfantillages qu'il est inutile de garder, d'exposer, de numéroter et de cataloguer. Les Hollandais feraient bien de se débarrasser de ce goût des petites choses

et des frivolités puériles que le Japon leur a évidemment communiqué.

Les salles suivantes sont réservées à la collection japonaise, qui est fort belle et la plus riche connue au monde; elle se compose, en partie des objets envoyés en cadeau tous les cinq ans au chef du gouvernement néerlandais par l'empereur du Japon (1). Une immense cage vitrée, occupant une chambre entière, protége la représentation en relief de l'île de Detsima; au sommet d'un mât de pavillon flotte l'étendard longitudinalement tricolore des Provinces-Unies, qui abrite de ses plis les maisons en bambous entourées de petits jardins réguliers, les rues où les Japonais aux larges oreilles passent courbés sous les fardeaux, les quais près desquels sont rangés les navires, et les vastes hangars où s'empilent les marchandises.

On peut admirer ici cette extraordinaire faculté d'imitation que tous les voyageurs ont signalée chez ces peuples d'une civilisation si étrange et si corrompue qu'elle nous paraît barbare; en effet, voilà en laque noire, pointillée d'or, des reproductions de Boucher, de Joseph Vernet, d'un portrait de Frédéric le Grand; en voici en burgaudine ombrée au burin, en voici en porcelaine. C'est exact comme un décalque, c'est curieux, mais sec et sans

(1) Nous recommandons aux lecteurs curieux de connaître le Japon et ses relations avec la Hollande de lire l'important ouvrage de M. Edouard Fraissinet, *le Japon*, 2 vol. Paris, A. Bertrand. s. d.

attrait. J'aime mieux ces armoires où pendent des costumes de soie brodée, brochée, passementée à faire pâlir la queue même du paon de Junon; j'aime mieux ces instruments de musique, ces bugles, ces tambourins, ces bamboulas, ces violes, ces rebecs, ces lyres, ces épidoniums, ces harmonicas en bois poli qui, malheureusement, ne joueront pas pour moi et ne me donneront pas un de ces concerts orientaux devant le souvenir desquels les symphonies les plus merveilleuses restent impuissantes et comme effacées.

Vous avez dû remarquer, dans les dessins japonais, que toutes les femmes portent sur la tête des ornements singuliers qui ressemblent à de petits bâtons en bois jaunâtre régulièrement entremêlés avec les cheveux. Le musée de La Haye possède plusieurs de ces ornements; ce sont de courtes baguettes plates, arrondies aux extrémités, ouvertes d'une fente au centre, à peu près comme une navette, et travaillées dans une écaille toujours très-blonde et très-transparente; on passe par l'ouverture médiale une nappe de cheveux, et l'on obtient quelque chose d'analogue à l'effet que produisent les épingles napolitaines; seulement les Japonaises élégantes trouvent moyen de disposer, d'entre-croiser, de faire rayonner vingt et parfois vingt-cinq de ces bâtons d'écaille au milieu de leur chevelure noire. Le *maquillage*, dont nos Françaises font un si grand abus maintenant, est fort en hon-

neur au Japon où les femmes se teignent les sourcils en noir, le visage en blanc, la lèvre supérieure en rouge et la lèvre inférieure en vert, et même les dents en noir, lorsqu'elles sont mariées. Je ne parle pas du *koheul* qui, stupide et provoquant dans nos pays, est d'un usage hygiénique presque forcé dans l'Orient, si propice aux ophthalmies.

Toute la cruauté et en même temps la puérilité des Japonais apparaissent ici dans des *monstres* minutieusement composés avec les parties diverses de différents animaux. Les sujets du Séogoun excellent à ce genre de travail baroque, qui produit des espèces de momies fantastiques dont l'apparence de réalité est tout à fait surprenante. On sent, à les voir, que les ouvriers capables d'inventer et d'exécuter de pareils épouvantails sont possédés par un étrange besoin de grotesque et d'effroyable. Toutes les portions de ces corps biscornus et terribles sont réelles mais distribuées arbitrairement. Voici un serpent : on lui a mis un crâne de requin ouvrant ses mâchoires armées d'une triple rangée de dents ; sur le dos on a su fixer des nageoires de poisson ; il a quatre pattes ; deux ont été prises à un pélican, les deux autres viennent d'un lièvre ; à la queue il a une petite tête de singe qui grimace et tire une langue de fourmilier ; le tout est comme écorché, sans poils, sans écailles, et desséché ; une baudruche artistement collée et plissée de manière à imiter les rides de la peau rejoint ensemble toutes

ces pièces hétérogènes. Jamais les maîtres flamands n'ont osé inventer de pareils diables pour tenter leur saint Antoine. C'est à la fois sinistre et risible.

En sortant du musée, j'ai traversé la ville, qui est vraiment très-plaisante, et j'ai été visiter le Bois, une des curiosités de la Haye. Il est célèbre depuis longtemps; car je trouve dans Parival la phrase suivante, qui mérite d'être citée pour toutes sortes de raisons : « La partie qui regarde Leiden a un fort beau et grand bois, où il y a un parc remply de biches. En esté les bourgeois y cherchent le frais, avec un divertissement capable de donner de l'envie aux dieux jaloux, que tant de belles nymphes y prennent leurs esbats sans craindre leurs larcins fabuleux, tant chantés par les Grecs pour y en fournir parfois de véritables. » Les habitants de la Haye n'entendent pas raillerie sur leur promenade favorite ; notre pauvre Gérard de Nerval ayant eu la malicieuse imprudence d'écrire que ce fameux bois était planté sur pilotis, son nom n'est plus prononcé qu'avec horreur en Hollande. D'énormes hêtres, élégants et droits, forment de sombres allées silencieuses, bordées par des canaux, égayées par de vastes prairies, coupées de sentiers discrets et sans cesse foulées aux pieds des chevaux et des promeneurs. C'est le plus beau parc qui puisse se voir en Europe et je ne lui connais rien de comparable. Notre bois de Boulogne, tapageur et parvenu,

ne pourrait, un seul instant, supporter la comparaison ; s'il voyait son confrère de la Haye, il en laisserait choir ses feuilles de dépit, le grès de ses cascades retournerait à Fontainebleau, et l'eau de sa rivière rentrerait toute honteuse dans les réservoirs de la pompe à feu.

Au milieu de cette immense et magnifique promenade s'élève une sorte de palais qu'on appelle la *Maison du Bois*, et qui a été érigé à la mémoire du prince Frédéric-Henry (1) par sa veuve. La salle principale, *Oranje Zaal,* vaste pièce octogone couronnée par une coupole haute de soixante pieds, au centre de laquelle apparaît le portrait de la fondatrice, a été décorée par Jordaens d'une peinture insensée qui représente le triomphe de Frédéric-Henry ; c'est un carnaval de viandes crues bon à jeter à la voirie ; j'ai horreur de ce peintre ! Sur un panneau, près de la porte principale, Rubens a peint des cyclopes et une Vénus ; la déesse est ravissante, nue, blanche comme du lait et blonde à faire envie ; mais c'est perpétuellement la même femme ; pour lui, il n'y a nulle différence entre la vierge Marie et Vénus, et c'est toujours *la Dame au chapeau de paille.*

Aux murailles d'une autre chambre s'accroche une suite très-curieuse de portraits de la famille de Nassau ; j'y vois surtout des Honthorst d'une grâce

(1) Stathouder depuis 1625 jusqu'à 1647.

de touche et d'une finesse d'expression très-remarquables ; voici un Guillaume III, celui qui poussa au meurtre des frères de Witt ; son front, tout entouré d'une vaste perruque noire, est assez élevé ; l'œil froid regarde fixement, la mâchoire inférieure avance comme celle d'un Bourbon d'Espagne, le nez se recourbe légèrement à la base ; c'est un visage dur, sans émotion, un visage politique et nullement humain. Non loin de lui, je vois *le Taciturne:* tête carrée, méditante et robuste, œil oblique, lèvres invisibles sous d'épaisses moustaches, pommettes saillantes, larges oreilles, cheveux gris et rares couverts d'une calotte noire, le cou engoncé dans les rayonnements d'une fraise godronnée ; une figure étrange, du reste, quelque chose de Sganarelle et de Danton ; je vous donne mon impression naïve sans la raisonner.

Une salle voisine est tendue d'une étoffe japonaise, offerte jadis à je ne sais quelle princesse par la compagnie des Indes-Orientales-Néerlandaises. C'est du satin, de cette nuance insaisissable qui tient à la fois du blanc, du vert d'eau et du bleu céleste, brodé du haut en bas, avec une épaisseur saillante d'au moins un pouce, de faisans dorés, de paons faisant la roue, de cigognes debout sur une patte, de hérons huppés, de pintades mouchetées, de perroquets, marchant, s'épanouissant, rêvant, pêchant, picorant, volant près des ruisseaux azurés, parmi des champs en fleurs, à travers des joncs

courbés et sur des arbrès touffus; les couleurs ont ce brillant et cette vivacité vraie que jamais la froide Europe n'a pu atteindre et font de cette tenture un tableau merveilleux et une étoffe d'un prix inestimable; c'est à faire damner toutes les saintes du paradis.

En sortant de ce palais, je me suis promené encore dans le Bois; j'y suis resté si longtemps, écoutant les merles siffler, regardant la mousse dorée reluire au soleil, contemplant les daims qui fuyaient au bruit, admirant cette futaie vivace sous l'écorce de laquelle la séve printanière semblait glisser déjà, que la nuit est descendue avant que j'aie pu me rendre au village de Losdun, où cependant m'attirait une curiosité légendaire fort légitime; jugez-en, du reste, par le récit de notre ami Parival, auquel je laisse toute responsabilité :

« *Losdun,* dit-il, est un village proche de Lahaye, auquel fut basti un monastère de religieuses, toutes filles issues de noble race, sous l'authorité d'une abbesse, par Marguerite, qui décéda en 1267.

» L'accouchement monstrueux de Macthilde, fille du comte Florent et de ladite Marguerite, fondatrice, femme du comte de Henneberg, a rendu fameux cedit monastère. Elle se délivra de trois cent soixante-cinq enfants, qui furent baptisez par Otton, évesque d'Utrecht, dans deux bassins d'airain. Le nom de *Jean* fut imposé aux masles et celui d'*Elisabeth* aux femelles. Ils moururent tous au

même jour avec leur mère, qui était sœur du roi Guillaume, et furent mis dans un même tombeau. Lesdits bassins sont ronds et profonds d'environ quatre ou cinq poulces.

» L'histoire dit que cette princesse refusa l'aumône à une femme qui portait deux petits enfants jumeaux, lui reprochant que ce n'était pas le fait d'un seul homme. Cette pauvre femme se sentant blasmée à tort et troublée en son âme, luy souhaita d'une ventrée autant d'enfants comme il y a de jours dans l'an. En mémoire éternelle de cette punition, il y a un tableau pendu en ladite église avec ces vers latins que j'ay traduits mot à mot :

» Voicy un monstrueux et mémorable effet qui n'a point eu de pareil depuis le commencement du monde. Lecteur, après avoir leu cette histoire, retire-toi d'ici tout confus et estonné.

» Proche de la Meuse, il y a un château avec trois cent soixante-cinq fenêtres, qui porte le nom desdits enfants. Toutefois, il se trouve beaucoup de gens qui, doutant presque de tout, rejettent cette histoire comme fabuleuse et accusent ses autheurs de mensonge ! »

Il est heureux que la malédiction n'ait point été prononcée pendant une année bissextile, et je pense, comme Parival, qu'il *faut douter presque de tout* pour ne point ajouter foi à cette histoire, qui, du reste, est demeurée populaire dans le pays.

V

Départ de la Haye. — Paysages. — Le Rhin. — Ecluses. — Leyde. Hôtel-de-Ville. — Le Prophète. — Malpropreté mystérieuse. — Musées. — Sirènes, Fossiles, Oiseaux, OEufs, Tarets. — Panthéon Hindou. — Japoneries. — Têtes à l'eau-de-vie. — Les Elzévirs. — Monsieur de Balzac. — Eglise Saint-Pierre. — Étudiants.

17 février.

Ce matin, à huit heures, je suis monté dans une voiture qui doit me conduire à Leyde ; ce n'est pas sans un certain serrement de cœur que j'ai quitté la Haye, une des rares villes que j'ai vues et que je voudrais habiter, une ville intelligente, faite pour la vie tranquille, les rêveries, la contemplation, et qui sert de temple à l'une des plus splendides merveilles produites par l'humanité.

Je suis la route qui longe le Bois ; à ma droite, sur la cheminée d'une jolie habitation, j'aperçois un nid de cigognes : bon augure pour l'hôte de la demeure et pour le pèlerin qui passe ! Or, que suis-je et qu'ai-je toujours été, sinon un pèlerin de l'art et de la nature ? Nous traversons le Bois ; je ne

puis me lasser de l'admirer; ses feuilles jonchent la terre, les eaux dorment, les oiseaux se taisent, les arbres gris et comme engourdis étendent autour d'eux leurs branches veuves, mais néanmoins il est magnifique et le plus beau qu'on puisse imaginer.

Les prairies paraissent en fête, tant elles sont douces aux yeux; glacées par la gelée blanche, elles brillent au soleil comme un semis de diamants sur un tapis de pâle émeraude ; les bœufs lèvent paisiblement la tête vers nous en entendant le bruit de la voiture qui roule sur une route plus soignée que les allées de nos jardins ; çà et là nous nous arrêtons à des barrières qui s'ouvrent lorsqu'on a acquitté le droit de passage, car ici, comme en Angleterre, le chemin exige son impôt. De chaque côté de la chaussée, derrière un petit canal, s'étendent des villas entourées d'arbres et de jardins; il doit faire bon à vivre là, loin des soucis du monde, à travailler, à regarder le ciel et à ruminer des projets de voyages par delà les tropiques, les pôles et les équateurs. Ces maisons et ces parcs sont entretenus avec un soin sans pareil et dont, en France, nous n'avons aucune idée. Cette propreté, risible au premier abord pour des malotrus tels que nous, finit par séduire comme une vertu, comme une beauté particulière inhérente au pays. Si par hasard, dans une rue, à un coin de route, on aper-

çoit quelques tas d'immondices, quelques-unes de ces ordures qui forment chez nous le sol principal, on en est choqué ainsi que d'une anomalie et d'un contraste pénible. Près de nous passent quelques charrettes chargées de paysans; les femmes s'enveloppent de leurs mantes, car le temps est vif; on se dit bonjour en passant et on se retourne pour se voir; parfois une sorte de brouette, où un homme est assis, roule de toute la force des jambes de deux pauvres chiens.

A force de trottiner, nos chevaux usent la route sous leurs pieds et nous arrivons au village de Valkenburg; là, nous tournons tout à coup à gauche vers le nord-ouest et nous entrons bientôt dans une campagne moins vigoureuse que la précédente, hâlée par le souffle implacable de la mer, et arrêtée à l'horizon par des dunes que bleuit la distance. La végétation de l'homme disparaît peu à peu pour faire place à celle de la nature, aux ajoncs, aux herbes folles, et nous entrons dans le village de Kattvyck-an-Sée. C'est là où sont les bouches du Rhin, de ce grand Rhin, de ce Rhin allemand, bouches si petites qu'elles tiennent dans un étroit canal qu'un cheval vigoureux franchirait en deux bonds.

Pendant que le cocher faisait boire et reposer ses rosses épuisées, je suis descendu au bord de la mer, car le village n'a rien de curieux, malgré la

haute tour carrée nouvellement reblanchie qui sert de clocher à son église. J'ai marché sur le sable où les flots glissaient doucement en le frangeant d'écume ; il n'y a pas de bateaux sur la grève, ils sont tous au large, jetant leurs filets et lançant leurs lignes. Je suis arrivé ainsi, côtoyant des dunes mamelonnées comme de basses collines, jusqu'à une sorte de quai composé de larges pierres violettes rapportées et entre les rives duquel coule un canal qui est le Rhin.

Il est à vous, votre Rhin allemand !

Et si nous le traversons encore, les uns ou les autres, que ce ne soit que pour nous serrer la main dans une pensée commune d'affranchissement et de fraternité. Cela m'a fait de la peine de le voir, ce fleuve tempétueux et farouche, encagé dans des pierres, comme s'il n'était que la Marne ou la rivière des Gobelins. Il est coupé en deux, dans sa largeur, par une formidable écluse, faite de poutres et de cuivre, manœuvrée par un mécanisme puissant, composée de six arches et faite pour vider la Hollande quand elle s'emplit trop et pour s'opposer à ce que la mer ne l'envahisse pendant les hautes marées de l'équinoxe. Une seconde écluse est plus loin, puis une troisième. Un ingénieur des ponts et chaussées vous raconterait sans doute des choses fort intéressantes à ce sujet, car il paraît que les

travaux hydrauliques exécutés à cet emplacement sont très-curieusement remarquables, mais, à mon grand regret, ma déplorable ignorance me force à vous dire comme Toinette : « Excusez-moi, je n'entends rien à ces matières. »

J'ai repris ma carriole qui a des prétentions à être une calèche et, revenant par la même route jusqu'au village de Valkenburg, nous avons continué notre chemin dans la direction du nord. Leyde, la glorieuse patrie de Rembrandt, des Elzévirs, d'Otto Venius, de Jean (le prophète), de Miéris, de Gérard Dov, de Jean Stein, de Van de Velde, m'est apparue, voilée sous la brume, derrière un rideau d'arbres que l'hiver fait transparent, avec son haut clocher, ses innombrables moulins et ses maisons à toit rouge. Quel pays que cette Hollande, toutes ses villes sont délicieuses !

La rivière que nous franchissons maintenant, c'est encore le Rhin, qui baigne près de la ville une promenade que je trouverais belle, si je ne me rappelais le Bois de la Haye ; ce moulin que nous voyons sur une sorte d'îlot, ce vieux moulin de briques dont les ailes pirouettent en babillant, et dont le meunier en veste blanche parle à des mariniers qui passent au-dessous de lui, c'est, dit-on, le moulin où est né Rembrandt. On le dit, mais rien ne le prouve, et, comme je n'admets que les pèlerinages guidés par la foi, je ne ferai pas celui de cette demeure apocryphe.

Leyde s'appauvrit ; Leyde se vide ; Leyde ressemble à un vrai Versailles, avec ses rues silencieuses que n'anime même pas la gaieté des étudiants de l'Université, avec ses quais déserts, ses maisons trop vastes et ses canaux que nul bateau ne fatigue plus de ses rames. Il y a eu quatre-vingt mille habitants jadis, aujourd'hui il y en a trente mille à peine ; c'est ce qui fait à cette ville charmante une apparence de déshéritée et une tournure de veuve qui pleure.

Soyez heureux, cher ami, il n'y a pas de tableaux à voir ici, et, pour cette fois du moins, vous serez débarrassé de cette espèce de catalogue descriptif que je me crois obligé de vous envoyer; car je ne vous dirai rien d'une grande toile moderne qu'on montre trop orgueilleusement à l'hôtel-de-ville, qui est « due au pinceau » de M. Van Brée, et qui est tout ce qu'il y a de plus médiocre dans le goût littéraire de Marchangy mis en peinture par M. Louis Ducis.

C'est un singulier monument que cet hôtel-de-ville de Leyde; large et plat, sans relief, sans un profil d'ornement; ça a l'air d'une grande architecture en pâtisserie, un décor regardé de près; très-prétentieux cependant, avec des pinacles et un tas de petits obélisques qui font le plus étrange effet du monde; j'y ai vu quelques portraits de bourgmestres, un *Jugement dernier* peu intéressant de

Van Leyden, de beaux vieux coussins aux armes de la ville, qui sont d'argent aux clefs entrecroisées de gueules; la salle du tribunal où les avocats sont mieux assis que chez nous, et l'établi où travaillait le tailleur qui s'appelait Jean Beukelz, Bokelson, Bocold ou Békold, fut connu sous le nom de Jean de Leyde et régna dans Munster comme chef des anabaptistes. Malgré moi, et vous qui connaissez mon enthousiasme pour la musique de Meyerbeer, vous me croirez, je chantais le final du *Prophète*, qui est un chef-d'œuvre de rage contenue et d'enivrement affolé. On montre encore ici la maison de ce Jean, ou plutôt la maison qui a été construite sur l'emplacement de la sienne; dans la muraille on a mis une pierre qui porte des ciseaux et la date de 1661; or, comme Jean fut mis à mort le 22 janvier 1536, à l'âge de vingt-six ans, il me parait difficile qu'il ait habité cette demeure qu'on donne comme sienne. Ce fut un homme très-fort et surtout très-calomnié par les historiens catholiques et protestants; car les anabaptistes, révolutionnaires trop logiques, furent en horreur aux deux partis principaux qui divisent la secte des Nazaréens. Il était jeune, il avait souffert, il eut sa folie; lui, peuple, une fois parvenu à la plus haute des puissances, la puissance religieuse, il fut pris de vertige et voulut vivre à son tour, une bonne fois, comme tous ces petits seigneurs, électeurs, évêques,

princes et ducs qui étaient d'insupportables tyranneaux, d'autant plus cruels et sensuels qu'ils étaient plus petits; il s'enivra de femmes, de vin, de sang et d'or, et regarda Luther comme l'ennemi dangereux, car Luther s'arrêtait timidement dans la Réformation et reculait devant ses conséquences relatives au temporel : « Il y a quatre prophètes, deux vrais et deux faux; les vrais sont David et Jean de Leyde; les faux, le pape et Luther; mais Luther est pire que le pape! » Ses espérances trompées lui donnaient presque raison. Il se défendit jusqu'au dernier jour dans Munster, à travers la famine et la trahison; son interrogatoire le montre intrépide, convaincu et très-supérieur à ses juges. Il soulève la question, résolue à cette heure, du fameux verset : Mon royaume n'est pas de ce monde; Jésus a dit : Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde; ce royaume, lui et ses anabaptistes ont voulu le fonder; ces pauvres gens étaient sincères. Sur la transsubstantiation, il dit un mot sublime qui est une révolution dans le dogme et dans la morale : « Elle ne s'opère que dans celui qui a la foi! » Dieu meurt dans l'incrédule! Quand, le jour de sa mort, on le torture pendant deux heures; quand on lui mordait les chairs avec des tenailles rouges, on ne lui arracha qu'un cri : Père, ayez pitié de moi! On l'acheva d'un coup de couteau; puis, on mit son corps dans un panier de fer et on le hissa

au sommet de la cathédrale. L'évêque de Munster présida à tout ; que dites-vous de ce représentant d'un Dieu qui a dit : Tu ne tueras pas?

Je vous ai déjà parlé souvent, et avec admiration, de la propreté des Hollandais ; dans les rues, les marteaux et les clous en cuivre des portes reluisent comme un système planétaire sur un ciel noir. Or, pendant que je me hâtais de déjeuner, j'ai entendu une musique militaire. Je suis Parisien et badaud. J'ai ouvert ma fenêtre pour voir et mieux écouter. C'était la garde montante qui allait relever les postes, car Leyde est ville de guerre. Jugez de mon étonnement et presque de mon effroi en voyant les musiciens souffler à toute haleine dans des clairons et des bugles ternes, oxydés, vert-de-grisés et dont l'état de malpropreté eût fait honte aux dangereuses casseroles de nos cuisinières ! Des cuivres sales, en Hollande, et à la bouche des soldats qui sont si coquets de leur équipement ! il y avait là un mystère que je voulus éclaircir, et, à force de questions, j'arrivai à savoir que c'était par ordre supérieur que les instruments de musique militaire languissaient dans cet état de honteuse négligence qui les fait rougir d'eux-mêmes. En effet, avant cette ordonnance, on frottait tant, et si bien, et si fort, et si fréquemment les trompettes, qu'on en réduisait les cuivres à l'état de pelures d'oignons, que des crevasses s'y déclaraient et que l'instru-

ment devenait impropre au service ; ce que voyant, le ministre de la guerre, estimant que tout son budget s'épuiserait à renouveler incessamment les trombonnes et les ophicléides, a fait supprimer courageusement le tripoli dans l'armée musicale et a ordonné que nul instrument de musique ne serait plus fourbi ; il n'y a point d'exception, même pour les clarinettes.

J'ai été au musée d'histoire naturelle : je comptais y voir les sirènes, les vraies sirènes, les seules sirènes qu'on ait jamais aperçues et qui descendent en ligne directe, par généalogie prouvée, de celles qui chantaient si bien pour le fils de Laërte assourdi par la cire molle ; mais, hélas ! il se trouve que l'ancien directeur a été remplacé, et que son successeur, un esprit fort, voulant faire du zèle et prouver qu'il n'était pas de ces âmes naïves qui croient aveuglément aux fables de l'antiquité, a donné ordre d'enlever les susdits monstres composés, sans doute, de baudruche rembourrée de vieux foin et peinturlurée de goudron. Tant bien que mal, je me suis consolé de cette déconvenue, en parcourant le musée qui est très-riche, surtout au point de vue de l'ostéologie, bien emménagé, éclairé suffisamment et traité avec le respect que méritent ses belles collections. Les fossiles y sont peu nombreux : quelques coquilles, des feuilles d'ardoise engravées d'images bizarres, des moulages du plesiosaurus doli-

chodeirus et de l'animal de Maëstricht, donnés par Cuvier, et c'est tout. La collection des reptiles empaillés, surtout pour les sauriens, est d'un intérêt réel. L'ornithologie est au grand complet; je me suis arrêté longtemps, retenu par les bavardages de mon souvenir, à regarder ces chers oiseaux d'Egypte et de Nubie que j'ai tant poursuivis et parfois atteints jadis; j'ai retrouvé les spatules, les flamants roses, les goîtreux pélicans si lents à se mouvoir à terre et si rapides sous le ciel, les demoiselles de Nubie qui ne sont point aisées à saisir quand elles sont démontées, les vautours au cou déplumé renfoncé dans les épaules, et cent autres, qui, cette fois, se tenaient immobiles à jamais et me regardaient en vain par leurs yeux d'émail. A côté des oiseaux, il y a sous des verrines précieusement fermées une réunion de nids des plus curieuse. Je ne connais rien de plus attendrissant à voir que ces pauvres petites demeures aériennes bâties par tant d'efforts, de peine et de courage, avec la plume emportée au vent et ravie au passage, avec le brin d'herbe desséché, avec la mousse des bois, avec ces mille éléments perdus qui vont devenir le lit tiède et douillet où éclora, où pépiera, où s'ébattra la jeune famille; je les ai tous contemplés avec recueillement, depuis le nid de l'eider, doux et léger, trouvé sur quelque rocher glacé du Groënland, depuis le large nid d'algues marines qui

vogue sur les flots, ainsi qu'un radeau de sauvetage ; jusqu'à ces nids suspendus aux branches comme des balancelles de nouveau-né ; jusqu'à ces nids artistement entrelacés, par les fauvettes d'eau, autour des rotins flexibles de marécage. Plus loin, ce sont les œufs : œufs de tortues, ronds et blancs, semblables à des billes de billard ; œufs de casoars, noirs, tachetés de blanc comme un granit oriental ; œufs de crocodiles, allongés et arrondis aux extrémités ainsi qu'un gros étui grisâtre ; œufs de toutes formes et de toutes couleurs.

La collection conchyliologique passe pour être la plus complète qu'on connaisse ; je crois qu'elle mérite sa réputation, du moins elle en a l'air, car je dois avouer que j'y ai trouvé peu de charme pour ma part ; je distingue avec une certaine perspicacité une huître d'un colimaçon, mais c'est à peu près à cela que se borne mon savoir. Cependant, j'ai vu là des huîtres perlières très-intéressantes en ce sens qu'elles montrent la formation de la perle à ses différents degrés et dans les différents pays : Panama, Beyrouth, Baharem, Hong-Kong, et aussi des huîtres traitées par les procédés des ingénieux Chinois pour obtenir une production artificielle ; les soulèvements de nacre que j'y ai remarqués ressemblent plus à un feston de broderie qu'à des perles, je dois le dire ; mais le procédé, que vous connaissez sans doute et qui consiste à blesser l'huître et à imiter la piqûre

qui lui fait former une perle, n'en est pas moins curieux. Je vous citerai quelques *argonautes* qui m'ont paru les plus grands que jamais j'aie aperçus, et j'arrive enfin au *taret,* pour lequel la Hollande a un intérêt national facile à comprendre, car le taret a failli l'inonder et la faire rentrer sous les eaux dont elle était sortie avec tant de courage et de persévérance. On a dit qu'il avait rongé les digues ; c'est une niaiserie ; les digues sont en fascines ; il avait troué, perforé, dévoré les écluses qui, rompues, auraient livré passage à l'Océan. On s'est aperçu à temps de ce sinistre, on y a remédié, et maintenant les battants d'écluses sont garnis et doublés de cuivre comme la coque des vaisseaux. Le bois rongé par le taret, et dont il y a là plusieurs spécimens, ressemble à une éponge coupée ; un nombre infini de trous s'entre-croisent irrégulièrement, mais d'un diamètre presque toujours semblable. Les Hollandais ont tenu à coquetterie de réunir auprès de leur taret particulier tous ceux qu'ils ont pu se procurer en pays étranger : celui de Bruxelles est très-médiocre ; celui des Indes occidentales ressemble à un énorme salsifis à la sauce blanche.

Le musée des antiques, célèbre autrefois pour sa collection égyptienne, m'a peu étonné ; nous sommes gâtés à Paris sous ce rapport, et puis après l'Italie, l'Angleterre et la France, il faut, pour m'émouvoir, autre chose que les modèles en liége des

temples et de la basilique de Pœstum, que les moulages des statues d'Egine et que la représentation en miniature d'une tombe de Corneto ; les antiquités romaines trouvées dans le pays, près de la Haye même, n'ont qu'un intérêt d'amour-propre local ; les quelques vases étrusques que j'ai aperçus m'ont remis en mémoire le fameux musée du Vatican ; et comme la plupart des papyrus sont pour moi lettre morte, j'ai passé vite devant cette collection qui, cependant, est extrêmement importante au point de vue scientifique. En revanche, je me suis arrêté longtemps dans une salle du rez-de-chaussée où l'on a réuni un nombre fort respectable d'idoles hindoues.

Une vache mélancolique, celle sans doute qui vomit le Gange, est couchée dans sa rigidité de granit au milieu de la chambre. Plus loin, voilà un Ganésa à tête d'éléphant comme il convient au dieu de la Sagesse, assis ou plutôt accroupi à la mode orientale, au milieu d'un cercle formé par des têtes de morts. Vous connaissez l'histoire de Ganésa? Il est le fils de Siva et de Parvati ; il venait de naître et recevait la bénédiction de tous les dieux ; le terrible Sani, monté sur son vautour, était accouru comme les autres ; mais sachant que ses yeux consument tout ce qu'ils regardent, il les détournait, au grand scandale de Parvati qui, prenant sa prudente action pour une insulte, le contraignit, à force

d'insistance, à contempler son fils, dont la tête disparut immédiatement en fumée. La déesse voulut tuer le meurtrier ; mais Brahma s'avança et dit à Sani d'aller prendre la tête du premier être qu'il trouverait endormi vers le nord, qui fait toujours mourir ceux qui dorment tournés dans sa direction. Sani rencontra un éléphant, lui coupa la tête, la plaça sur les épaules du jeune Ganésa. Pour consoler la mère du sort de son fils ainsi défiguré, Brahma lui promit que dans les prières il serait invoqué avant les autres dieux. Un nouveau malheur attendait Ganésa; un jour que Wichnou, dans son avatara de Parasou-Rama, voulait parler à Siva, il trouva Ganésa qui, ne le reconnaissant pas sous cette apparence nouvelle, lui défendit l'entrée du palais ; les deux divinités se battirent; dans la lutte, Wichnou brisa d'un coup de poing une des défenses de Ganésa. A côté, voici sa mère, Parvati, sous forme d'Ouma-Kali, la féroce déesse qui danse sur le corps du géant Dourga; elle ébranle la terre, les montagnes s'écroulent, les dieux épouvantés ne savent que faire pour sauver le monde; tout à coup, son mari, Siva, se jette au devant d'elle, et, au moment de le fouler aux pieds, elle s'arrête en le reconnaissant, et l'univers n'est point trop bouleversé. Il est là lui-même, ce Siva farouche, le dieu destructeur et impitoyable, coiffé, enguirlandé, ceint et entouré de crânes, en tenant un dans une de ses

quatre mains et avec les trois autres brandissant des instruments de guerre. Il est assis sur son loup et regarde en menaçant. Auprès de lui s'élève un *Trimurti* paisible et contemplatif; les trois dieux réunis semblent méditer les grandes choses de la création, et Brahma est absorbé dans la contemplation de l'œuf du monde qu'il tient dans ses mains réunies. Bouddha est là aussi, ce Christ des Indes, ce calme et beau Bouddha, avec ses cheveux bouclés, ses yeux fendus en amande, son visage imberbe, ses épaules larges à porter la terre et à ouvrir le ciel, ce Bouddha qui créa une si merveilleuse religion dont les lamas ont fait la jonglerie que vous savez.

Puisque nous sommes au Thibet, traversons la Chine, enjambons la mer et entrons au Japon. Le docteur Siéboldt, qui y vécut longtemps, tantôt prisonnier et tantôt médecin de l'empereur, en a rapporté une collection d'objets qui, même après celle de la Haye, mérite d'occuper sérieusement. Moins nombreuse, moins variée, moins complète sous beaucoup de rapports, sous d'autres elle lui est supérieure, ne serait-ce que par les bronzes anciens et par les vieux ivoires. Il n'y en a pas en grande quantité, mais les échantillons que M. Siéboldt possède sont d'une qualité sans prix. Rien n'est plus fantastique et en même temps d'un goût plus précieux que ces flambeaux de bronze formés

de cigognes debout sur une tortue, contournant leur cou démesuré pour couper du bec une fleur de roseau. Des yaks au galop portant un paysan ahuri, des vases gravés comme des pierres fines, des gardes de poignards, ouvragées comme par un Benvenuto Cellini, à bouton de jade ; des bijoux, véritables merveilles d'art en bronze noir relevé d'ornements d'or, comme les bronzes dits de Tonquin, sont précieusement couchés dans des boîtes vitrées qui permettent de les voir, mais prudemment ne les laissent pas toucher aux visiteurs. A côté de ces fantaisies violentes, ce peuple baroque, qui a l'air de marcher sur les mains et de faire la roue à chaque pas, sait, quand il le veut, imiter la nature jusqu'à l'illusion ; les vieux ivoires figurent, pour la plupart, des animaux pris sur le fait et dans l'exercice de leurs habitudes les plus familières ; ce sont des coqs, des tigres, des buffles, des lapins blancs ; c'est étudié plume à plume, poil à poil ; c'est étourdissant de vérité, d'exactitude ; c'est comme une seconde création refaite par l'homme. Il n'y a pas un sculpteur de Dieppe qui ne se pendît de désespoir en voyant ces chefs-d'œuvre extraordinaires. Au reste, ils sont rares aujourd'hui, même au Japon, et à grande somme on ne pourrait s'en procurer.

Au musée d'anatomie (Vous voyez que Leyde ne manque pas de musées de toutes sortes), j'ai rapidement vu la collection de crânes humains qui

contient toutes les races et leurs principales variétés; mais je m'étais attardé en assistant dans une salle voisine, et grâce à l'obligeance des opérateurs, à l'autopsie d'un pauvre diable qui était mort avant-hier de la petite vérole; je ne vous ferai aucune description pour n'être pas désagréable à la délicatesse de vos nerfs, mais c'est à mon vif regret, car je ne connais rien de plus beau que l'étude *in anima vili* de cette magnifique machine qui est le corps humain. J'ai donc eu à peine le temps de parcourir les galeries, mais cependant j'ai pu apercevoir deux objets qui veulent qu'on en parle. Ce sont simplement deux têtes coupées conservées dans un bocal plein d'esprit-de-vin. La première appartenait jadis à un homme de la côte de Coromandel, un Zingar sans doute. Cette tête est d'une beauté admirable, couverte d'une longue chevelure si noire qu'elle en est bleue, ornée d'un front intelligent où se dessinent deux larges sourcils abritant un œil profond qui devait regarder loin et ferme lorsqu'il vivait; le nez est droit et mince; il s'abat sur une moustache très-longue dont les poils séparés laissent voir la bouche ouverte et les dents qui mordent la lèvre inférieure, épaisse et sensuelle; le menton, carré, s'harmonise bien avec les pommettes aplaties; c'est le plus beau chef de saint Jean-Baptiste que jamais j'aie vu : Salomé aurait hésité. Cette tête se trouve au musée par suite d'une gracieuseté d'un

capitaine hollandais. Ce brave homme était en relâche; le Zingar mourut; le capitaine acheta le corps, mit la tête dans une dame-jeanne de tafia et, revenu à Leyde, en fit honnêtement hommage à sa patrie. Son pendant est d'une grâce moins plastique; il grimaça autrefois sur les épaules d'un Namaquois qui fut pendu au Cap de Bonne-Espérance pour avoir commandé quelques-uns de ses amis qui ne respectaient pas suffisamment la propriété. Jamais figure entrevue dans les rêves désordonnés d'un cauchemar, jamais guivre, jamais gorgone, jamais vampire, jamais face de coquin branché à dix pieds de terre avec un corbeau qui croasse sur son crâne, jamais idole des îles Sandwich ne fut plus lippue, plus hideuse, plus sinistre, plus épouvantable à voir que cette tête formidable nageant dans son liquide transparent et jaunâtre. Une mousse de corruption flotte vaguement autour de ses babines froncées, ses oreilles sont larges et écailleuses comme des huîtres fermées, un poil rare et grisonnant court sur sa peau plus ridée qu'une pomme de reinette centenaire; son front fuit et semble se prolonger par derrière jusqu'à son cou, qui n'est plus qu'un moignon livide; son nez aplati, ses lèvres épaisses comme les rebords d'un vase et collées contre les parois de verre, donnent à tous les traits un air épaté et une mollesse repoussante. Jadis ce visage était noir, naturellement, puisqu'il

appartenait à un nègre; il a déteint dans l'alcool, aujourd'hui il est vert-chou : c'est à en rêver.

Ces monstres, les idoles hindoues, les fantaisies japonaises, les squelettes, les vautours empaillés, les dieux égyptiens me martelaient un peu le cerveau, je l'avoue sans honte; pour me reposer et me remettre dans mon assiette, je voulus aller voir le quartier de Rapembourg, où les Elzévirs eurent leur imprimerie. C'est l'aimable et pompeux Parival qui me servait encore de guide : « Or, dit-il, notre académie a ses auditoires séparés, pour chaque faculté, et dans la grande cour, du côté du nord, est l'imprimerie de M. Jean Elzévier, tant renommée par toute la chrétienté pour son beau caractère, et qui met derrière elle les plus glorieuses de ce siècle et des précédents. Elle est bâtie sur le Rapembourg, non-seulement la plus belle rue de la ville, mais de tout le pays. Il passe au milieu un canal fort large, et des deux costés des grands arbres plantés depuis un bout jusqu'à l'autre, qui rendent un très-agréable ombrage et un promenoir délicieux. » Hélas! je ne vis rien que deux grandes places bordant un canal et que maintenant on appelle la Ruine. En 1807, un bâtiment chargé de poudre de guerre était amarré contre le quai, il fit explosion et renversa les quartiers environnants. La maison des Elzévirs disparut. Ce fut un réel chagrin pour moi; car j'aurais aimé à voir le lieu d'où sont sortis tant de chefs-

d'œuvre typographiques d'un prix inestimable et qui maintenant n'apparaissent plus que portant ces *marques* chères aux bibliophiles, et par lesquelles un volume acquiert une valeur extrême : *Ex museo Caroli Nodier; Un livre est un ami qui ne change jamais, Pixérécourt;* l'ancre aldine et l'*R de Renouard;* ou enfin d'une grosse et ronde écriture, ces mots qui sont le vrai signe de noblesse pour un livre : *Collationné, complet, J. J. de Bure l'aîné, c. d. m. m.* J'essayai de me consoler en relisant la lettre suivante que Balzac, l'épistolier, écrivait, à grand renfort de phébus, aux célèbres éditeurs, qui sont moins une famille qu'une dynastie :

« Messieurs,

« Je vous suis obligé à peut-être plus que vous ne pensez. Le droit de bourgeoisie romaine étoit quelque chose de moins que la faveur que vous m'avez faite : car que croyez-vous que ce soit d'être mis au nombre de vos auteurs ? C'est avoir rang parmi les consuls et les sénateurs de Rome ; c'est être mêlé parmi les Cicéron et les Salluste. Quelle gloire de pouvoir dire : Je fais partie de cette république immortelle ! J'ai été vu dans cette société de demi-dieux ! En effet, nous habitons tous Leyde sous un même toit. De votre grâce, je suis tantôt vis-à-vis de Pline, tantôt à côté de Sénèque, quelquefois au-

dessus de Tacite ou de Tite-Live ; et quoique j'y tienne peu de place, aussi bien qu'eux, je ne laisse pas que d'y être fort à mon aise et de m'y plaire en si bonne compagnie. Pour le moins, j'y suis tout entier, encore que je sois à l'étroit. Homère, notre patriarche, a bien été plus pressé que moi, et celui qui le logea dans une coque de noix étoit encore meilleur ménager de la matière dont il bâtissoit. L'art s'étend et se resserre avec une égale louange de l'artisan. Il y a eu des ouvriers que les pyramides et les colosses ont mis en réputation. Il y en a qui se sont rendus célèbres par des bagues et par des cachets. L'histoire ne parle-t-elle pas avec estime d'un chariot à quatre chevaux qu'une mouche couvroit de ses ailes? Puisque cela est, et que la perfection des ouvrages se trouve plutôt dans le bon usage de l'étoffe que dans la profusion, je n'ai garde de me plaindre que vous m'avez mis en petit volume, et pour n'être pas in-folio, je n'en suis pas moins, messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BALZAC. »

Mais j'avoue que ce pathos n'eut pas le don de me divertir.

J'allai visiter l'église, autrefois dédiée à saint Pierre, et aujourd'hui consacrée au culte réformé. Elle est fort belle et de la bonne époque du quator-

zième siècle. Extérieurement, elle est pressée de maisons qui cependant laissent apercevoir son entrée principale, énorme pinacle escorté de deux frêles et élégantes tourelles qui élèvent haut leur toiture pointue. Intérieurement, elle est badigeonnée de frais, à l'exception de la voûte, composée d'un vaste vaisseau de charpente qui a des tons bruns presque noirs. Elle a un transept, un chœur avec une galerie semi-circulaire et une grande nef accompagnée, sur chaque côté, par deux nefs latérales. Elle contient le tombeau monumental d'un certain Jean Kerchove, représenté en marbre couché sur son sépulcre; la sculpture n'est pas mauvaise; elle est signée : Verhulst, 1663. Ce qui m'a frappé dans cette statue, c'est que la tête à longs cheveux, fortement modelée et bien accentuée, a quelque rapport avec celle de Molière. Plus loin est le monument élevé à Boerhaave. C'est noir et blanc et d'une médiocrité absolue.

J'ai parcouru la ville, j'ai admiré ses quais, ses promenades, ses canaux et ses jolies maisons en briques, dont les pignons à redans s'élèvent comme les hauts degrés d'un escalier triangulaire. Tout cela est tranquille et peut-être un peu trop solitaire; puis, je suis rentré à mon auberge, et, comme j'allais me mettre à vous écrire ces notes rapides, j'ai entendu un tumulte de rires et d'éclats de voix qui bruissait dans la rue. Surpris que des Hollan-

dais, ces hommes si doux, si réservés et d'apparence si triste, pussent s'amuser avec tant de fracas, je me suis avancé et j'ai vu des étudiants qui jouaient en se poursuivant dans la rue. On regardait sans trop s'émouvoir, car Leyde possède une des trois universités de la Hollande ; les deux autres sont à Groningue et à Utrecht.

—

VI

Hollande. — Politesse. — Haarlem. — Tête de Pont. — Tulipes. Musée moderne. — Cathédrale. — Boucherie. — Hôtel-de-Ville. — Le signe des naissances. — Le lac de Haarlem. — A Amsterdam.

18 février 1857.

Je voudrais en vain le cacher, cher ami, je suis amoureux de la Hollande ; il n'y a rien en Europe de plus charmant que ses larges paysages, uniformes peut-être au premier aspect, mais pleins, pour l'observateur, d'une variété sans cesse renouvelée et toujours souriante. De Leyde à Haarlem, le chemin de fer parcourt des prairies vertes comme le printemps, plates, s'étendant à l'infini sous le regard, et montrant aux yeux mille chaumières enviables. Il y a beaucoup de ces cottages devant lesquels j'ai poussé l'exclamation familière aux voyageurs : Je voudrais vivre là ! Quelle étrange et perpétuelle contradiction de l'esprit ! Quand la vapeur vous emporte à grand fracas, rapide comme le vent et forte comme la mer, on pense au repos dans une

maison tranquille, auprès d'un petit jardin, avec les livres aimés, le soleil à la fenêtre et la porte fermée pour tous, excepté pour ceux qui savent dire : Sésame, ouvre-toi! Puis, lorsqu'on est dans cette maison, dans ce repos, dans ce bien-être de l'âme et du corps, le rêve vient et nous montre les pays inconnus, les vaisseaux à larges voiles voguant sur les océans bleus, les longues caravanes traversant le désert, les gîtes imprévus, et, chaque soir, la route inachevée qu'on recommence le lendemain. J'ai souvent cru que c'étaient les promesses de la vie future ou les réminiscences indécises des existences premières qui, formulées ainsi par ces vagues aspirations, nous font inquiets et nous poussent à travers le voyage.

Ici, du moins, il n'y a pas de dromadaires aux yeux tristes ni de campement sous les étoiles; nous sommes dans un pays aussi civilisé que possible ; les auberges sont bonnes et les wagons du chemin de fer d'un confortable qui n'a rien à envier aux autres nations. Dans certaines caisses de première classe on peut fumer : une inscription vous l'apprend; à côté de chaque voyageur, près de la glace, on a disposé une petite boîte carrée en cuivre, solidement fixée, et qui est destinée à recevoir la cendre des cigares; les wagons, doublés pour la plupart en beau velours d'Utrecht rouge, sont larges et capitonnés d'importance; de grosses cordes de

soie très-artistement tressées et rappelant le travail des Orientaux, qui excellent en ce genre, forment les brassières. En me promenant, j'ai déjà remarqué à des voitures campagnardes des rênes ainsi cordelées, en même temps solides et flexibles comme il convient. C'est sans doute à leurs relations japonaises que les Hollandais doivent l'art de ces élégantes corderies.

L'observation que j'ai faite à Roosenwaal pour les douaniers n'a point été démentie depuis ; la politesse, l'empressement même de tous les employés, à la poste, aux musées, aux chemins de fer, paraissent extraordinaires, surtout pour nous qui n'y sommes point trop accoutumés, comme vous le savez. Dans les hôtels, les garçons qui vous servent et qui parlent souvent un français à faire dresser Lhomond dans sa tombe, ne vous offrent jamais rien sans dire : S'il vous plaît ; qu'ils prononcent volontiers : siviplé. A Amsterdam, d'où je vous écris maintenant, il y en a un qui a renchéri encore sur les autres ; à table, il m'offrait des légumes et me dit avec un sourire engageant : Excusez-moi de haricolles ! La transition m'emmènerait trop loin, car nous ne sommes pas encore à Amsterdam ; arrêtons-nous à Haarlem avec le chemin de fer.

La ville est petite, bâtie sur le modèle de ses sœurs plus grandes ; rues bordées de constructions en briques lavées, peintes, rechampies de blanc ;

canaux enfermés entre des quais plantés d'arbres et où passent des bateaux au ventre rebondi. Beaucoup de maisons, qui sont vieilles et d'une époque déjà respectable, paraissent bâties d'hier, grâce aux soins méticuleux dont elles sont l'objet. Elles sembleraient presque neuves si leurs pignons ne s'avançaient quelquefois un peu trop pour voir ce qui se passe dans la rue, et si la date de leur fondation ne se lisait sur le linteau de la porte : 1617, 1620, 1683. J'ai traversé un vieux quartier qui va vers la porte de l'Est. C'est là qu'habitent les pauvres, dans de petites maisons, toutes pareilles, et qui forment une rue entière ; ils sont logés là gratuitement ; une femme charitable a fait ce legs en 1617 aux malheureux de Haarlem ; les fenêtres sont encore garnies de vitres étroites serties dans des croisillons de plomb ; c'est bien la vieille maison telle que nous nous la figurons avec ses couloirs étroits, ses escaliers tournants, ses plafonds à poutres saillantes et ses croisées en guillotine, près desquelles verdoie un pot de basilic ; c'est la maison peinte par Ostade, par Téniers, et où Rembrandt fait glisser le rayon de soleil qui éclaire la mère allaitant son enfant. Au bout de cette rue, tout aussi soignée que si elle était habitée par des millionnaires, je me trouve sur les bords d'un canal qui jadis servait de fossé à la ville lorsqu'elle était fortifiée. On démolit les remparts aujourd'hui ; il n'en reste plus qu'une

demi-tour fort insignifiante et un curieux bastion qui a dû servir de tête de pont. Il est carré à sa base, portant quatre échauguettes (une à chaque angle) en nid d'aronde, coiffées en éteignoir, et reliées les unes aux autres par une galerie à machicoulis dont on a bloqué les ouvertures avec du mortier. Il est surmonté d'une grosse tourelle, forte et résistante, en apparence du moins, que termine un haut toit pointu. L'ensemble est plaisant à l'œil, brique et ardoise ; le soleil qui frisait dessus en dessinait nettement les lignes et en faisait ressortir la pureté. L'intérieur est une voûte à nervures, à retombées d'arc, à pendentifs de bon style ; les baies où jouaient les bras du pont-levis, les rainures de la herse se voient encore. Un pont de bois dormant enjambe le canal et conduit au quartier habité par les marchands de fleurs ; vous savez avec quel emportement les Hollandais aimèrent les tulipes : ce fut de la folie furieuse. L'oignon l'*amiral Lieksens* valait 4,400 florins ; le *semper augustus,* 2,000. Un jour, de ce dernier il ne resta plus que deux exemplaires, l'un à Haarlem, l'autre à Amsterdam ; on offrit pour l'un 4,600 florins et une voiture attelée de deux chevaux frisons harnachés ; pour l'autre, on offrit douze arpents de terre, et l'on ne put les obtenir. Vous avez lu dans tous les *ana* l'histoire de ce marin qui, fatigué d'attendre chez son armateur et voyant des oignons sur une planche, s'ima-

gina de déjeuner pour tuer le temps ; il tira un morceau de pain de sa poche, prit un oignon, mordit dedans, le trouva amer, le jeta, en prit un autre et ainsi de suite pendant onze fois. L'armateur intervint trop tard et chassa à coups de trique le matelot dont le repas frugal lui coûtait plus de trente mille florins. Un déjeuner de Cléopâtre ! Le malotru avait assaisonné son pain sec avec onze oignons uniques.

Une assez agréable route m'a conduit jusqu'au palais habité par le roi lorsqu'il vient à Haarlem. C'est un palais comme tous les palais ; il fut bâti par le banquier Hope et fait face à une immense pelouse entourée de hêtres, sur laquelle des daims et des biches se promènent en paissant. Il contient une collection de tableaux modernes qui est presque aussi mauvaise que notre musée du Luxembourg, dont elle est l'équivalent.

Dans le nôtre, il y a peu de choses, trois ou quatre paysages au plus ; ici, il n'y a rien. Un monsieur Navez, quel nom prédestiné et qui est digne de lui être un surnom ! se signale par deux immenses toiles, genre noble, qui représentent *Elie ressuscitant le fils de la Sunamite* et la *Rencontre d'Isaac et de Rébecca.* C'est à en rire pour le reste de sa vie, et quand on a vu cet Isaac blond, frisé, potelé, rose et frais, vêtu d'un simple caleçon, portant sa houlette et regardant avec admiration une

Rébecca habillée en singe de foire, on n'a plus le droit de se plaindre de l'existence. Une *Toilette de Psyché*, par M. Paelinck, m'a beaucoup réjoui aussi; c'est à dégoûter pour toujours de l'antiquité, puisqu'on peut la comprendre et la traduire ainsi. La meilleure toile est la *Bataille de Waterloo*, par M. Pienemann; on y voit, du moins, quelques portraits curieux, et ce n'est pas, en somme, moins mauvais que toutes les batailles qui encombrent le musée de Versailles; seulement, M. Pienemann s'est beaucoup trop inspiré, comme composition générale, de la *Bataille d'Austerlitz* de Gérard.

Je suis rentré dans la ville. La cathédrale est d'un grand style : une nef, une galerie à chaque bas-côté et un transept; la voûte en bois est d'un agencement fort précieux, simulant les nervures, les coupoles renversées et les pendentifs de la maçonnerie; au-dessus du transept, elle est fond blanc égayé de fleurs rouges et de feuillages verts. Elle porte deux dates, 1530, 1532, sans doute celles de sa restauration. Dans la muraille badigeonnée à grand lait de chaux, je n'ai pas besoin de vous le dire, on montre encore un boulet avec le millésime 1577; c'est un souvenir du siége fait par les Espagnols. Le chœur est séparé de la nef par une grille en cuivre et par des balustrades en bois d'un travail précieux et réellement d'orfévrerie; toutes sortes de figures, jusqu'à des chiens habillés et por-

tant des rats dans leurs capuchons, grimacent dans les cartouches entourés de rinceaux; malheureusement, une affreuse peinture jaunâtre déshonore toutes ces curiosités. Les orgues de Haarlem ont une réputation européenne que semblent bien mériter leurs dimensions considérables, et que je ne leur contesterai point, car je ne les ai pas entendues. Mozart y joua lorsqu'il n'avait encore que dix ans (1). Au-dessous d'elles, et en guise d'autel, s'élève un groupe de trois femmes allégoriques en marbre blanc, d'un bon aspect, d'une sculpture savante, quoique un peu amollie par les afféteries du dix-huitième siècle, et qui est signé Xavery, 1731. Près de la chaire s'alignent des bancs symétriquement rangés, couverts en crin noir, et portant à leur extrémité un bec de gaz, qu'on allume pendant les services du soir. Le gaz dans une église, c'est un peu le diable dans un bénitier.

Sur la place où se dresse la cathédrale, entourée, selon l'habitude du moyen-âge, par de basses maisons qu'elle domine de sa vaste tour où sonne un carillon, je vois la statue élevée à Laurent Koster, que les Hollandais proclament opiniâtrément l'inventeur de l'imprimerie avant Guttemberg; une

(1) « Cet orgue est un superbe et excellent instrument de soixante-huit registres : tout est en étain; le bois ne dure pas dans ce pays humide, » dit le père de Wolfgang dans sa très-curieuse correspondance publiée par M. Goschler. Voir Mozart, *Vie d'un artiste chrétien au dix-huitième siècle,* etc., par Goschler. Paris, 1857, p. 32.

inscription malmène fort ceux qui oseraient en douter. Si les Hollandais ont raison, ce serait donc toujours l'histoire de Christophe Colomb, l'éternel *Sic vos non vobis* dont sont faites les annales de l'humanité ! En face de la statue s'étend l'hôtel-de-ville, qui est une belle vieille maison en briques, innocemment crénelée, précédée d'un avant-corps ajouté après coup avec la date 1663 et la devise à écouter : *Vicit vim virtus!* A droite de la statue de Koster et tout proche de la cathédrale, s'élève un de ces monuments singuliers, dans le genre de l'hôtel-de-ville de Leyde, et qui offrent comme une aberration du goût espagnol mêlée à quelque chose d'exotique et d'indien. Ça a l'air fait à l'emporte-pièce dans d'immenses feuilles de papier rouge et blanc. Un énorme pinacle sur la façade, un pinacle moins grand sur les deux faces latérales, pointus tous les trois, anguleux, chargés de petits obélisques, de petits éteignoirs ; puis une frise ornée de têtes de bœufs et de béliers. C'est papillotant à l'œil, malgré une certaine lourdeur essentielle qu'on ne sait trop définir. Autrefois c'était la boucherie aujourd'hui c'est l'hôtel des ventes publiques.

En rôdant par les rues, en béant aux corneilles, en m'arrêtant pour voir un bateau filer dans un canal, ou passer une fille frisonne coiffée de ses ornements d'or, j'aperçus sur une porte une sorte de large pelotte en soie rose enrichie de dentelles

J'allai vite aux renseignements et j'appris qu'à Haarlem, lorsqu'une femme vient d'accoucher, on l'apprend aux passants en mettant sur la porte cet objet dont le nom hollandais, impossible à retenir, à prononcer et même à écrire, signifie : preuve de naissance. Il est rose pour les filles et bleu pour les garçons. Ce bizarre usage fut introduit ici, dit-on, du temps des Espagnols. Quand le *signe de naissance* était sur une porte, les créanciers devaient respecter pendant neuf jours le mari de l'accouchée. Quel bon moyen pour augmenter la population !

J'ai repris le chemin de fer. Le rail-way court sur une digue qui, d'un côté, est battue par les lames du détroit de l'Y, et de l'autre borde une immense prairie veloutée, sombre et s'étendant à perte de vue. C'est l'ancienne *mer de Haarlem,* aujourd'hui desséchée, cultivée ; jadis le centre de cette plaine était un marais auquel une violente inondation survenue à la fin du seizième siècle réunit quatre lacs voisins ; les terrains adjacents furent engloutis avec les villages qui les couvraient et la mer de Haarlem fut formée, une mer de onze lieues de circonférence. En 1839, les états généraux décidèrent le desséchement de ce lac immense; des canaux furent creusés qui le mirent en communication avec les écluses de Katvyck, trois machines à vapeur furent construites sur des emplacements désignés à l'avance, et, ces préparatifs une fois faits, on se mit à l'œuvre, dix ans

après le vote des chambres, en 1849. Cinq années suffirent pour pousser cette mer dans l'Océan et pour donner à l'agriculture une terre merveilleuse où les prairies verdissent comme par enchantement, où des villages apparaissent au lointain, où des maisons de campagne commencent à s'entourer d'arbres, où les troupeaux marchent par centaines : c'est un miracle ! Que deviennent les travaux d'Hercule ? que pensez-vous de ce *petit* peuple qui a tiré sa patrie du fond de la mer et qui rejette la mer hors de son sein quand cela lui plaît ? Il n'en est pas plus fier et il pense modestement à dessécher le Zuyderzée. Nous devrions bien tâcher d'imiter ses grandeurs, nous qui sommes la nation la plus injustement vaniteuse du monde et qui avons en France, selon les rapports officiels, neuf millions deux cent quatre-vingt-cinq mille quatre cent trente et un hectares de terres improductives ; nous qui avons six cent mille hectares de marécages et qui n'avons pas encore trouvé le moyen de nous mettre à l'abri des inondations (1).

Nous entrons à Amsterdam, la grande cité bâtie sur pilotis, la Venise du nord, comme disent les gens à belles manières. Je la traverse en voiture pour me rendre à l'hôtel du vieux Doëlen ; ce que

(1) « La superficie du sol marécageux de la France est évaluée approximativement à six cent mille hectares, » dit M. Casabianca dans son rapport sur le Code rural. Voir le *Moniteur* du 25 août 1857.

j'en vois me rappelle *le Marché aux herbes* de Metzu qui est au Louvre ; en passant sur le quai j'aperçois une flottille de bateaux pêcheurs qui voguent vers le Zuyderzée, avec leurs voiles rouges brillant au soleil et déjà bleuies par le brouillard de la mer.

—

VII

Amsterdam. — Marché aux herbes *de Metzu.* — *Le Palais.* — Quos ego ! — *Le Dam.* — *Armée.* — Ne contempseris. — *La nouvelle Eglise.* — *Ruyter.* — *L'ancienne Eglise.* — *Vitraux.* — *La Fête des Cloches.* — *Jardin zoologique.* — *Les Juifs.* — *La Coupe des Diamants.*

19 février 1857.

J'ai couru aujourd'hui dans Amsterdam, et cette visite a confirmé ma première impression; c'est bien la ville représentée dans *le Marché aux herbes*, elle n'a pas changé; des maisons en briques, des fenêtres peintes en noir, un haut pignon orné au sommet d'une poulie abritée sous un petit appentis en bois peint, des canaux bordés d'arbres où passent des barques sans voiles, des échoppes où sont étalés des légumes; des gens affairés qui vont, viennent, se hâtent et ne se retournent pas; une ville populeuse et pleine, une vraie capitale commerciale, en un mot. Le dieu Mercure semble cependant l'avoir délaissée; il a touché de son caducée

fécondant la jeune Rotterdam qui maintenant, et chaque jour de plus en plus, appelle et retient le commerce de la Hollande ; la facilité des arrivages, je ne sais quel esprit plus moderne et plus hardi y attirent le vrai et respectable négoce pour ne laisser à Amsterdam que l'agiotage et le jeu de bourse. Ceux de Rotterdam parlent de leurs rivaux avec un certain mépris : ce sont des tailleurs de coupons, disent-ils. Cela peut être exact, je les crois sur parole, mais ce n'est pas à un voyageur qui passe, aime les paysages et regarde amoureusement les tableaux, à décider si grave et si grosse question.

C'est jour de liesse aujourd'hui pour la Hollande, à propos de la fête, de l'anniversaire de la naissance ou de l'avénement du roi, je ne sais au juste ; la ville est pavoisée ; les consuls ont hissé leurs pavillons et le drapeau tricolore des Pays-Bas flotte dans l'atmosphère introublée. J'ai visité le musée d'abord et avant toute chose, vous devez vous en rapporter à moi ; mais je ne veux rien vous en dire encore ; je n'ai fait que l'apercevoir ; j'ai pris langue simplement ; mes impressions sont confuses ; demain je vous en parlerai en détail, car j'y passerai la journée. Le palais royal, auquel je suis parvenu à travers des rues animées, bruyantes et parcourues par une foule rapide, est un grand quadrilatère bâti en pierres de taille, avec de hauts pilastres corinthiens appliqués à sa façade, un fronton très-

embrouillé, trois statues décorant le sommet du tympan et les angles de la corniche, et une coupole en dôme soutenue par des arcades plein-cintre appuyées sur des colonnes; c'est froid, prétentieux, et, quoi qu'on ait tenté, un peu caserne. Comme presque toute la ville, il est bâti sur pilotis; il en a fallu treize mille neuf quatre-vingt-quinze pour soutenir sa masse, une forêt ! c'est là son côté vraiment curieux. Je l'ai visité néanmoins, quoique j'aime peu à me promener au milieu de ces demeures désertes, froides et humides, dans lesquelles plane je ne sais quel fade parfum de fainéantise et de servilité. Ce sont des chambres, des salons, des galeries et encore des galeries, des salons et des chambres. Une haleine glaciale s'abat sur vos épaules, à chaque nouvelle porte que vous ouvrez; quelques rares gardiens errent comme des ombres et récitent aux voyageurs d'aujourd'hui la leçon qu'ils ont psalmodiée aux voyageurs d'hier. C'est l'ancien hôtel-de-ville; c'est là que se réunissaient ces vaillants bourgmestres, pour la plupart oubliés à cette heure, qui, s'appuyant sur le droit et l'équité, ont affranchi leur pays, ont poussé dehors les Espagnols et ont tenu en échec ce qu'on est convenu d'appeler les deux plus grandes nations du monde : l'Angleterre et la France; ce sont eux, quand Louis XIV s'écriait : *Quos ego!* qui avaient le droit de répondre :

Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi!

Qu'y ai-je vu? je ne me le rappelle pas trop. Qui a parcouru un palais les connaît tous. Essayons cependant de me souvenir! A tout seigneur, tout honneur : la chambre du roi! Elle en dit philosophiquement plus long que bien des livres, car elle a conservé l'ameublement empire qui l'ornait au commencement de ce siècle, alors qu'un soldat couronné couchait dans ce lit à bateau, tout brillanté de rinceaux de cuivre doré. C'est la même tenture en soie jaune plissée, ce sont les mêmes fauteuils, c'est le même tapis. Le dessus de la cheminée est curieux par le tableau qu'il contient, toile importante de Nicolas de Helde Stokade, représentant le *Marché aux blés en Egypte sous l'administration de Joseph.* Ce Joseph passe encore aujourd'hui pour un modèle de timidité et de vertu, et cependant c'est par sa *rouerie*, passez-moi le mot, que, pendant les années de disette, les Pharaons s'emparèrent successivement des biens meubles d'abord, ensuite des terres et enfin de la liberté de leurs peuples; ce petit manége est assez habile pour un innocent. Peu importent l'histoire et ses appréciations; le tableau n'est pas mauvais, vif en couleur, mais il aurait besoin d'être mieux éclairé pour être vu dans ses détails. Aux murs d'un salon voisin, je

vois un *M. C. Dentatus refusant les présents des Samnites*, peint par Govert Flink, dans ce haut style de fantaisie orientale que Rembrandt avait mis à la mode en Hollande; c'est assez bon ; seulement, les ambassadeurs samnites sont habillés en Turcs du temps de Soliman le Magnifique, et Curius Dentatus ressemble à un vieux juif qui tient une bourse; à part cet anachronisme de pittoresque, cela ne manque pas de tournure; les hommes sont fièrement campés et le coloris est plaisant; en pendant, je regarde un *Fabricius dans le camp de Pyrrhus*, par Ferdinand Bol, qui est d'un mélodramatique outré et en dehors de toute proportion. En me penchant du haut d'une balustrade, je puis apercevoir le vestibule où descend l'escalier spécialement réservé au roi; c'est l'ancien tribunal de la ville. Une frise de marbre soutenue par quatre cariatides abrite trois bas-reliefs très-saillants représentant : *Brutus faisant décapiter son fils; le Jugement de Salomon* et un troisième sujet que je ne puis définir; ce que je réussis à distinguer, aussi mal commodément placé que je suis, me laisse croire que cette sculpture, un peu violente, a de bonnes qualités de modelé et de mouvement. La salle du trône est une salle sans grandeur et sans caractère; au fond, sous un dais, le fauteuil orné des armes des Pays-Bas et de leur prétentieuse devise : *Je maintiendrai;* au plafond,

le nom des provinces qui composent le royaume; dans une armoire vitrée, quelques pennons usés, fanés, réduits en étoupe, jadis conquis pendant les guerres. La galerie de la salle de bal est pavoisée aussi de ces sortes de trophées troués dans des batailles dont nul ne parle plus; pourquoi ne pas brûler ces loques inutiles qui ne servent qu'à entretenir des animosités regrettables et dont les peuples ont fait justice depuis longtemps? Cette salle où l'on danse, et qui ne devrait point être affligée de semblables oripeaux, est ornée en outre de lustres et de girandoles, sujet-empire, à cercles de cuivre, à paillons de cristal, que désavouerait la dernière guinguette des environs de Paris. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a là beaucoup de marbre, de pilastres, de cartouches, de statues, de bas-reliefs, enfin tout ce qui constitue l'appareil nécessaire et usité en pareil cas. Cela pouvait être très-beau lorsque c'était un hôtel-de-ville, lorsque ces grands appartements déserts s'animaient aux libres discussions, lorsque la justice s'y rendait, qu'on y envoyait des ordres par delà les océans; mais maintenant, déshabité et refroidi par la solitude, c'est triste et navrant à parcourir.

Je suis monté sur le dôme pour voir la ville. Au-dessous de moi s'arrondit la place du *Dam*, au milieu de laquelle s'élève un petit monument en granit gris que je ne m'attendais guère à voir là, car

il est commémoratif de la guerre soutenue en 1832 par la Hollande contre les Belges. Si la Hollande célèbre sa défaite par de telles architectures, que fera donc la Belgique afin d'honorer son triomphe? Il me semble que, pour être dans la vérité, ce monument devrait être expiatoire. A cause de cette fête royale dont je vous ai parlé en commençant ma lettre, la place est pleine de troupes qui évolutionnent au battement des tambours et aux fanfares des clairons; il y a presque autant de soldats que dans les pantomimes de Franconi. Ne riez pas, j'en ai été touché. Un peuple qui, à notre époque, après le vertige dont l'Europe a été saisie récemment, a le courage de n'avoir qu'une armée absolument inutile, est un peuple sage, sérieux, et qu'il faut respecter. Il y a peu de soldats en Hollande, c'est vrai; mais il n'y a pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé, mais les villes s'épanouissent en réel commerce, mais on va aux Indes, on a des colonies immenses, on a fait des prairies avec une mer, on va conduire l'Océan à La Haye, on travaille, on élève ses enfants et l'on meurt après avoir bien mérité de la vie. La France a quatre ou cinq cent mille hommes sous les armes, soit; mais l'Algérie, à l'heure où j'écris, après vingt ans de possession, n'a pas encore un kilomètre de chemin de fer. Ces quelques compagnies en uniforme que, de si haut, je voyais manœuvrer, m'ont ému plus

que n'aurait fait le spectacle de dix armées rangées en bataille.

Sur la place descendent les marches de la Bourse, précédée d'un portique d'ordre ionique ; la nôtre est corinthienne ou fait semblant ; le Veau-d'Or n'est pas mal logé à notre époque, et Moïse aurait peut-être quelques raisons de redescendre de la montagne. Des toits rouges, des cheminées qui fument, de hauts clochers pleins de sonneries, des canaux dont l'eau paraît dormir, les mâts des navires qui, dans la brume transparente, s'élèvent comme une forêt ébranchée, le détroit de l'Y, et tout à l'horizon, à peine visible à travers un brouillard de couleur rousse, le Zuyderzée ; dans une prairie un canal s'allonge à perte de vue sous le soleil, et ressemble à une route bleue damasquinée d'argent.

Près du palais s'ouvre, non point le portail, mais la porte de la nouvelle église (Niewe-Kerke) ; c'est son nom actuel et je ne sais à qui elle était dédiée jadis ; elle a chœur, transept et deux bas-côtés ; elle est badigeonnée à frais, cela va de soi ; la retombée des arcs de la voûte médiale du transept est soutenue par des amours bouffis, peints à neuf et qui se penchent en avant comme s'ils voulaient cracher sur les fidèles. C'est là qu'est ensépulturé l'amiral Ruyter, qui sincèrement fut un très-grand homme. Son tombeau est lourd, d'un style qui rappelle cet insupportable *cavalier* Bernin qui a perdu

Saint-Pierre de Rome avec ses œuvres ; cet artiste fut le Jordaens de la sculpture ; de pareilles mollesses sans la couleur qui peut, au besoin, les excuser, jugez de ce que ça doit être. Je ne vous parlerai donc pas de la grosse Renommée ventrue qui sonne de la trompette, ni des Génies éplorés qui crèvent de gras-fondu, ni des Tritons qui soufflent dans leurs conques et qui cependant sont très-habilement enguirlandés de plantes et de coquilles marines ; mais je vous dirai que Ruyter, vêtu de son armure, tête nue et le bâton de commandement à la main, dort sur sa tombe les yeux clos et les sourcils froncés encore. Si j'en crois ses portraits peints (et ils sont nombreux en Hollande), il doit être fort ressemblant ; son front très-large et aplati sur sa façade, son nez carré, ses lèvres épaisses, son menton accusé, ses joues puissantes, quoique amollies par l'âge et l'obésité, donnent à sa physionomie une expression peu commune de fermeté et de volonté implacables. Cet homme devait avoir l'entêtement du devoir et de la droiture.

De la nouvelle église à l'ancienne église (Oude-Kerke), il n'y a que quelques rues, quelques canaux, quelques ponts ; cela fut vite franchi. En passant par la maison du gardien, maison proprette à corridors garnis de carreaux blancs de faïence, j'arrivai dans une belle nef qui date évidemment du douzième siècle ; l'ogive est ferme et en lan-

cette ; une galerie à contre-arcatures la surmonte ; l'église est droite, sans transept ; il n'y a latéralement qu'un seul bas-côté et quelques chapelles ; elle menace ruine et s'écroulerait vite, sans doute, si elle n'était soutenue par de fortes poutres qui traversent le vaisseau et prennent leur point d'appui contre les pendentifs au-dessus des piliers ; des clefs de fer consolident aussi les murailles qu'éclairent, le soir, des candélabres allumés au gaz, comme dans la cathédrale de Haarlem. Sur des vitraux brillent en transparence de grandes peintures et les armes des bourgmestres. Il y aurait, je crois, un grand parti à tirer du vitrail dans l'architecture moderne ; la facilité que l'on a maintenant de couler le verre par vastes plaques, les fours à cuisson que l'on peut faire bâtir de toute proportion, permettent de donner à ce genre de peinture des dimensions que l'insuffisance des moyens industriels lui interdisait autrefois. Nul tableau, de quelque façon qu'il soit éclairé, n'aura jamais la vigueur des tons que l'on admire dans les verrières. L'avenir, qui certainement ne tardera pas à formuler une nouvelle architecture, trouvera là, je n'en doute pas, un de ses meilleurs et un de ses plus sûrs éléments.

Tous les carillons de la ville étaient en danse et jetaient leurs vives chansons dans les airs ; du haut des clochers, des voix d'airain, parfois graves comme

un mugissement de taureau et parfois claires comme un cri d'alouette, s'appellent, se répondent et sautent allègrement, cadençant leurs mesures et babillant à perdre haleine; ce sont des cascades de notes cuivrées, de trilles affolées, des fioritures extravagantes, des gammes sonores qui s'élancent sous le ciel, ainsi qu'un concert aérien; on dirait la fête des cloches.

Savez-vous où j'ai été ensuite, tout en écoutant ces bruits joyeux? je vous le donne en cent! Au jardin zoologique, comme un vrai badaud que je sufis. Il est petit, peu ombragé, mais bien distribué. Son entrée n'est pas gratuite, et je n'ai pas regretté le demi-florin que j'ai donné en franchissant le tourniquet. Dans d'étroits enclos où s'élèvent des cabanes, j'ai vu des bisons, des bœufs de l'Inde, avec leur bosse graisseuse sur le cou, leur pelage gris de fer et leurs cornes rabattues derrière les oreilles; des buffles au museau noir et humide; des cerfs dont on a scié le bois, par prudence sans doute; des axis mouchetés; des lamas à la mâchoire inférieure si disgracieusement avancée; des yacks aux longs poils et des kangourous au museau pointu. Accroupis derrière les barreaux de leurs cages, trois lions et deux tigres m'ont regardé de leurs yeux jaunes, fixes et pleins d'étincelles; je passe devant des jaguars, des onces, des chacals, un gros ours blanc couché la tête dans un baquet;

des perroquets piaillards, des hoccos, des grues, d'énormes pélicans qui ont poussé à mon aspect un rugissement guttural très-étrange, des outardes et des phénicoptères. Je me suis arrêté près de cygnes noirs qui allongeaient leur cou à travers les grillages pour attraper du bec quelques brins d'herbe verte. Ils se sont mis à chanter; le grincement d'une tabatière déjetée est plus harmonieux que leur rauquement aigu. Au reste, ils n'étaient pas mourants, ils n'étaient pas blancs comme ceux de l'Eurotas, et je n'avais pas le droit d'exiger d'eux une symphonie suprême. J'aurais été heureux cependant de vérifier l'assertion de l'auteur de la *Description des eaux de Chantilly,* qui affirme, *de auditu*, que le cygne mâle mourant chante les tons *mi, fa,* et la femelle les tons *mi, re.*

La petite rivière de l'Amstel, qui a donné son nom à la ville (*Amstel-Dam, digue de l'Amstel*), coule près du quartier juif, que j'allai visiter. Figurez-vous ce que peut être, dans une de ces villes de la Hollande, villes propres, soignées, fourbies et dont on dirait que chaque matin on a fait la toilette, figurez-vous l'effet que produit sur le voyageur une sorte de *ghetto* boueux, pouilleux, lépreux, une Babylone d'immondices, une Ninive d'ordures et de trognons. C'est là, dans ce quartier traditionnellement spécial, autrefois fermé chaque nuit par de lourdes portes, que vit, grouille et pul-

lule une population en haillons troués, en savates éculées, en chapeaux effondrés; c'est là que, pour la dernière fois, au milieu du dix-septième siècle, fut vu le Juif errant. Dans les rues puantes, des vendeuses de vieux chiffons étalent leurs sales marchandises à l'odeur fade, des friturières font crier la graisse infecte; sur les portes, des enfants qu'on n'a jamais débarbouillés se roulent pêle-mêle avec des épluchures de salade et des arêtes de hareng saur; aux fenêtres, le long des perches, pendent et flottent au vent les guenilles rapiécées, les chemises effilochées, les jupons sordides. Il sort de là un nauséabond parfum de vieille crasse doublé d'humidité malsaine. Les mendiants vous y assiégent avec des mines quémandeuses, des yeux de travers, des nez crochus et des barbes grisonnantes qui leur couvrent le menton comme une moisissure de mauvais aloi. Ils croupissent dans leur pourriture, poursuivis, par le préjugé qui les pourchasse partout, dans tous les pays du globe, au milieu de toutes les religions, expiation terrible qui ne peut prendre fin, malgré les efforts des hommes sages, et que leur valut le crime d'avoir voulu tuer l'Esprit. Et cependant leurs livres ont dit : « Celui qui tuera Caïn sera puni sept fois comme Caïn ! »

Au milieu de ces tanières s'élève un haut bâtiment de bonne mine, à larges fenêtres, où j'entends

ronfler le bruit d'une machine à vapeur. C'est l'établissement où se taillent les diamants ; vous savez que c'est ici que sont taillées toutes les belles pierres de l'Europe ; j'entrai ; les ouvriers sont israélites pour la plupart, mais c'est entretenu par des Hollandais, donc c'est propre ! On m'a montré complaisamment et en grand détail la manière de procéder, c'est fort simple.

Le diamant natif, tel qu'il sort des mines, ressemble assez exactement à un morceau terni de gomme arabique ; quelquefois on le livre dans cet état à la taille, mais le plus souvent on le coupe. Ainsi que vous le savez, le diamant seul entame le diamant.

J'ai assisté à trois opérations ; toutes trois exigent une longue habitude et une adresse extrême :

Première opération. Coupe. — Sur un court mandrin de bois, on fixe, dans un ciment malléable à la chaleur et très-facilement durci par le refroidissement, la pierre brute ; on étudie et on reconnaît sa veine ; puis, à l'aide d'un fragment de diamant tranchant, également assujetti dans la pâte, on appuie avec force sur l'endroit précisément choisi de la pierre qu'on veut couper, en donnant un mouvement de va-et-vient ; quand la fente est obtenue, on y introduit la lame d'un couteau très-trempé, on frappe un coup sec dessus et la pierre se sépare en deux fragments.

Seconde opération. Première taille. — Un diamant, fixé comme ci-dessus est frotté fortement contre un autre diamant également immobilisé de la même manière; c'est une sorte de polissage qui a besoin, pour être bien exécuté, d'une force considérable. Les mains des ouvriers sont entourées de gants qui ressemblent à de véritables armures. Le travail se fait, dans les deux cas, au-dessus d'une petite boite profonde, afin qu'aucune molécule, si impalpable qu'elle soit, de la poudre de diamant ne soit perdue. Cette première taille se fait en rose ou en brillant, selon le choix des pierres, ou suivant l'indication du contre-maître.

Troisième opération. La taille définitive. — Le diamant coupé et poli est serti dans un œuf de plomb, de façon à ne laisser paraître que la portion qu'on veut tailler; à l'œuf est fixée une tige qu'on saisit dans une pince très-forte manœuvrée comme un étau. On applique la facette du diamant sur une meule de fer plate, qu'une machine à vapeur met en mouvement, qui fait deux mille tours à la minute et qui est enduite de poudre de diamant mêlée avec de l'huile. La pince qui maintient le diamant demeure absolument immobile entre deux pieux de fer, dont l'un s'appuie à sa gauche et l'autre à sa droite, aux extrémités. On charge cette pince avec des poids en plomb, afin d'appuyer plus fortement la pierre contre la meule, et, ainsi, d'ac-

célérer la taille. L'ouvrier qui me donnait ces renseignements en travaillant devant moi est un vieux Juif, le plus habile qui soit dans son métier ; sa besogne lui est payée à la tâche, et il gagne facilement deux cent cinquante francs par semaine. C'est lui qui a taillé le fameux Koynor, ce dont il parle avec fierté, et ce qui lui a valu dix mille florins et en outre un beau cadeau de la reine d'Angleterre ; à l'Exposition universelle de Paris, il a obtenu une grande première médaille d'honneur.

— Et, me disait-il, c'est une chose bien douce pour un ouvrier.

—

VIII

Synagogue. — Léproserie. — Les Lépreux. — Tourelles. — Peine de Mort. — Musée. — Rembrandt : la garde de nuit. — *Van der Helst. — Les Frères de Witt, par J. de Baan. — Nomenclature.*

20 février 1857.

Les portes du musée n'étaient pas encore ouvertes ; je suis retourné vers le quartier juif, non pas, comme vous pourriez le croire, afin de parcourir de nouveau ses rues malflairantes, mais pour visiter la grande synagogue que les israélites portugais y firent bâtir en 1670. Extérieurement, avec ses murs en briques percés de nombreuses et larges fenêtres, elle ressemble à une de nos fabriques de Normandie ; intérieurement, elle a l'air, avec ses bancs alignés, sa chaire peu élevée et sa malpropreté générale, d'une vaste salle d'école primaire. En haut, derrière des grillages, usage importé d'Orient, les femmes se tiennent dans des galeries particulières ; ce gynécée est soutenu de chaque côté par deux énormes colonnes ioniques. Au fond de la

salle, une sorte d'armoire monumentale en bois du Brésil sert de tabernacle pour enfermer les livres de la Loi; du plafond pendent des chaînettes qui supportent quatre énormes lustres flamands à boule de cuivre et à flambeaux contournés. Cela n'a ni la pompe des cathédrales, ni la froideur sèche des temples protestants, ni la gracieuse élégance des mosquées; c'est terne et suranné.

En face de cette synagogue, dont les juifs d'Amsterdam semblent très-fiers, et où, selon la coutume orientale, on demeure la tête couverte, s'ouvre un petit portail surmonté des armes de la ville et de deux figurines peinturlurées représentant un mendiant et une mendiante. Je sonnai, on ouvrit, et je me trouvai dans l'ancienne léproserie fondée en 1402, et qui maintenant sert d'asile à des indigents et à quelques fous tranquilles. C'est petit, très-retiré, et les pauvres ladres d'autrefois devaient y vivre en paix. J'ai vu là, dans les chambres de l'établissement, un assez curieux tableau (historiquement parlant) de Van Nieuwland; il représente la procession que les lépreux avaient accoutumé de faire le premier lundi de janvier; on les voit dans de grands traîneaux sans roues, vêtus de manteaux rouges et recueillant sur un plat d'étain les aumônes qu'on leur jette de loin; ils s'avancent en tournant des crécelles dont le bruit avertit de cette contagion qui passe; le peintre les a repré-

sentés bien proprets pour des lépreux, car, s'ils étaient en Hollande ce que je les ai encore vus à Damas, ils devaient être horribles. Une toile tout à fait magistrale de Ferdinand Bol montre cinq administrateurs admettant un petit garçon coiffé d'une gourme épaisse : n'est-ce pas ce que les nourrices appellent le *chapeau?* Les personnages sont fort bien peints, dans la manière un peu froide du maître, mais avec des détails savamment étudiés, des mains merveilleuses et des têtes vivantes qui font penser aux bonnes toiles de Van Dyck. Le nom des recteurs de l'ancienne léproserie et de l'hospice moderne se lit dans un coin sur une belle pancarte de satin ; le premier est Jean-Lambert Hygh, 1511 ; le dernier Gilles Van der Woort, 1849.

J'aurais voulu me procurer le règlement de l'ancienne léproserie, cela m'a été impossible ; mais, à son défaut, j'ai trouvé dans une très-curieuse brochure (1) la façon dont on procédait en France contre les lépreux, pour les reléguer loin de la société ; écoutez ces terribles formules et pensez à ce que devait être la vie de ces pauvres misérables :

« C'est la manière de recepvoir le ladre et mettre hors du siècle et rendre en sa borde (2).

« Primo. La iournée quand on le veult recepvoir,

(1) *Notice historique sur la léproserie de la ville de Troyes*, etc., etc. Troyes, Bouquot, 1849. (Sans nom.) M. Harmand, bibliothécaire de la ville de Troyes, est l'auteur de cet important opuscule.

(2) Maisonnette, du mot saxon : *bord*.

fault qu'il viene à l'église et soit à la messe, laquelle est chantée du iour, ou aultrement selon la condition du curé, et ne doit point estre des morts, si comme aucuns curés ont accoustumé de faire.

« Item. A icelle messe le malade doibt estre séparé des austres gens : et doibt avoir son visage couvert et embrunche comme iour des trespassés.

« Item. Icelle messe doibt offrir ledict ladre, et doibt baiser le pied du prebstre et non pas la main.

« Item. L'yssue de l'église, le curé doibt avoir une pele en sa main : et à icelle pele doibt prendre de la terre du cymetière par trois fois, et mettre sur la tête du ladre en disant : Mon amy, c'est signe que tu es mort quant au monde : et pour ce aye pacience en toy.

« Item. La messe chantée, le curé avec sa croix et l'eau béniste le doibt mener à sa borde comme par manière de procession.

« Item. Quand il est à l'entrée de ladicte borde, le curé lui doibt faire faire les sermens et instructions après escriptes, en disant en ceste manière :

« Amy, tu scez, et il est vrai, que monseigneur lofficial, par ses lettres présentées à moi, comme bien esprouvé et battu de la maladie de la lèpre te dénonce ladre. Pourquoy ie te deffens que aucunement tu ne trespasse, ne offense es articles cy après escripts :

« Primo. Que tant que tu seras malade, te n'en-

treras en maison nulle aultre que en ta dicte borde : ne ne coucheras de nuict, ne en moulins tu nentreras.

« Item. Que en puys ne en fontaine tu ne regarderas et que tu ne mangeras que tout par toy.

« Item. Que tu nentreras plus en nul jugement.

« Item. Que tu nentreras plus en lesglise tant comme on fera le service.

« Item. Quand tu parleras à aucune personne, va au dessoubs du vent.

« Item. Si tu rencontre aucune personne, va au dessoubs du vent.

« Item. Quand tu demanderas l'aulmosne, que tu sonnes ta clicquette.

« Item. Que tu ne voise point loing de ta borde sans avoir vestue ta housse : et quelle soit de camelin, sans aultre couleur aucune.

« Item. Que tu ne boyve à aultre vaisseau que au tien.

« Item. Que tu aye ton puys et ta fontaine devant ta borde : et que tu ne puyse à aultre.

« Item. Que tu aye devant ta borde une escuelle fichée sur ung droict baston.

« Item. Que tu ne voise nulle part hors que tu ne puisse retourner pour coucher le soir en ta borde sans congé ou licence de ton curé du lieu, et de mon dict seigneur lofficial.

« Item. Si tu vas loing dehors par licence comme

dict est, que tu ne voise point sans aucune lettre de ton dict curé et approbation du dict official. »

Qui écrira l'histoire vraie de cette effroyable maladie qui a épouvanté le moyen-âge? Au quatorzième siècle, il y avait dix-neuf mille léproseries en Europe (deux mille en France seulement). Aujourd'hui, dans nos pays, on sait le nom de la lèpre et voilà tout; en Orient, sa contrée natale, elle existe à peine. J'ai rencontré quelques lépreux à Rhodes et à Jérusalem; à Damas, il existe encore une léproserie; je vous fais grâce des monstres que j'y ai vus; les têtes que j'ai regardées, verdissantes dans les bocaux du musée de Leyde, sont gracieuses et d'un agréable souvenir en comparaison de ces êtres innommables qui me demandaient l'aumône avec une voix sans palais, sans lèvre, sans langue et sans dents, et qui tendaient vers moi une main dont les doigts pourris retombaient comme de la charpie humide et ensanglantée.

En revenant sur mes pas, je me suis arrêté à un faisceau de tourelles qui étaient les anciennes prisons de la ville et qui aujourd'hui servent de magasin à un marchand de meubles. Elles sont au nombre de six, élégantes, coiffées en éteignoir, et ceignent de leur gerbe une maîtresse tour bien bâtie. En face s'arrondit une place où se font les exécutions, qui, grâce à Dieu, deviennent de plus en plus rares en Hollande, où l'on pend encore par le

vieux système. Les gens progressifs réclament la guillotine comme amélioration ; il me semble qu'il n'y a qu'à abolir la peine de mort purement et simplement ; cela vaudra mieux que les outils les mieux perfectionnés et constituera un réel et vivant progrès.

Avant de vous promener dans le musée, je dois vous dire que je n'en connais pas un au monde qui soit plus mal éclairé ; les jours viennent de côté, et, par conséquent, noient les tableaux, frisent dessus ou les laissent dans l'obscurité ; il y a donc bien des toiles que je n'ai pu voir qu'imparfaitement ; quelques-unes m'ont absolument échappé et j'ai dû prier les gardiens, fort complaisants comme toujours, de vouloir bien en décrocher deux ou trois petites afin que je pusse les regarder. Il faudrait que les gouvernements sussent bien qu'il ne suffit pas, pour avoir un musée curieux, d'accrocher de bons tableaux dans une chambre ; il faut qu'ils soient disposés de certaine façon, sous un angle facile à trouver, exposés à une lumière d'en haut appropriée à leur nature ; certaines toiles ont besoin du grand jour, d'autres d'un éclat très-modéré ; enfin, et pour ne pas me laisser entraîner dans cette digression qui me mènerait trop loin, chaque tableau a, pour ainsi dire, son tempérament particulier qui exige des soins particuliers aussi. Parler de ce sujet, c'est parler dans le désert.

Avez-vous jamais, à notre époque, rencontré quelque part un gouvernement qui se souciât des arts? Je le cherche encore.

Les honneurs de la meilleure salle ont été faits à la *Garde de nuit* de Rembrandt. C'est peut-être le tableau le plus étrange que j'aie vu, et j'en ai vû beaucoup. On n'est pas encore d'accord sur ceci: l'artiste a-t-il voulu représenter une scène de nuit ou une scène de jour? Le sujet n'est point un chaos, comme on l'a dit; il est fort simple et se débrouille de lui-même avec facilité.

Un tambour bat le *rappel* et tous les bourgeois de la milice arrivent en se hâtant derrière le capitaine et le lieutenant, qui marchent les premiers. Il n'y avait point d'uniforme dans ce temps-là, chacun s'équipait à sa guise,

S'habillant d'une loque et s'armant d'un poignard,

selon sa fortune, les circonstances ou son goût. Rembrandt a su tirer un merveilleux parti, au point de vue du coloris, de cette diversité de chapeaux ronds ou pointus, de casques, de morions desquels la lumière tire de larges reflets; hauts-de-chausse, pourpoints, fraises à l'espagnole, rabats, manteaux, vestes courtes, vestes longues, aiguillettes, nœuds de rubans, bottes à entonnoir, souliers à hauts talons, bas de toutes couleurs, se côtoient et s'avoisinent sans se heurter jamais, tant

leurs teintes diverses sont réunies et comme jumellées par des glacis habiles et merveilleusement choisis. L'harmonie générale de la composition est fauve clair s'appuyant sur un ton brun, où presque toutes les têtes se détachent en vigueur. Le vrai soleil du tableau, l'astre éblouissant qui projette ses lueurs et d'où rayonne une lumière essentielle, est placé au second plan. C'est une petite fille d'une douzaine d'années qui, à travers les jambes de ces gens pressés, court, le corps placé de profil et la tête tournée de trois quarts vers le spectateur. Pour les autres personnages, Rembrandt n'était point libre ; ils étaient des *portraits,* et l'artiste devait les traduire dans leur réalité ; c'est à cause de cela, sans doute, que, pour sa fantaisie grandiose, ce personnage secondaire est devenu principal, et que de cette petite fille il a fait l'héroïne de ce tumultueux rassemblement. Elle est charmante ; la vie jaillit autour d'elle comme la clarté d'une étoile. Il lui a donné cette façon de costume oriental qu'il a toujours affectionné et qu'il sait traiter mieux que nul peintre. Une pèlerine vert très-pâle, orpaillée d'orfévrerie, couvre ses minces épaules et jette un ruban d'ombre transparente sur sa large robe en moire blanche glacée de tons blonds comme du miel ; à sa ceinture pend un poulet blanc attaché par les pattes et une bourse pleine flottante au bout de ses longs cordons. (Je vous dirai plus tard pour-

quoi ce détail, insignifiant en apparence, me semble prouver que la scène ne représente pas une *ronde de nuit* et se passe en plein jour.) Ses cheveux débouclés, d'un ton roux et presque léonin, tombent autour de son cou et sont serrés sur le front par un cordelet de perles d'où s'échappent quelques plumes si légères, si fines qu'on les voit à peine, et qui n'apparaissent plus que comme *repentir*. Devant cette enfant, lumineuse et belle comme une petite reine de Saba, s'avance précipitamment un vigoureux gaillard, jeune, brun, accentué, vêtu de rouge, qui marche à grands pas en tirant la baguette de son fusil. On parle, pour la louer, de la couleur de Rembrandt; soit, c'est là un lieu commun sur lequel je ne veux pas revenir; mais que dire de son dessin après avoir vu cet homme le pied levé, la tête en avant, le dos incliné, qui paraît s'élancer hors du cadre, tant il est merveilleusement compris et justement saisi dans l'harmonie complète d'un mouvement auquel concourent tous les muscles du corps? A droite s'avance le capitaine : pourpoint de velours noir serré d'une écharpe rouge, sombrero, fraise tombante et gauffrée, laide figure, rouge et enluminée malgré sa maigreur qui laisse deviner une grosse charpente; il va, tenant sa canne et son gant à la main, montrant de face son visage ombragé d'une lourde moustache blonde et éclairé de deux yeux bruns; près de lui, et comme

établissant le parallélisme lumineux avec la jeune fille du second plan, marche le lieutenant, vêtu d'un justaucorps blanc, le cou défendu par un gorgerin d'acier damasquiné d'or exécuté en manière de trompe-l'œil, et portant, de son bras détendu, une hallebarde dont le dessin en raccourci ferait aujourd'hui reculer tous nos peintres; il est petit, maigre ou plutôt chétif; de profils son visage, où pend une longue moustache acajou, accuse une certaine fermeté; il est impassible, et pourtant un imprudent, encasqué d'une salade ornée d'une couronne de feuilles de chêne, et qu'on n'aperçoit que de dos, flambe une arquebuse jusque sur le bord de son chapeau de couleur grise. Dans le coin, un homme déjà vieux, à la face épatée, un buveur, sans doute, pour ne pas dire un ivrogne, tape sur son gros tambour constellé de clous d'argent. Derrière eux la compagnie se presse en désordre, pêle-mêle : les uns, ceux du fond, tenant leurs piques; les autres, ceux du premier plan, arrangeant leurs mousquets, les chargeant ou avivant la mèche; debout sur les marches d'un monument qui se dessine confusément, l'enseigne agite le drapeau; à gauche de la bannière déployée se montre un groupe de trois hommes, dont l'un porte une rondache, et qui ont des têtes accentuées avec un si profond sentiment de la vie, que l'œil ne peut s'en détacher. De ce côté, la toile se ferme par un garde te-

nant sa pique et assis à moitié sur une borne ; près de lui court un enfant portant une large poudrière. Je n'ai pu détailler tous les personnages, dont, au reste, les noms sont écrits sur un cartouche fixé à une colonne qui surgit au fond ; je n'ai pu vous décrire une à une toutes ces physionomies qui regardent, qui parlent, qui écoutent. Ces figures sont des portraits, je vous l'ai dit ; quelques-unes sont donc forcément, pour rester dans la vérité du sujet, communes, lourdes, sans beauté ; d'autres, au contraire, sont charmantes et d'une finesse extraordinaire ; je citerai, entre autres, celle d'un jeune homme debout, à droite, près de la colonne ; il tient sa pique en main et a la tête serrée d'un morion ; ses traits délicats et un peu maladifs, la douceur de son regard, la régularité ingénieuse de ses yeux et de ses lèvres en font un des plus parfaits modèles de beauté qu'on puisse rencontrer. Au reste, vous l'avez remarqué souvent, sans doute, dans les têtes les plus laides, dans les bourgeois les plus impossibles, dans les servantes les plus dépenaillées, Rembrandt sait toujours découvrir et faire voir le trait saillant, le trait divin, celui qui, entre tous, sépare l'être de la brute. Chez les uns, et je parle des plus repoussants, ce sont les yeux, auxquels il sait donner une profondeur qui traverse l'âme et une intensité de regard qui fait presque peur à la longue ; chez les autres, c'est la bouche, qu'il sait

entr'ouvrir pour des douceurs d'haleine inconnues, pour des sourires sérieux que l'intelligence connaît seule, pour la vie, enfin, qu'il sait surprendre et fixer dans chaque trait, dans chaque ligne, dans chaque geste, et cela, chose étrange, sans une seule exagération de mouvements, sans violence d'attitudes, par la seule force et la seule connaissance de la vérité. Ce tableau de la *Garde de nuit* est une preuve de ce que je vous dis : au premier aspect, c'est une grande confusion, c'est une sorte de tohu-bohu d'ombres et de clartés où l'œil cherche en vain son point de repère; ces gens courent et se heurtent; ce n'est pas une foule, c'est une bousculade; puis, peu à peu, quand le regard, accoutumé à cette surprise de la couleur, a reconquis sa sérénité, on voit la scène se débrouiller, chaque personnage prendre sa place, chaque figure s'animer de son expression, et on comprend alors que ce qu'on avait cru être du tumulte n'est que la vie telle qu'elle a dû se manifester au moment même choisi par l'artiste, et on ne conçoit pas que ces miliciens empressés puissent avoir, à cet instant précis qui les représente, d'autres attitudes, d'autres gestes, d'autres physionomies. C'est là le comble de l'art, et c'est là ce que j'admire surtout et avant tout dans Rembrandt.

Quant à la façon dont il a distribué la lumière dans cette toile, elle est tout à fait arbitraire, ce

qui, je le dis à regret, luiest arrivé souvent et selon les besoins de ses colorations préconçues. Les deux points lumineux sont la petite fille et le lieutenant, deux *blancs* qui se détachent et reluisent sur l'ensemble général; tout le reste de la composition est dans l'ombre ou du moins dans la demiteinte, à l'exception des têtes qui brillent en relief sur les fonds bruns. Je crois l'art des clairs obscurs moins difficile à pratiquer savamment qu'on ne l'a dit; les oppositions violentes d'ombre et de lumière sont d'une réussite presque toujours certaine au premier aspect; souvent renouvelées elles fatiguent, car leurs effets sont presque constamment et forcément les mêmes. Je crois qu'il est plus aisé de peindre des personnages sous des jours frisants, éclairés par des clartés de convention et distribuées, avec préméditation, en dehors des lois physiques, que de les représenter en pleine lumière, je dirais même en plein air, avec l'éclat presque uniforme d'une atmosphère ambiante autour d'eux, comme excellait à le faire Paul Véronèse, qui est certainement le plus grand luminariste de tous les peintres. Il est facile de donner du relief et de la vigueur à un visage, lorsqu'on noie d'ombre toutes les parties qui l'environnent; mais c'est un inconcevable tour de force que de peindre des personnages, sous le ciel ouvert, sans projection d'ombre, sans autre modèlé que celui de leurs propres formes, dans un

jour d'aplomb qui ne cherche par ses angles pour obtenir des oppositions factices, ainsi que je le vois dans les *Noces de Cana* que nous possédons, ou dans l'*Enlèvement d'Europe*, du palais des Doges, à Venise. Dans la *Garde de nuit* l'effet obtenu est immense, mais le moyen est trop visible; or, il ne faut jamais dévoiler son dieu. La couleur de ce tableau est devenue proverbiale; elle est étourdissante, elle aveugle, elle est poussée aussi loin que possible, au delà elle serait dangereuse, j'allais dire coupable; elle procède par empâtements violents reliés entre eux par des glacis que les restaurations ont un peu fatigués; mais, parfois aussi, elle semble affolée et comme prise de vertige lorsqu'elle s'élève en reliefs réels sur les fraises blanches et sur les damasquinures des gorgerins.

Quoi qu'il en soit de ces observations, que l'impartialité placée dans l'absolu a toujours le droit de faire, ce tableau est un chef-d'œuvre, moins peut-être par sa beauté que par son étrangeté et sa force saisissante. Il étonne, il éblouit, il écrase, mais il ne charme pas; il manque de ce qui fait la grandeur des maîtres, même dans leurs violences les plus excessives, il manque de sérénité, et n'a point modifié en moi cette opinion que la *Leçon d'anatomie,* peinte dix ans avant, est la véritable pièce capitale de l'œuvre de Rembrandt.

Dans cette dernière toile je trouve autant de lu-

mière, autant de composition, autant de dessin, autant de difficultés vaincues, autant de vérité, autant de coloris, et je ne vois pas ces exaspérations inutiles de la brosse, ces effets conquis à force de recherches, ces négligences intentionnelles, il est vrai, mais blâmables. Dans la *Leçon d'anatomie*, il me paraît un maître absolu; dans la *Garde de nuit*, il me semble presque en décadence sur lui-même; car l'exagération outrée n'est souvent que de la faiblesse.

Est-ce une garde de nuit? je ne le crois pas! Nulle torche! nulle lanterne! Ce ne sont pas, comme on l'a cru, des bourgeois qui sortent en hâte, le soir, pour aller recevoir je ne sais quel prince étranger; ce sont de braves miliciens de la ville qui se réunissent, au son du tambour, pour aller faire l'exercice de la cible, et qui recevront des mains d'une jeune fille, selon l'habitude, le modeste prix de leur adresse, cette volaille qu'elle porte pendue à sa ceinture; les piquiers qui les escortent feront, selon l'usage, la haie autour d'eux; car c'est ici un simple exercice commandé, et non point un de ces importants concours d'arquebusiers où les prix, décernés en grande pompe, étaient des vidercômes d'ivoire orfévrés d'argent ou des rœhmer montés en vermeil. Rembrandt a été *payé* par un certain nombre de miliciens pour faire leurs portraits (leurs noms inscrits en font foi), il les a

groupés, selon les besoins de sa composition, dans l'exercice d'une de leurs occupations les plus fréquentes. S'ils s'élancent le soir afin de recevoir un prince, pourquoi chargent-ils leurs armes, et pourquoi le lieutenant est-il si peu surpris qu'on lui flambe un fusil jusque sur son chapeau? Ils vont à la cible, et voilà tout; la scène se passe en plein jour. Le doute seul est une preuve que, trop emporté par ses rêveries de clair-obscur, l'artiste n'a point donné à son tableau la coloration que le sujet exigeait.

Il y a aussi dans une autre salle un tableau de Rembrandt qui représente les *Syndics de l'ancienne corporation des marchands de draps à Amsterdam.* Ce sont six hommes vêtus de noir, à rabats blancs, assis derrière une table couverte d'un tapis de Perse rouge. C'est fort beau, plus sage que la *Garde de nuit,* quoique trop empâté aussi et déjà fait dans cette dernière manière qui a donné à quelques-uns de ses tableaux l'apparence de bas-reliefs coloriés.

Le *Banquet de la garde civique à Amsterdam, à l'occasion de la paix de Munster en* 1648, fait pendant, dans la salle principale, à la *Garde de nuit.* Ce tableau est de Van der Helst; une belle gravure en a été envoyée à notre exposition universelle. C'est le diamant de la Hollande, dit-on : je ne trouve pas. Le sujet était ingrat à traiter; des bourgeois, plus ou moins habillés en soldats, ne sont pas faits pour

donner naissance à un bien illustre chef-d'œuvre, à moins qu'ils ne soient *traités* par un artiste surhumain, comme Rembrandt; les uns boivent, les autres mangent, assez malproprement même, car ils tiennent sans façon leur viande d'une main et leur couteau de l'autre; ils causent entre eux, se serrent les mains, s'offrent des coupes d'orfévrerie, tiennent de longs verres de Bohême où moussent les vins dorés du Rhin, et se livrent à une joie hollandaisement calme. Je reconnais toutes les qualités qui dominent dans cette vaste composition, où chaque figure est un portrait; j'admire le modelé, je dirai mieux, la ressemblance des têtes, le fini des mains, l'habileté des étoffes; mais je vois des nuances mal associées et criardes, je vois des contours secs et nerveux; je vois, au premier plan, un étrange abus de détails, qui donne toute l'importance au tambour qui a joyeusement battu pour répandre la bonne nouvelle, je vois, pour tant de personnages, une toile trop basse qui ne laisse pas au ciel le développement dont il a besoin pour faire suffisamment valoir les figures; je vois au centre de la composition des bleus exagérés qui tirent l'œil et le fatiguent; enfin je vois que c'est une première toile de troisième ou quatrième ordre, mais je vois que ce n'est point un chef-d'œuvre.

A la Haye je vous ai parlé des frères de Witt; voici leurs portraits peints par J. de Baan. Jean, le

grand pensionnaire, est costumé de velours noir; son visage busqué, aux yeux foncés, à la lèvre autrichienne, est d'une grande bienveillance; il est maigre, grand et d'une élégance qu'augmente encore la beauté extraordinaire de ses mains. Son frère Cornélis a une physionomie plus douce encore, et ressemble quelque peu à un chien épagneul; ses traits sont à la fois maigres et mous et indiquent, par leurs grosses lèvres et leurs yeux franchement ouverts, une bonté prévoyante et pleine de pardon. Le même peintre a représenté les deux frères après leur mort, pendus par les pieds, à un gibet, noyés de sang, la tête coupée, la poitrine ouverte, le cœur arraché, le ventre déchiré, horribles et effroyables.

On montre ici avec orgueil un Gérard Dov qui a une réputation européenne, c'est l'*Ecole du soir;* c'est puéril à force de minutie, c'est peint avec des cils d'enfant nouveau-né, et j'avoue que je ne me suis pas senti le courage, les yeux encore pleins des lumières de Rembrandt, de m'extasier sur quatre différents effets de chandelle.

Je cite simplement, et pour mémoire, de très-vigoureuses *Natures mortes* de Hondekoeter; un beau cadre de Van Dyck contenant le doux et radieux portrait des *Enfants de Charles Ier*; deux harmonieux tableaux de Van Ostade, l'un représentant l'*Intérieur de son atelier* et l'autre un

Paysage; une magnifique et verte *Cascade* de Ruysdaël; un joli sujet de genre de Terburg très-semblable à celui que nous possédons à Paris; une *Bénédiction de Jacob par Isaac,* qui a un grand style et de fort belles têtes, par Flinck; un terne et assez grisâtre tableau représentant *une femme et un enfant dans un vestibule,* par P. Hoog, peintre souvent trop vanté, selon moi; une théâtrale, molle, mais bien composée *Descente de croix* par Crayer; un très-beau *Paysage* de Guyp, vert, transparent et profond; un *Massacre des Innocents* par Van Haarlem, qui n'est que la reproduction légèrement modifiée de celui que j'ai vu à la Haye; un *Orphée,* une *Vache rousse* de Paul Potter qui ont des qualités de paysage très-remarquables, et enfin, de ce même maître, une *Chasse à l'ours* que je trouve hideuse, dure, sèche, en bois, sans vérité et ridicule de mouvement, car j'y aperçois un chien, ceci est littéral, qui grimpe à un arbre pour atteindre un ourson fuyant à travers les branches.

—

IX

Pèlerinage. — Zaandam *et non pas* Saardam. — *La Maison de Pierre le Grand.* — Nomina stultorum. — *Le Canal du Nord.* — *Le Village de Broeck.* — *Hystérie de propreté.* — *Une Ferme.* — *La Queue des Vaches.* — *Crépuscule.*

21 février 1857.

J'ai fait aujourd'hui ce que les touristes aiment à appeler « le pèlerinage à la maison de Pierre le Grand. » A neuf heures du matin, j'étais sur un des quais d'Amsterdam qui baigne dans le détroit de l'Y, et je montais à bord d'un bateau, ou plutôt d'un bac à vapeur. La ville, toute voilée encore par les brumes matinales, s'élevait coufusément dans le brouillard. En face de moi débouche, par de larges écluses, le grand canal de la Hollande, canal qui, partant du Texel pour aboutir à Amsterdam, est, au dire des gens du métier, un chef-d'œuvre de difficultés vaincues, et qui, par la cherté et la lenteur obligée du halage, donne à Rotterdam un avantage dont elle abuse aujourd'hui pour se développer sans mesure

aux dépens de son ancienne capitale. Nous sommes partis, nous avons côtoyé un beau bric revenant des Indes, et qui entrait, les vergues en berne, remorqué par un steamer. Dix minutes après, nous étions débarqués sur une languette de terre, c'est-à-dire sur une digue, où nous trouvions une voiture qui promptement fut attelée et prête à partir pour Saardam.

La route suit la digue; d'un côté elle s'appuie contre des prairies quadrillées de canaux; de l'autre elle descend, par une pente talonnée de larges dalles, jusque dans la mer, où j'aperçois des goëlands qui se laissent bercer paresseusement par les vagues et qui ressemblent de loin à un chapelet d'œufs posé sur les flots. Tout est calme; le soleil se lève et dévore le brouillard; dans les prés, les paysans travaillent parmi les troupeaux : montés dans une sorte de bateau plat, ils curent les canaux à l'aide d'une large cuiller emmanchée d'une perche, et retirent une vase épaisse et noire qui leur sert plus tard à engraisser leurs terres, qu'ils exhaussent ainsi peu à peu. A l'horizon, parfois le ciel est rayé par le panache de fumée d'un paquebot qui passe; çà et là apparaissent de petites maisons abritées sous des arbres, et d'où sortent des enfants qui courent en criant après la voiture; au loin on voit poindre, comme un guidon, le clocher de Saardam.

Mais ce n'est point Saardam qu'il faut dire, c'est

Zaandam. En effet, la petite rivière de Zaan, qui traverse la ville, lui a donné son nom ; la géographie a été trop bonne courtisane, car, en commémoration du séjour du czar Pierre, elle a débaptisé la ville et l'a appelée Saardam (*czardam*). Les Hollandais ne se laissent point prendre à cette flatterie, et ils ont conservé l'ancienne et seule vraie dénomination ; je ferai comme eux, si vous voulez bien le permettre.

Zaandam s'arrondit autour d'une anse mignonne formée par le détroit de l'Y. C'est vif, joyeux et très-monté en couleur. Les bateaux avancent leur beaupré jusque sur les quais, où sont rangées des maisons de bois peintes en vert, en gris, en rose, réchampies de nuances claires qui sont d'un effet imprévu et d'une gaieté agréable pour les yeux fatigués, en Hollande, par les tons uniformément rouges de la brique. La construction de ces espèces de châlets, couverts en tuiles souvent vernies, ressemblent à celle des barques normandes : elle est à *clins*, c'est-à-dire que les planches qui forment les murailles sont légèrement superposées les unes aux autres, comme les ardoises d'un toit ; cela tend encore à rompre la monotonie des surfaces planes, et donne à ces petites demeures des apparences pleines d'une fantaisie amusante. J'ai vu bien des moulins depuis que je suis dans les Pays-Bas, mais jamais encore je n'en avais tant vu qu'autour de Zaandam : c'est un tourbillon d'ailes qui voltigent à tous les coins

de l'horizon. Dans les prairies même, les cultivateurs en mettent sur le bord des canaux, moulins dignes de Lilliput, il est vrai, mais qui, vannant les eaux de leurs petites aubes, en facilitent l'écoulement.

Sous l'apparente modestie de cette ville étroite, on sent je ne sais quelle richesse de bon aloi : elle est cossue, comme on dit à Paris ; aussi les gens y sont peu empressés, et c'est avec bien du mal, bien des lenteurs, bien des pourparlers, que j'ai enfin obtenu de manger à peu près un bifteck qui n'était pas cuit. Il n'y a qu'une auberge dans la ville, et l'on s'en aperçoit vite à la façon piteuse dont on y est servi. N'en déplaise au Crédit mobilier, j'aime assez la concurrence ; chacun y gagne.

La fameuse maison de Pierre le Grand tombe en ruines, elle craque, elle se disjoint, elle est à jour. Pour la protéger, on l'a enveloppée d'une construction en briques, de sorte qu'elle ressemble à ces miniatures de châlets qu'on achète en Suisse et qui sont contenues dans des boîtes qui ont elles-mêmes la forme d'un châlet. C'est une vraie cahute de pêcheur, composée de deux pièces, garnie de fenêtres croisillonnées de plomb, et si basse qu'on touche de la main les poutres du plafond. Le lit ressemble à une planche dans une armoire ; la table est large ; les fauteuils, il y en a trois, ont un siége triangulaire en bois dont le sommet s'appuie contre un dos-

sier formé d'un simple rondin d'où s'élancent deux bâtons qui sont les bras. C'est peu douillet, et le cuir de Russie seul peut s'en accommoder. Dans la chambre à coucher, une haute cheminée à chambranle plat de faïence émaillée, à plaque de fonte, à manteau de bois noir, s'élève contre un des panneaux. Dans le linteau supérieur on a encastré une tablette de marbre blanc sur laquelle je lis : *Petro magno, Alexander*. Cette familière inscription m'a paru d'une modestie douteuse. Plusieurs souverains, venus en curieux dans cette chaumière à laquelle je trouve, malgré moi, quelque chose de puéril et de *poseur,* ont fait graver leurs noms, leurs titres, la date de leur visite, sur des marbres blancs accrochés aux murailles. Ces murailles, du reste disparaissent littéralement sous les inscriptions de toutes sortes dont on les a affligées; tous les badauds, tous les béotiens des quatre parties du monde ont tenu à honneur de graver là leurs noms inconnus et ridicules. J'espère que le gouvernement hollandais aura un jour la bonne idée de faire donner quelques coups de rabot sur cet amas d'inepties, qui rappelle involontairement ce vers si fréquemment cité au collége :

Nomina stultorum semper parietibus insunt.

Et cependant, sur une table, trente-deux cahiers très-gros sont entassés, qui contiennent les noms

de tous les visiteurs. Des drapeaux russes et hollandais s'étendent contre le plafond comme une tenture bigarrée de blanc, de rouge et de bleu.

A côté de cette chambre s'en ouvre une autre *décorée* des portraits de Pierre et de sa femme etd'un tableau donné par M. Anatole Demidoff. Là aussi, sur les portes, les murs, les solives, les linteaux, les volets, je vois des noms plus nombreux que les sables du désert. Ai-je besoin de vous dire que quelques riches enthousiastes ont abusé de leurs bagues en diamant pour rayer les vitres, toujours sous le prétexte d'inscription. C'est révoltant de bêtise.

Dans cette maison de bois, datée 1696, qui a été durement secouée par une inondation en 1825, et dont le parquet est tout déjeté, je n'ai eu aucune pensée philosophique de circonstance, je ne me suis point attendri à l'idée de ce législateur à coups de hache dormant sur ces quatre planches, je n'ai point fait de parallèle historique, je n'ai point récité les vers de *la Pétréide,* je n'ai point admiré l'inscription dictée par l'empereur Alexandre : *Rien n'est trop petit pour un grand homme;* je n'ai point évoqué l'ombre des vieux rois; je n'ai point frémi en pensant à l'avenir de la puissance russe, parce que je n'y crois guère, et je m'en suis allé, comme un simple mortel, sans demander à Dieu de donner au monde un génie pour le diriger, car j'ai cette

conviction baroque que les peuples sont assez grands pour se gouverner tout seuls.

Il y a, selon moi, à Zaandam quelque chose de bien plus curieux que cette impériale masure, c'est la rivière, c'est la Zaan, qui, au moment où je la regardais, brillait au soleil avec de longs filets d'argent. Elle est large, limpide, peu encaissée; je n'ai pas besoin de vous le dire, l'encaissement des fleuves est inconnu en Hollande; sur chacune de ses rives s'élèvent ces jolies maisons coloriées, tout entourées d'arbres, de jardins, et derrière lesquelles on voit tourner les moulins agiles. Ces constructions peintes m'ont presque rappelé les maisons de Constantinople. Grâce à une batelière, qui n'avait rien de commun avec celles qu'on célèbre dans les romances, j'ai traversé la Zaan; puis je me suis promené dans la ville, admirant son bien-être, son élégance irrégulière et le repos profond dans lequel elle paraît endormie. L'habitude de voir fréquemment des étrangers a donné à ses habitants l'usage de saluer indifféremment les étrangers d'un *bonjour* ou d'un *good night,* quelle que soit l'heure de la journée.

Je suis remonté dans ma carriole ; nous avons refait en partie la route que nous avions déjà parcourue sur le dos de cette large digue serpentant à grandes courbes au-dessus des prairies qui semblent plus basses que le niveau de la mer; puis nous avons

brusquement tourné à gauche, vers le nord, à travers un village étalé au bord du détroit. Nous longeons un canal où passent des navires remorqués et des bateaux qui reviennent d'Amsterdam, où ils ont été le matin porter du lait au marché. L'air est froid, l'horizon est clair; la prairie, galonnée par l'argent des canelets, s'étend douce et grasse sous les yeux avec un charme infini; au lointain, quelques bouquets d'arbres se groupent autour de maisons à toit rouge; des vanneaux fouillent la terre et voltigent auprès des moutons; des canards s'ébattent dans les petits étangs; des oies, blanches comme des cygnes, lustrent leurs plumes à coups de bec; des vaches noires lèvent la tête en mugissant; les paysans qui cheminent soulèvent leur bonnet pour nous saluer; c'est la sérénité du calme, de l'abondance et de la force. C'est un beau pays que la Hollande, et je ne puis me lasser de l'admirer.

Cependant, malgré cette admiration, il faut que je vous dise quelques mots du village de Broeck, qui est bien la fantaisie la plus cocasse que jamais Chinois ivre d'opium ait pu rêver. Quitte à me répéter souvent, je vous ai parlé plusieurs fois de cette méticuleuse propreté qui donne à la Hollande, entre les autres pays, un caractère absolument spécial. Dans les villes, j'ai vu des marchands parcourir les rues et vendre aux ménagères toutes les poudres et tous les liquides en usage pour le polissage et le

nettoiement : émeri pour les fers, rouge de Venise pour l'argenterie, blanc d'Espagne pour les vitres, tripoli et charbon pulvérisé pour les cuivres, briques anglaises pour les planchers, grès porphyrisé pour les dalles de marbre, eau-forte, eau seconde, brosses, peaux, tampons, plumeaux; une pharmacie et une quincaillerie complètes; j'ai lu, sur des placards, qu'il est interdit aux domestiques de jeter devant les maisons des eaux et des ordures; j'ai vu des conducteurs de tombereau aller chaque matin frapper aux portes et recueillir, les uns les cendres de tourbe brûlée, les autres les épluchures de cuisine; j'ai vu partout, chez les Hollandaises, un besoin de frotter, de laver, de nettoyer; j'ai vu partout une inconcevable propreté; mais à Broeck, cette manie devient furieuse, c'est de l'hystérie. Il est défendu d'entrer dans le village avec des chevaux ou des chiens, dans un but que vous comprendrez facilement; les rues sont formées de briques de trois espèces : les unes agencées en trottoirs, les autres en bordures, les dernières enfin en chaussée proprement dite : toutes sont, chaque jour, fourbies et savonnées à la main : les premières avec de larges brosses, les secondes avec des brosses à ongles, les troisièmes avec des brosses à moustaches; les interstices même sont soigneusement nettoyés avec des cure-dents; on n'y aperçoit pas un brin d'herbe folle, pas une plume d'oiseau, pas un grain de poussière,

ça en est aride. Le long des maisons on voit de larges crachoirs en pierre, garnis de grès pilé, à l'usage des fumeurs, qui ne peuvent se promener qu'avec une pipe garnie d'un couvercle, et, sous aucun prétexte, jamais avec un cigare allumé, afin d'éviter que les cendres ne se répandent sur ce pays immaculé. Les domestiques sont tenus d'aller le matin, à cinq heures en été, à six heures en hiver, battre les vêtements et cirer les chaussures dans les prairies voisines, à cinq cents pas au moins du village et sous le vent. En automne, des enfants payés *ad hoc* sont chargés de ramasser les feuilles au fur et à mesure qu'elles tombent, et vont les jeter dans des trous recouverts d'un plancher et d'où le vent ne peut les enlever pour les éparpiller de son haleine. Si la salle de la loterie, à La Haye, est le paradis des araignées de la Hollande, Broeck en est l'enfer.

J'ai visité un jardin ; sur sa grille principale je lis ces mots : *Vrede zydeningang :* Paix en entrant ! On ne peut savoir jusqu'où va la puérilité humaine, et je ne sais comment des hommes peuvent vivre dans cette nature factice, rapetissée et odieusement mesquine. Sur de petits canaux, de petits ponts rustiques et japonais ont jeté leurs petites arches ; de petits obélisques s'élèvent à côté de petits pavillons chinois, de petites chapelles gothiques, de petits temples corinthiens ; sur les bassins

nagent des cygnes et des canards en zinc qui se heurtent avec un bruit de casseroles quand le vent souffle trop fort ; dans une chaumière, des automates, grandeur naturelle, d'hommes et de femmes, mis en mouvement par une criarde mécanique, filent, tissent et dévident ; çà et là, sous des bosquets taillés en losanges, en berceaux, en triangles, en couronnes, en étoiles et en croix, apparaissent des divinités de l'Olympe, si fort badigeonnées tous les ans que leurs formes engluées de peinture n'offrent plus que des contours empâtés et douteux. On fait la barbe tous les matins au buis des allées ; on peigne les arbres verts, et d'heure en heure on ratisse les allées pour effacer la trace des pieds indiscrets empreinte sur leur sable bluté au tamis. Chaque maison a deux portes : l'une sert aux usages journaliers ; l'autre ne s'ouvre que dans les trois grandes circonstances de la vie : le baptême, le mariage et l'enterrement. Une couche de frais badigeon est chaque année appliquée à ces maisons reluisantes ; on visite leurs toits pour arracher les mousses parasites ; on lave les tuyaux de cheminées salies quelquefois par les oiseaux du ciel, et l'on change de chaussure avant de franchir le seuil. La vie doit être horrible ici, et cependant cette propreté folle est préférable à l'outrecuidante et catholique saleté de nos villages français.

Par la même route, je regagne mon point de de-

part, mais en chemin je m'arrête pour visiter une métairie. Là, j'admire. Ce n'est point une ferme, à proprement parler, c'est une vacherie; car, dans ce canton, il n'y a que des prés et point de champs; la litière des animaux est en foin. C'est d'une santé et d'un confortable extraordinaires. Dans une chambre où jouaient cinq marmots frais, roses, blonds et débarbouillés, ce qui ne s'est jamais vu dans une ferme française, je suis reçu par une jeune femme d'aspect maladif, qui me montre la maison où tout est solide et reluisant; par une salle pavée de dalles de marbre blanches et noires et où sonne une belle horloge à carillon, nous entrons dans la laiterie, si propre qu'elle n'a point d'odeur, où sont rangés sur de larges tables ces gros et ronds fromages de Hollande, à la célébrité desquels je ne me sens pas le courage de concourir, car ils me rappellent trop les tristes soupers du collége. Les meubles sont lustrés, les cuivres brillent; aux murailles pendent quelques images encadrées, sur le plancher s'étendent des nattes de roseaux. Nous parcourons la vacherie; une sorte d'ornière, ménagée dans la brique, suit l'étable dans toute sa longueur et arrive juste au niveau des pieds de derrière des vaches; vous comprendrez facilement à quel usage cette fosse étroite est destinée. A l'aide d'une corde fixée au plafond, la queue de l'animal est attachée de manière à lui laisser sa position

naturelle et la faculté de s'émoucher lorsqu'il est debout, mais aussi de façon à la lui retrousser lorsqu'il se couche et à le garantir des souillures grossières qu'elle ne manquerait pas de ramasser et de répandre. C'est fort ingénieux, très-simple et ne peut être que bon pour la santé des animaux, qui, je crois, n'ont rien à gagner en se vautrant, comme chez nous, à travers les ordures dont leur litière est toujours encombrée. Autour de la maison s'élèvent des tas de foin, carrés et abrités par un toit mobile, glissant à volonté à ses quatre angles sur des poutres fichées en terre, ce qui permet de le monter ou de le descendre suivant la hauteur des meules.

Les paysans sont très-riches dans cette partie de la Hollande; les bestiaux et le fromage leur rapportent gros. Leur luxe principal, celui dont ils font volontiers parade, consiste en une tabatière d'or massif, d'une dimension et d'une pesanteur extraordinaires; ils ont presque tous une voiture particulière, et quand ils vont à la ville, les jours de marché, ils ne reculent pas devant un copieux déjeuner arrosé de plusieurs bouteilles de vin de Champagne.

Nous sommes repartis, nous hâtant pour ne pas manquer le bateau à vapeur, mais en vain, car il fumait déjà au milieu du petit détroit lorsque nous arrivâmes. Nous prîmes un canot qui nous condui-

sit facilement à Amsterdam, en passant à travers les barques de pêcheurs qui rentraient.

La nuit planait déjà au-dessus de la ville lorsque j'ai mis pied à terre sur ses quais ; les rues étaient presque désertes ; la brume bleuâtre donnait aux canaux des profondeurs inaccoutumées de perspective ; les clochers carillonnaient dans le lointain ; les mâts des navires noyaient leur sommet dans l'obscurité ; cela était calme et très-grand.

—

X

La Venise du Nord. — En mer. — Le Zuyderzée. — Banquises. — Harlingen. — La croix des chiens. — Carriole. — Franeker. — Devises. — Soleil couchant.

22 février 1857.

J'ai traversé bien des rues et bien des ponts ce matin pour arriver au bateau à vapeur qui doit me conduire à Harlingen. C'est en passant dans les quartiers peu fréquentés, ou les canaux sans quai et sans bordure baignent directement le pied des maisons, que j'ai compris la ressemblance qui existe entre Amsterdam et Venise. Cette ressemblance est bien lointaine, en tous cas, car à la cité hollandaise il manquera toujours le silence, la solitude et l'aspect artistiquement monumental qui font de la vieille « reine de l'Adriatique » une ville unique et incomparable. C'était la première fois de l'hiver que les glaces chassées de la mer du Nord dans le Zuyderzée permettaient au steamer de reprendre son service; aussi le pont était-il fort en-

combré de passagers, parmi lesquels un groupe animé se distinguait par ses rires et ses éclats de voix. C'étaient des commis voyageurs belges ou français; j'eus soin de m'en tenir prudemment à l'écart.

Amsterdam eut bientôt disparu derrière nous.

Les villages que nous apercevons ressemblent, dans l'éloignement, à des ombres chinoises de couleur grise ; les toits des maisons, construites derrière les digues, paraissent comme de petites pyramides ou comme ces tumulus gaulois qui, sur les côtes de notre Bretagne, servent de point de repère aux navigateurs. Au-dessus des flots, et les rasant de leur aile infatigable, passent des bandes de canards, de cette espèce que les Orientaux nomment des âmes en peine; les voyant sans cesse parcourir la surface de leurs mers bleues, ils pensent que ce sont des esprits criminels que Dieu a condamnés à errer toujours, sans jamais pouvoir se reposer.

Les rivages sont naturellement si bas en Hollande que, par moments, on les perd de vue dans le Zuyderzée; parfois nous sommes, selon la vieille expression, entre le ciel et l'eau, et l'on peut s'imaginer qu'on est emporté sur les océans lointains. Chaudement enveloppé, assis sur un banc, bercé par la monotonie des flots, j'avais fermé les yeux et je m'étais assoupi. J'entendais vaguement le bruit des roues, je ressentais, à travers mon demi-som-

meil, les secousses de la machine ; la fraîche haleine de la mer glissait sur mon visage ; je me croyais rajeuni de sept années, car je retrouvais une à une et involontairement toutes les sensations que j'avais éprouvées, triste et malade, pendant ma traversée de Marseille à Alexandrie. Souvent dans votre vie n'avez-vous pas été tout à coup rejeté en arrière par une impression rapide et inattendue, par un air qui résonne, par un parfum qui passe, par un aspect qui surgit ? Je rouvris les yeux. Ce n'est point la Méditerranée bleue et *perfide,* car c'est bien pour elle que les poëtes ont inventé cette épithète, que je vois se dérouler devant moi ; c'est une mer calme, verte et brumeuse. En face de nous un haut clocher se dresse vers lequel nous nous dirigeons ; c'est Enkhuizen, où nous relâchons quelques minutes pour charger des sacs de blé, pendant que le carillon chante onze heures et demie.

Le capitaine se tenait sur la passerelle, deux timoniers servaient la barre, le mécanicien était sur le pont prêt à crier des ordres à ses chauffeurs, un matelot en vigie regardait à l'avant, car on redoutait des glaces ; elles ne tardèrent pas à paraître, d'un gris sale et jaune, immobiles au centre et légèrement agitées sur leur bords que ronge le mouvement des flots. Des goëlands, des mouettes, des mauves courent sur elles en glapissant. Beaucoup de glaçons ont déjà fondu, car nous traversons les

longues traînées blanches qu'ils laissent en s'effaçant et qui ressemblent à ces sentiers d'écume que trace le sillage des navires. Nous côtoyons pendant près d'une lieue une énorme banquise mamelonnée de petits monticules pareils à des tas de neige salie; sur l'un d'eux une grande pygargue à tête blanche nous regarde, immobile comme une aigle de bronze, puis elle étend ses lourdes ailes et prend son vol en poussant un cri.

Lorsque nous arrivâmes à Harlingen, toute la population du dimanche nous attendait sur la double jetée du port, où nous entrions au moment où la marée baissait si fort que nous faillîmes ne plus trouver assez d'eau. Croiriez-vous que cette ville est si propre qu'elle ne sent pas même le poisson? C'est à n'y rien comprendre. Pendant qu'on attelait et qu'on chargeait les voitures, ce qui exige en Hollande un temps considérable, je me promenai sur la place, à la vive inquiétude des gamins que ma casquette ronde intriguait beaucoup, et je vis passer un chien qui portait une croix de bois pendue au cou; puis un second, puis un troisième, enfin je m'aperçus que tous les chiens de la ville étaient décorés d'un ornement semblable. Cela me parut d'une dévotion si outrée et, en général, si peu en rapport avec les mœurs de la race canine, que je pris des informations à ce sujet, et j'appris que tout chien non muni de sa croix était, dans le canton de

Harlingen, immédiatement appréhendé aux oreilles et conduit en fourrière; car les croix sont remises par la municipalité et prouvent que le chien a acquitté la taxe dont il est frappé en Frise comme en France.

La voiture où je montai, et qui devait me descendre à Leuwarden, pouvait avec quelque peine contenir six voyageurs; on les tassa si bien, les uns par-dessus les autres, que je m'y plaçai moi neuvième. La carriole ainsi bourrée de créatures humaines, surchargée de paquets, s'ébranla à grand-peine et partit enfin traînée par deux pauvres rosses qui n'avaient rien de commun avec les chevaux frisons si célèbres jadis; elles allaient au petit trot; quand cela les fatiguait elles allaient au petit pas, et puis elles s'arrêtaient; le cocher donnait un coup de fouet et on repartait cahin-caha. Il y a cinq lieues de Harlingen à Leuwarden; nous restâmes cinq heures en route, mais l'on s'arrêta deux fois, d'abord pour donner l'avoine aux chevaux, ensuite pour les faire boire.

Je prenais philosophiquement mon mal en patience et regardais le paysage, sans même prêter attention à des matelots qui se disputaient de belle sorte et s'aboyaient force injures, à plein museau, dans cette affreuse langue hollandaise, langue bâtarde qui ressemble à de l'allemand mâtiné d'anglais. Nous traversâmes la petite ville de Franeker

où j'ai le temps d'apercevoir, comme toujours ici, des canaux, des bateaux, des ponts tournants, des rues proprettes, et, sur les maisons peintes, quelques devises avec une date : 1741, *Nosce te ipsum;* 1640, *Ou bien, ou rien.*

Des prés verts, des canelets, des saules, des moulins immobiles, car ils chôment le dimanche, des paysans endimanchés qui passent, quelque village fumant à l'horizon; coucher de soleil magnifique; le ciel est un champ de feu labouré, dont les sillons roses bordent un océan d'or.

La nuit est close quand nous arrivons à Leuwarden; les commis voyageurs ont si bien rempli l'auberge du Nieuw-Doëlen, où je voulais m'arrêter, qu'il n'y a plus de place; je ne m'en plains pas, car je trouve un bon gîte à l'hôtel du Phénix, qui est excellent.

—

XI

Leuwarden. — Tour penchée. — Maisons peintes. — Palazzino. — Hôtel-de-Ville. — Conscription. — Coiffures frisonnes. — Maison. — Comme on soupe en voyage.

23 février 1857.

Ici c'est la vieille Hollande, mais elle a été nettoyée si souvent qu'elle paraît neuve. La petite ville de Leuwarden a eu l'esprit de faire des promenades avec ses anciens remparts ; elle plaît aux yeux par ses canaux frangés d'arbres et par ses rues claires où le soleil entre à pleins rayons. Jadis elle avait une vieille église importante, d'un beau et simple gothique ; mais, dans le cours du dix-septième siècle, un ouragan formidable se déchaîna sur elle, la renversa et n'en laissa debout que le clocher, qui maintenant lézardé, fendillé, ouvert, s'incline comme la tour penchée de Pise. La construction remonte au commencement du quatorzième siècle ; les ogives en lancette, la pureté des nervures, l'élégance et l'élancement des meneaux le prouvent suf-

fisamment. J'y suis entré; elle sert de magasin à tourbe et d'atelier à un menuisier qui sifflait joyeusement en agençant à coups de marteau une boiserie d'orgues pour un village voisin. Du sommet de la tour la vue embrasse la ville couchée sous la fumée de ses toits rouges, et la verte campagne qui, avec ses mille canaux brillantés par le soleil, semble un immense écusson de sinople échiqueté d'argent. Quelques vapeurs blanches et abondantes montent au loin vers le ciel comme les tourbillons d'un holocauste, c'est l'haleine des fours à chaux, qui sont nombreux autour de Leuwarden. A l'horizon, les prairies noyées paraissent une petite mer semée d'îlots. Les inondations doivent être fréquentes par ici, car il n'est pas rare de voir les maisons bâties sur des monticules faits à mains d'homme.

Ce qui rend Leuwarden agréable et toute curieuse, c'est qu'elle a conservé la bonne et joyeuse habitude de peindre ses maisons. Depuis le brun rouge jusqu'au vert clair, en passant par les nuances du lilas, du rose et du gris, toutes les couleurs s'étalent gaiement sur les vieilles murailles qu'elles rajeunissent. C'est un peu papillotant à l'œil; mais qu'importe, cela donne aux villes un air de santé et d'allégresse que n'aura jamais une grande cité uniformément badigeonnée en ocre jaune ou en beurre frais.

Sur la place du marché, je me suis arrêté long-

temps devant une de ces maisons, au grand étonnement de son propriétaire qui suivait attentivement la direction de mes regards et aurait bien voulu savoir, sans doute, ce que j'écrivais sur mon calepin. La muraille est peinte en rose rechampi de blanc; elle est tout en briques, soulevée entre les fenêtres par de petites arcades cintrées abritant deux médaillons qui, à la distance où je les voyais, m'ont paru remarquables. L'un représente un soldat nu jusqu'aux épaules; la tête, à longues moustaches, à sourcils proéminents, est couverte d'un casque qui laisse flotter la chevelure bouclée sur le cou musculeux; l'autre est une jeune femme dont un lourd collier de perles entoure les seins nus; elle est coiffée de cheveux très-frisés, relevés en torsade; son masque un peu écrasé lui donne une apparence orientale tout à fait réussie.

La maison de détention est plus qu'une maison plaisante, c'est un petit palais qui ne déshonorerait aucune capitale. Elle est en briques rouges naturelles, zébrées de longues assises blanches; elle a deux étages surmontés par un toit d'une élévation extraordinaire; les fenêtres carrées, à arêtes vives, s'ouvrent sous des arcades plein cintre dont la retombée s'appuie sur des modillons sculptés qui, par leur ornementation, rappellent les rares bons monuments de la renaissance; au tiers de la longueur du bâtiment environ, s'élance le pinacle ressorti sur

la façade en colonnettes qui lui donnent l'apparence d'un vaste jeu d'orgues burelé de gueules et d'argent, comme on dirait en langage héraldique ; il se compose de quatre redans sur chaque côté et d'un degré de couronnement ; neuf statues y sont debout, statues blanches et figurant allégoriquement la Vertu, la Prudence, la Justice, etc., etc. Devant la porte descend un perron protégé par une balustrade où quatre lions tiennent dans leurs griffes supérieures l'écusson des quatre principales villes du Friseland.

Quel était ce monument avant d'être une prison ? Je n'en sais rien ; il porte sur sa balustrade la date 1621, mais ce n'est évidemment pas celle de la construction ; peut-être indique-t-elle celle de sa destination actuelle. Etait-il la résidence des anciens stathouders de la Frise ? Cela est possible, et pourtant, sur une inscription effacée à dessein, je puis déchiffrer encore : .... *ptori MDLXXI, VII-id-nov.;* ce qui semblerait indiquer que ce fut une église consacrée au *Rédempteur* le 19 novembre 1571. La rue était déserte ; une sentinelle se promenait gravement au pied du perron ; un petit canal poussait lentement ses eaux profondes ; le ciel était tout bleu, je regardais ce *palazzino*, et pendant un instant j'ai pu me croire à Venise.

Je viens de vous parler des stathouders du Friseland ; j'ai voulu voir leurs tombeaux, qui jadis

existaient dans je ne sais plus quelle église d'où ils furent transportés au palais de justice. Dans « la demeure de Thémis, » à qui l'on a bâti un temple antique avec portique soutenu par quatre colonnes corinthiennes, personne ne savait ce que je demandais ; mon guide s'escrimait de son mieux, sans résultat, et l'on commençait à me prendre pour un de ces Anglais entêtés qui s'obstinent à vouloir voir l'impossible, lorsqu'un grand jeune homme élégamment vêtu et d'une allure distinguée vint à moi et me demanda en bon français ce que je désirais : j'avais affaire au conservateur de la bibliothèque de la ville. Il m'expliqua que les tombes que je cherchais avaient été brisées et qu'on avait enterré leurs fragments; puis, avec une grâce de bonne compagnie, il me fit parcourir la bibliothèque et un musée que l'on commence à former avec les *antiquités* frisonnes ; il est encore peu complet, mais l'idée en est excellente, et si l'on avait soin partout de réunir ainsi les ustensiles et les costumes provinciaux, les histoires locales seraient bien plus faciles à écrire, et, partant, les histoires générales. Je remerciai le jeune Hollandais de son accueil et je me retirai.

La ville était pleine de bruit; des gamins la parcouraient en chantant, je crus d'abord que le carnaval était pour quelque chose dans cette expansion de gaieté ; mais j'appris bientôt que le tirage

à la conscription excitait seul tout ce tumulte. Les enfants que je voyais passer étaient des conscrits. En Hollande, on les prend à dix-huit ans, mais on ne les appelle au service que l'année qui suit le tirage. Aussi tous les soldats que j'ai vus, à part quelques vétérans, ressemblent plus à des collégiens qu'à des militaires.

La Frise a la réputation d'avoir conservé encore intacts les vieux costumes et les anciens usages; quant aux usages, je n'en puis rien dire, ne restant pas assez longtemps dans le pays pour les étudier; mais en ce qui touche les costumes, cette réputation sera bientôt usurpée, car chaque jour les modes françaises envahissent de plus en plus le pays, et bientôt, des pittoresques accoutrements du temps jadis, il ne restera plus que le souvenir. Déjà les paysans et les matelots hollandais sont vêtus comme nos matelots et nos paysans; quant aux citadins, vous devez penser s'ils ont hâte d'être habillés *à l'instar de Paris*. C'est donc chez les femmes qu'il faut chercher les vestiges des modes d'autrefois; celles de la Frise, de leur ancien habillement n'ont gardé que la coiffure, large cercle d'or qui entoure le crâne, presse les tempes et s'ouvre sur le front comme les élytres d'un énorme scarabée; un bonnet de dentelles, retombant jusque sur le cou, enveloppe de ses plis légers ce morion brillant; cependant quelques femmes dissimulent leurs cheveux

sous un serre-tête noir et appliquent dessus leur coiffure nationale qui, dans ce cas, n'est plus composée que de deux plaques latérales reliées en arrière par un mince filet en métal; ainsi, de loin, leurs visages ressemblent à de colossales têtes de mouches dont les yeux seraient en or. C'est plus étrange que joli, car cette coiffure a le tort impardonnable de cacher abolument les cheveux, qu'un lieu-commun bien souvent répété a appelé, avec raison, le plus bel ornement de la femme. Ici, en effet, la chevelure n'apparaît point, et presque toujours elle est coupée ras, *à la Titus,* comme disaient nos grand'mères. Mais, hélas! de quoi les Hollandaises ne sont-elles pas capables? N'ont-elles point inventé, pour la plupart, d'enfermer leurs têtes brillantes et dorées dans des *bibis*, dans des chapeaux *Paméla,* ornés de toutes sortes de fleurs et de fruits. C'est désolant! J'ai tenu dans mes mains, chez un orfévre, un de ces *gouden-hoofdyzer;* la lame d'or est mince, flexible à peu près comme du papier Bristol peu épais, de sorte qu'elle peut prendre facilement toutes les formes de la tête sans jamais la blesser.

L'heure de partir est arrivée, et pendant qu'on attelle les chevaux, longue opération, je regarde la maison qui s'élève en face de moi; elle est de couleur rose tirant sur le lilas. Elle a un rez-de-chaussée, un premier étage et un second dont la fenêtre s'ouvre dans le pignon qui la surmonte. La porte, évi-

demment moderne, est en bois noir, avec quelques ornements dans le goût Louis XVI. Les deux fenêtres du premier étage sont contenues dans des arcades plein-cintre plates qui s'appuient sur des pilastres couronnés d'un simple tailloir et montés sur une petite base à deux moulures; la fenêtre du second est abritée par une arcade également plein-cintre dont les retombées sont soutenues par des pilastres à chapiteaux approchant de l'ionique. Les arcades sont alternées de briques et de voussoirs en pierre. Le pinacle, à deux redans de chaque côté, est terminé par un couronnement cintré. Les corniches, les chapiteaux, les linteaux et les chambranles sont peints en jaune gris. Sur deux tablettes je lis : *Anno* 1668, et sur une troisième, je vois un fer à cheval banderolé d'un nœud de rubans : quelque ancienne marque de maréchal-ferrant sans doute. Devant elle s'étend un petit trottoir en marbre noir où s'élèvent quatre bornes pentagones reliées par une chaîne de fer dont chaque anneau rond et armé de deux pointes figure assez exactement un collier de force. Toutes les maisons de Leuwarden ressemblent à peu près à celle que je viens de vous décrire : *Ab unâ disce omnes!*

On appela les voyageurs et nous montâmes dans la voiture, voiture primitive et quelque peu sauvage, composée d'un seul compartiment encombré de trois banquettes. Je regarde par la vitre qui est

à côté de moi; ce ne sont plus des prairies, ce sont des marais dont les joncs, grisonnés par la gelée, inclinent jusque dans l'eau leur tête courbée par le vent; des canards volent au loin comme des points noirs sur le soleil couchant; les canaux sortis de leurs lits se sont répandus autour d'eux; sans les cépées d'arbres qui apparaissent çà et là, on croirait que la digue où nous roulons est construite au milieu d'un lac immense; les teintes empourprées du ciel se reflètent dans les eaux immobiles et donnent au paysage des colorations fulgurantes et splendides.

J'étais parti trop tôt de Leuwarden pour avoir dîné. La nuit nous enveloppait depuis longtemps déjà, la route devait durer plusieurs heures encore, et j'avais faim. A trois relais successifs, je descendis dans des cabarets très-soignés, aux murailles desquels pendent de jolies gravures anglaises coloriées représentant des enfants jouant la comédie et la tragédie; dans chacune de ces auberges je demandai à manger; à la première, on m'offrit du pain, du beurre et du fromage; à la seconde, du fromage, du pain et du beurre; à la troisième, du beurre, du fromage et du pain. Je n'avais plus d'appétit en arrivant à Groningue; le fromage de Hollande se vengeait des mauvais propos que j'ai toujours tenus sur son compte.

XII

Groningue. — Eglise Saint-Mathieu. — Les Epoques ogivales. — Mardi-gras. — Mélodies.

24 février.

Groningue, où je suis arrivé hier à onze heures du soir, n'a rien de curieux et me semble même une ville déplaisante. C'est ce que nous appellerions, en France, une belle ville de province ; c'est-à-dire trop et trop peu ; ça n'a pas le cachet original des petites villes oubliées par la civilisation, et ça n'a pas non plus l'animation des vastes cités populeuses et industrielles. C'est quelque chose de bâtard entre les deux ; c'est indéfini et, par conséquent, désagréable. Je ne vous en dirais rien, si son église, jadis dédiée à saint Mathieu, n'était fort belle et réellement importante comme spécimen des différentes époques du gothique.

C'est une nef avec deux bas-côtés ; pas de transept. Le chœur, dont les hautes ogives rétrécies en lancette sont supportées par d'énormes piliers, est du

commencement du quatorzième siècle ; il est abandonné aujourd'hui, et, quoique fort bien entretenu, il ne sert plus au culte qui, avec ses bancs de chêne protestants, ses chaires et ses becs de gaz, s'est réfugié dans la nef, dont l'ogive plus ouverte et le fleuronnement des piliers indiquent le quinzième siècle. Les dalles de marbre noir ne sont qu'écussons et armoiries couvrant des tombes ; j'y aperçois celle d'une princesse Anne de Ligne de Barbançon. Quelques salles latérales, destinées actuellement aux assemblées d'administration intérieure, sont soutenues au milieu par un pilier décagone d'où s'élancent, comme une gerbe de palmiers, toutes les nervures de la voûte ; de longs et minces meneaux à biseau séparent les fenêtres, jadis vitrées d'écussons dont quelques-uns ont échappé aux mains françaises.

La tour du clocher est à cinq étages, en retrait l'un sur l'autre, et s'appuie sur une base carrée percée d'une voûte élevée qui sert de passage. Les deux premiers étages, troués de hautes ogives bouchées par des abat-son, ornés de gargouilles aux angles, couronnés par des balustrades tréflées et trilobées, indiquent le quinzième siècle, mais le quinzième siècle encore sobre et n'étant pas déjà tombé dans les folles exagérations du *flamboyant*. Le troisième étage est octogone ; mais les tourelles parasites apparaissent aux angles, l'ogive s'aplatit, les meneaux se surchargent, les gargouilles se mul-

tiplient, la décadence apparaît; les deux derniers étages ne sont d'aucun ordre, d'aucun genre ; le seizième et peut-être le dix-septième siècle y ont travaillé ; le goût hollandais y a ajouté ses petits obélisques et l'a couronné d'une boule à jour surmontée d'une croix.

J'y suis monté, j'y ai vu fonctionner le carillon, qui a trente-six cloches et cinquante-deux marteaux. Figurez-vous un énorme rouleau d'orgue de Barbarie, mis en jeu par le mécanisme de l'horloge, et dont les pointes, heurtant les touches d'un clavier de fer, soulèvent et font retomber le marteau qui doit frapper les cloches.

Il y a bien encore l'hôtel de ville qu'on montre avec orgueil et qui porte sur sa frise la date de son érection, MDCCCX ; mais c'est affreux ; une chose carrée avec application de pilastres et portique corinthiens. En Hollande, un hôtel de ville antique ! Passe encore à Athènes, ce serait de tradition ; mais ici, c'est aussi bête que la Bourse de Paris, l'église de la Madeleine et le reste, et ce n'est pas peu dire.

C'est aujourd'hui le mardi gras ; on ne s'en douterait guère ; chacun vaque à ses occupations le plus paisiblement du monde et sans paraître savoir que c'est jour de liesse et de réjouissance. Il y a marché sur la place de Breemarkt qui s'étend sous mes fenêtres, j'entends grogner les cochons et

bramer le veaux, et quand je regarde, je vois la coiffure des femmes qui reluit au soleil comme des casques de pompiers.

Cinq lieues me séparaient d'Assen, où je voulais aller coucher; je les franchis dans une carriole comme celle qui, la veille, m'avait amené à Groningue, mais avec le désagrément fort sensible d'avoir pour voisin un paysan ivre qui braillait à tue-tête et à chaque cahot retombait sur moi. Malgré l'ennui de subir un pareil compagnon, ce qu'il chantait m'a vengé de bien des admirations toutes faites qui m'ont agacé souvent; il détonnait, et en hollandais ! la *Normandie* de M. Bérat et le *Di tanti palpiti* de M. Rossini ; à ces deux ponts-neufs, il ajoutait en onomatopées inénarrables les polkas qu'il avait entendues et dansées aux *musicos* d'Amsterdam. Quand il eut épuisé son répertoire, il s'endormit ; j'en fis autant et je ne fus réveillé qu'à Assen par des jeunes gens qui, sortis d'un café, crièrent trois fois : Hip ! hip ! hip ! hourra ! et tirèrent un coup de pistolet ; je crois que cette manifestation hollando-saxonne avait lieu en l'honneur du mardi-gras.

—

XIII

Assen. — Celtologie. — Légende. — Coche Hollandais. — Le Canal. — Le Parfum des Nations. — Pays plat. — Souvenir de Palestine. — Meppel.

25 février.

Un canal ombragé d'arbres, une grande rue bordée de maisons basses et neuves, c'est là tout Assen, où il n'y a rien à voir. Il fallait faire deux lieues pour aller visiter un monument druidique qu'on appelle ici *Hunnebeden* (le lit des Huns); mais ma curiosité celtique est tellement émoussée depuis mon voyage en Bretagne; j'ai touché de la main tant de dolmens, de menhirs, de peulvans, de gas-gals, de barrows, de pierres branlantes et de lichavens; j'ai parcouru tant de cromlechs, d'alignements et de roches aux fées, que je demeurai insensible à la nouvelle séduction de cette archéologie monotone. Cependant, ce Hunnebeden offre cet intérêt singulier qu'il s'élève dans un pays absolument dépourvu de pierres, dans un pays où

faute de cailloux pour le macadam, on dalle les routes avec des briques, où l'on importe à grands frais d'Allemagne le pavé des rues, le marbre gris des palais et la meulière des moulins. De quelle Irlande, de quelles Ferroë, de quelle Scandinavie furent apportées les six pierres énormes qui composent ce dolmen ? Sur quelle barque en bois de Norvège sont-elles venues? Quels efforts les ont poussées jusqu'à Assen? Quel langage parlait le druide qui les a consacrées au dieu Kirk ou au dieu Tarann? Voilà ce que je n'aurais jamais pu vous apprendre, cher ami, quand bien même j'aurais visité, examiné, mesuré et dessiné ce muet témoin d'une civilisation disparue. J'aurais bien pu, il est vrai, faire une petite digression archéologique, vous parler du concile d'Arles, en 452, et de celui de Tours, en 567, qui défendirent le culte des pierres druidiques ; vous dire que les gas-gals sont partout dans l'univers ; que Pallas en a vu sur les bords de l'Oural, Spartmann chez les Cafres, Barow chez les Hottentots, Jefferson en Virginie ; que Wormius décrit ceux du Dannemark, et que Rudbeck en a compté plus de douze mille aux environs d'Upsal. J'aurais pu ajouter quelques paroles sur l'îlot de Gavr'Innis, à propos duquel on n'a encore dit que des niaiseries; mais à quoi bon? Vous rappelez-vous la légende? La fille du roi a quitté le château bâti sur le bord de la mer; à l'aide

d'une longue corde tressée d'algues et de goëmons, elle s'est laissé glisser du haut de la tourelle; elle s'est enfuie avec son amant. Le père, furieux, a juré par la corne profonde, cerclée d'or et reluisante d'émeraudes, où il boit l'hydromel, qu'il retrouverait sa fille ; il la cherche à grands fracas de cavaliers, de fanfares et de hennissements; il fouille les forteresses, les villes, les hameaux, les masures; les cavernes et jusqu'aux huttes des bergers. Mais c'est en vain, il ne la rencontre jamais; car, chaque nuit, les génies dressent pour les jeunes amants *le lit de roches*, où ils s'aiment et dorment en paix ; lit qui devient pour eux plus doux qu'une peau d'ours blanc, et dont la vertu les rend invisibles. Voilà certainement ce que l'on a raconté de plus sage et de plus probable sur l'archéologie celtique.

D'après ce que je vous en ai dit, vous comprenez que la ville d'Assen fut bientôt vue : un coup d'œil m'avait suffi. Je voulais aller coucher à Meppel ; mais j'étais las des voitures hollandaises, cahotantes machines, peu suspendues et à peine traînées par deux rosses poussives, boîtes incommodes, point rembourrées, garnies de paille, et où les voyageurs ont la fâcheuse habitude de dormir sur l'épaule les uns des autres. Je pris donc un *treschuit*. Le treschuit est un coche; non pas le coche d'Auxerre, qui fit tant parler de lui autrefois, plein de futailles, de vaches, de soldats, de trop galants mariniers, de

maris inquiets, et d'où sortaient indéfiniment des nourrices, mais un petit coche hollandais, peint à neuf, poncé, verni, coquet, abritant deux chambres bien chauffées sous son habitacle, et tout à fait engageant.

Je m'y installai. L'heure du départ allait sonner ; on agitait une cloche pour appeler les retardataires ; le cheval qui devait nous haler arriva, monté par un enfant d'une douzaine d'années, blond, disparu dans une redingote trop large, bleui par le froid, abrité d'une casquette tombée sur ses yeux, un peu bancal, tout à fait bossu, juché sur un paillasson qui faisait office de selle, et soufflant à toute poitrine dans une trompette d'où une nichée de canards s'envolaient en faisant des *couacs* abominables. Le cheval ne valait guère mieux que son cavalier, avec ses jambes qui se heurtaient aux genoux, ses naseaux flétris, ses sabots en pied de vache, son étroite poitrine, sa queue absente, sa lèvre trop longue, ses trop visibles côtes et son poil de caniche qui fumait à l'air froid du matin. Derrière lui, fixé à deux traits, pend un palonnier auquel on attacha la corde de traîne ; la bête prit un petit trot balancé, le gamin écorcha une fanfare, et nous partîmes.

Nulle façon de voyager n'est plus agréable que celle-là : on va lentement, il est vrai, mais les eaux du canal sont si paisibles, la traction est si douce,

qu'on ne sent aucun mouvement et qu'on n'entend, pour tout bruit, que le sillage presque muet du bateau, à moins, toutefois, qu'un coup de barre mal donné ne jette le treschuit sur une grosse barque chargé de briques, ce qui nous arriva ; alors le poêle se démantibule, les *colis* roulent sur les passagers, les femmes s'effrayent, les hommes rient un peu, le patron jure comme un templier ; on échange quelques injures à bonne distance avec les autres mariniers, et l'on repart, chacun s'accommodant de son mieux, les uns pour dormir, les autres pour causer en fumant, et moi pour regarder.

En Hollande, le canal s'entretient par le péage des ponts, comme la route par le péage des barrières. Les ponts sont fréquents, les écluses nombreuses ; le petit conducteur sonne de la trompette ; d'une maison sort quelqu'un, presque toujours une femme ; elle se pend aux chaînes du pont, les montants s'abaissent peu à peu, par secousse, le tablier se redresse, puis la lourde machine s'ouvre tout à fait et nous passons.

Aux écluses on s'arrête ; lentement et à grands efforts de leviers on soulève la vanne ; l'eau se gonfle, se crève en quelques bulles dont le cercles blanchâtres tournoient comme des anneaux d'argent, se brise en petites vagues heurtées les unes contre les autres, s'étend en longs ruis-

seaux rapides, bouillonne avec fracas, et, pénétrée par le soleil, brunie par les tourbières qu'elle traverse, elle ressemble aux tourbillonnements d'une cuve immense pleine de curaçao en ébullition; puis, tout se calme peu à peu, l'eau a gagné son niveau, les grandes portes roulent avec bruit sur leurs gonds humides, et la barque entre dans le bassin en attendant que la seconde écluse s'ouvre à son tour. Alors, les voyageurs descendent, ils entrent au *bouchon;* on boit un verre de genièvre, on allume sa pipe et l'on repart aux appels du patron.

Tout le long du canal, qui est le *Suilder Waart,* il y a des maisons, petites et pauvres, presque des chaumières. Beaucoup de monde en vit, de ce canal; à chaque écluse, à chaque pont, à chaque passerelle il y a des cabarets ou des magasins de combustible. C'est ici surtout le canton où l'on fabrique la tourbe; les bateaux que nous côtoyons en sont chargés jusqu'à demi-hauteur du mât. Avez-vous remarqué, vous qui avez beaucoup voyagé, qu'en dehors de son aspect particulier chaque pays a une odeur spéciale qui le fait reconnaître : l'Egypte sent la fleur des fèves, l'Italie sent la cire et l'encens, l'Angleterre sent la fumée de houille, la Grèce sent l'araki, la France sent le pain de munition; la Hollande a aussi son parfum à elle et tout à fait distinct : elle sent la tourbe humide.

Le soleil, plus haut sur l'horizon, avait fondu peu à peu la gelée blanche qui argentait les plats-bords, le temps s'était adouci ; je suis monté sur l'habitacle et je me suis accroupi dans cette posture musulmane que j'affectionnais à l'époque où ma cange remontait le Nil toujours regretté. Ce n'est plus la terre légère et noire des environs de Haarlem ; ce ne sont plus les prairies verdoyantes qui bordent le grand canal du nord, entre Zaandam et Broeck, ce sont des terrains sablonneux que je vois, couverts de maigres bruyères brûlées par le froid, plantés de pins parmi lesquels s'élance la haute tige de quelques épicéas ; ce sont des marais où des vaches vont paisiblement avec de l'eau jusqu'aux genoux et de l'herbe jusqu'au ventre.

Le paysage s'étend à perte de vue sans soulèvements, sans ondulations, uniforme et plat. A le considérer attentivement, on y découvre mille singularités d'aspect, mille variétés de lignes et de couleurs, et, malgré son apparente monotonie, on ne se lasse pas de le regarder. Et puis, vous l'avouerai-je, j'aime les paysages plats ; les pays accidentés ne me sont pas agréables et les montagnes ne me plaisent plus ; non pas que je les trouve inutiles dans l'harmonie générale, non pas que je veuille faire du monde une grande machine sans relief et sans imprévu, non ; mais, une fois en ma vie actuelle, j'ai contemplé de telles montagnes, que

maintenant je ferme les yeux lorsque j'en rencontre.

Quand, debout sur les crêtes décharnées, pleines de serpents et de chacals, par où, suivant les méandres pierreux d'un sentier désolé, l'on se rend au monastère de Saint-Saba, on a vu, au delà de la mer Morte miroitant sous le ciel implacable comme un lac d'étain en fusion, les montagnes du pays de Hauran, soulevées ainsi que des mamelles gonflées de lait, profiler sur l'horizon bleu leurs lignes largement découpées et d'une simplicité magnifique, pousser en avant leurs contreforts rebondissants jusques sur les grèves stérilisées par les eaux maudites, rejeter en arrière leurs fronts couronnés de laves, montrer à nu leurs flancs blanchis par des rochers de sel, s'envelopper de tons si éclatants et si blonds qu'elles paraissent dans le lointain un écrin gigantesque où les aigues-marines, les saphirs, les rubis, les opales, les topazes brûlées, les améthystes se mêlent et se superposent sans se confondre, gardant chacun sa nuance particulière et s'harmonisant par transparence dans ce merveilleux concert de couleurs ; quand, charmé, ravi, stupéfait, on est resté de longues heures immobile, regardant ces teintes, limpides comme un regard, changer insensiblement du bleu pâle au violet foncé et du lilas au pourpre, et prendre, sous le soleil couchant qui les pénètre, un éclat violent, profond et toujours si

doux qu'il en est attendrissant ; quand on a vu la montagne entière évanouie dans le crépuscule verdâtre, reparaître tout à coup sous la lune, ainsi qu'un cône d'argent brodé de perles fines, on a vu alors la nature dans sa plus grandiose manifestation de forme et de couleur, on conserve dans son souvenir cette apparition supérieure, on détourne ses yeux des monts les plus renommés, et, quelles que soient les montagnes que le hasard des voyages fait surgir sur votre route, que ce soient les chaînes apennines blanches de neige et noires de sapins, que ce soient ces belles collines qui portent Albano et Rocca-di-Papa et ferment de leurs croupes gracieuses la mélancolique verdure de la campagne romaine, que ce soient les Pyrennées bleuissantes et coiffées de glaciers roses, que ce soit le Parnasse où coulent des fontaines sacrées, que ce soit l'Olympe d'où les dieux sont partis, jamais on ne peut chasser de sa pensée cette montagne forte, lumineuse et pénétrante ; elle reste dans votre mémoire comme un des chefs-d'œuvre de la création, comme une de ces rares merveilles que Dieu a jetées sur la terre pour donner aux hommes un exemple inimitable, et, semblable à ce paysan de l'Attique qui après avoir vu Vénus en songe, avait pris toutes les femmes en dédain, on a pitié de ces pauvres mamelons qui arrondissent leurs lignes, renforcent leurs teintes, se blanchissent de neige, s'empanachent de forêts

et versent bruyamment leurs cascades, sans jamais parvenir à vous faire oublier cette immense pierre précieuse que, pendant tout un jour, on a contemplée auprès de Jéricho.

Ah ! comme les souvenirs sont bavards et comme les transitions de la pensée sont pleines de trahison ; me voici loin, bien loin de cette paisible Hollande, du canal où glisse notre bateau et des bruyères, qui peu à peu s'amoindrissent, se mêlent à quelques rares bouquets, et finissent par céder la place à des prés qui n'ont pas besoin d'engrais, car chaque année ils sont inondés naturellement, et qui me rappellent, malgré leur très-vaste étendue, ces plaisantes prairies de Sotteville qu'on aperçoit en arrivant à Rouen par le chemin de fer ; seulement, au lieu de la haute tour de Saint-Ouen, de la ferronnerie inachevée qui sert ridiculement de flèche à la cathédrale, des beaux ponts et des larges quais, j'aperçois une petite ville tapie derrière des arbres, entourée de moulins et sur laquelle le soleil projette ses dernières lueurs avant de se coucher : c'est Meppel.

La ville est franchement de province et n'affiche point d'exorbitantes allures de capitale comme Groningue ; elle est simple, coupée de canaux sans quais ni parapets, où des bateaux carguent leurs voiles rouges, et percée de trois ou quatre grandes rues patriarcalement solitaires. A la bonne heure,

voici de nouveau les jolies maisons à pignons étagés, et en voilà une, assez étrange, en plâtre rugueux peint en noir avec application de fragments de vitres; c'est d'un aspect sombre, praliné, relevé par quelques points brillants de l'effet le plus singulier. Ici, plus de coiffures d'or, plus de ces beaux clinquants qui scintillent sur la tête des Frisonnes de Leuwarden, mais de grands bonnets gaufrés, tuyautés, godronnés, à coiffe plissée, à barbes tombantes, qui cachent les cheveux, amaigrissent le visage et donnent aux femmes un aspect monacal déplaisant et prétentieux.

—

XIV

Soleil. — Landes. — Colonies pénitentiaires. — Ommerschans. — Questions difficiles. — Canards sauvages. — Zwolle. — Forteresse. — Architectures.

26 février.

La route qui conduit de Meppel à Zwolle laisse loin à sa gauche, vers l'est, la colonie pénitentiaire d'Ommerschans que je voulais visiter ; je ne pouvais donc penser à prendre la diligence ; je fis prix avec un loueur de voitures, qui mit à ma disposition une carriole où je m'établis assez commodément. La journée devait être fort occupée ; aussi, presque au lever du jour, nous partîmes par un petit froid sec et une atmosphère limpide comme du cristal de roche. Partout j'ai lu, et vous aussi, sans doute : « la brumeuse Hollande ; » jusqu'à présent je n'y ai vu que du soleil et fort peu de nuages ; le dieu des voyages a reconnu en moi son plus fervent adorateur, et, en signe de protection, il m'envoie un de ces temps inespérés et joyeux qui embellissent toute

chose, qui brillent sur les prairies, découpent en lignes pures la silhouette des villes et donnent aux horizons d'incalculables profondeurs ; les Hollandais eux-mêmes n'en reviennent pas ; si les arbres avaient des feuilles, je serais l'homme le plus heureux de la terre.

La route est sablonneuse ; nos deux chevaux y vont au pas, tirant à grande peine la voiture, dont les roues enfoncent jusqu'au moyeu ; sur les talus quelques pins poussent leurs tiges résineuses hors des terrains blanchâtres ; au delà, des bruyères, des bruyères et encore des bruyères : cela me rappelle cette lande de Lanvaux qui, dans le Morbihan, va d'Elven à Malestroit. Les défrichements commencent, mais ils sont rares et difficiles, car les canaux ne coulent pas ici par où l'on apporte les engrais. La route est presque animée ; c'est jour de marché à Meppel, et les paysans qui s'y rendent sur leurs longs et étroits chariots passent près de nous en nous donnant le bonjour dans un patois particulier à cette partie de la Hollande et qui offre quelque analogie avec l'anglais parlé en Cornouailles. Le costume est bien moins spécial que le langage, je vous jure : redingote, pantalon et casquette en drap gros bleu pour les hommes ; pour les femmes, robes de mérinos, bonnet et fichu blanc, tablier en soie gorge-de-pigeon et parapluie ; à les voir, on les prendrait pour de minces propriétaires des environs

de Paris, de Carpentras ou de Lyon, si l'on ne se savait sur la limite des provinces de Drenthe et d'Over-Yssel.

Pendant que notre voiture s'en allait cahin-caha, criant dans les sables et me secouant de ses cahots, je lisais la brochure du docteur Haring (1) sur les colonies que j'allais visiter et dont voici rapidement l'historique.

Les années 1816 et 1817 furent calamiteuses ; les récoltes de céréales manquèrent ; ce fut plus que de la disette, ce fut presque de la famine. Le pain atteignit un prix exorbitant ; les petits cultivateurs ruinés, les paysans sans ouvrage, les artisans incapables de se nourrir se répandirent en Hollande, racontant leurs misères et tendant la main ; la mendicité acquit de telles proportions qu'elle devint une sorte de danger public et que de grands efforts furent faits pour y remédier. Dans ce but, une société de charité, fondée sous les auspices du roi Guillaume Ier, présidée par le prince Frédéric des Pays-Bas, se constitua avec le titre de *Société néerlandaise de bienfaisance*. Vingt mille personnes s'inscrivirent pour une cotisation annuelle de trois florins et demi, et l'on put ainsi réunir une somme d'environ cent cinquante mille francs, à l'aide de

(1) *Notice sur les colonies agricoles de la Société néerlandaise de bienfaisance*, adressée à M. V. N., à Bonn, par W. C. H. Haring, phil. doct. mag. Arnhem, G. J. Thieme. 1849.

laquelle on acheta dans la province de Drenthe, aux confins de l'Over-Yssel, treize cents acres de terre passable et deux mille six cents acres de landes stériles. Sur ces terrains, quatre colonies furent établies : deux, celles de Frederiksoord et Wilemsoord, réservées aux mendiants valides et aux familles pauvres qui obtiendraient l'autorisation d'y résider; les deux autres, Veenhuizen et Ommerchans, destinées à servir de maisons pénitentiaires aux colons libres réfractaires, aux mendiants récidivistes, et enfin d'asile et d'école aux orphelins abandonnés. On avait fondé aussi quelques colonies dans la province d'Anvers, mais depuis la révolution de Belgique elles ont cessé d'exister.

La pensée qui avait donné naissance à ces établissements mérite des éloges ; la méthode d'entretien des mendiants y est fort économique, car on a rigoureusement calculé, sur un laps de vingt-deux ans, de 1818 à 1840, qu'ils n'y reviennent pas annuellement à plus de soixante-dix florins par tête ; mais la cotisation est réduite à deux florins et demi, et le nombre des souscriptions va s'affaiblissant chaque jour. De 20,000 qu'il était au début, en 1839 il n'est plus que de 10,666, ; à la fin de décembre 1847, il tombe à 7,300 ; j'ignore ce qu'il est aujourd'hui, mais je le crois absolument insuffisant, car il est, dit-on, très-sérieusement question d'abandonner ces établissements de charité.

Le but de la Société était :

1° D'entretenir, non pas dans l'aisance, mais du moins dans la possibilité de vivre, des familles libres auxquelles en échange d'une somme de 1,700 florins une fois versée, on donnait quatre hectares et demi de terre, une maison, un cochon et des instruments aratoires ;

2° De former des ouvriers et des agriculteurs, en détenant pénitentiairement et en faisant travailler, soit à des métiers, soit à la terre, pendant trois ans au plus, les pauvres arrêtés en flagrant délit de mendicité ;

3° De donner un état et une instruction primaire aux orphelins qu'on garde jusqu'à leur dix-huitième année, et au besoin, mais sur leur demande, jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis. On comptait, pour entretenir ces colonies de bienfaisance, sur des souscriptions charitables et sur la vente des produits fabriqués ou obtenus par les colons.

Malheureusement les résultats ne furent point aussi brillants que ceux que l'on espérait. On avait cru trop facilement, dans le principe, qu'on parviendrait à transformer des familles urbaines et artisanes en familles d'agriculteurs, et qu'avec la terre et les outils donnés, on en ferait de petits fermiers, vivant de leurs produits et pouvant en outre payer un bail à la Société. L'expérience a prouvé que ce projet n'était point aisément réalisable. En effet, en 1848,

sur quatre cent vingt fermes organisées d'après ce système, vingt seulement sont libres et louées à bail ; les quatre cents autres sont occupées, pour le compte de la société, par des ouvriers payés par elle.

On avait cru aussi que la plupart des mendiants, dont on évaluait le nombre à huit mille environ, étaient des gens *valides*, qui, hommes ou femmes, pourraient, se livrant sous une surveillance continuelle aux travaux de l'agriculture et des fabriques, arriver à se procurer ainsi leur entretien. L'expérience a encore démenti cette idée, car elle a prouvé que, sur neuf personnes expédiées aux colonies, quatre au moins étaient invalides, incapables de se livrer à un labeur régulier, et devaient être nourries, habillées et logées. Le gouvernement a eu beau payer une pension plus élevée pour ces mendiants inutiles, afin de soulager la Société écrasée par ses charges, les colonies n'en sont pas moins encombrées de pauvres diables qu'il faut entretenir et soigner sans dédommagement.

Quant à la situation pécuniaire de la Société, elle me paraît singulièrement compromise aujourd'hui. En effet, « peu de temps après la fondation, en 1818, dit M. Haring, auquel j'ai emprunté les renseignements qui précèdent et que maintenant je copie, on a parfaitement compris qu'on ne pourrait continuer d'après le plan primitif, et que les colonies ne se

soutiendraient jamais de leur propre fait et au moyen des secours pécuniaires résultant des contrats conclus avec le gouvernement et les particuliers. Mais, au lieu d'en convenir franchement, on a célé de son mieux l'état des choses, on a tellement confondu les dépenses des différentes colonies, qu'il est à présent (1849) presque impossible de démontrer laquelle a le plus besoin de secours ; on s'est procuré clandestinement, et par suite d'ordonnances du feu roi des Pays-Bas, les fonds nécessaires, en y affectant les revenus des possessions néerlandaises aux Indes orientales, jusqu'à ce qu'enfin, en 1841, on s'est vu forcé de demander du secours au pouvoir législatif. Après de grands différends et beaucoup de négociations, la Société s'est reconnue débitrice de l'État pour la somme de 3,604,464 florins qu'elle avait reçue depuis 1831. Elle a donné hypothèque pour cette dette, et l'État est devenu propriétaire des colonies de l'Ommerschans et de Veenhuizen. Depuis ce temps, les affaires restent *in statu quo*, parce que ni le gouvernement, ni les États-Généraux n'ont le courage de régler, par un grand coup, les affaires embrouillées de la Société. En attendant une réforme quelconque, la Société a reçu, en 1843, un subside de 74,635 florins ; en 1846, de 80,000 ; en 1847, de 161,000; et en 1848, de 86,000, pour subvenir aux pertes énormes que les colonies ont souffertes par suite de la maladie des pommes de

terre, et de la mauvaise récolte de seigle en 1846. »
A ces détails précis, j'ajouterai, d'après des renseignements particuliers dont je n'ai pu contrôler l'exactitude, que, depuis 1849, la Société reçoit une subvention annuelle de 80,000 florins.

Les mendiants ne peuvent rester plus de trois ans dans les colonies (il est bien entendu que je ne parle point des *colons libres* qui demeurent à vie dans leurs fermes acquises au prix de 1,700 florins une fois déposés), et c'est là, il faut le dire, un déplorable système. Trois ans ne suffisent pas pour changer des habitudes de paresse en habitudes de travail, ou pour donner à un homme accoutumé aux secours publics la volonté et l'énergie de chercher, de trouver, d'accomplir un travail et d'en vivre. Aussi, dès qu'un pauvre est congédié après les trois ans de *maximum* expirés, il se hâte de mendier de nouveau, afin de retourner aux colonies, où, du moins, il est abrité, nourri, et couché.

J'aurais voulu visiter tous ces établissements, mais ils sont trop éloignés les uns des autres, et le temps me manquait pour parcourir la distance qui les sépare ; je dus donc me contenter de l'Ommerschans. Voici ce qu'en dit le docteur Haring :

« L'Ommerschans, près d'Ommers en Over-Yssel, sert de dépôt de mendicité. Un bâtiment central y est entouré de dix-huit fermes à trente-deux hectares chacune, ce qui forme en tout sept cent

quarante hectares de terre cultivée. Il s'y trouve une église réformée et une école qui sert en même temps d'église catholique, en attendant que le plan projeté de construire celle-ci soit effectué, et une hôtellerie..... Il y a quelques maisonnettes où l'on place par mesure pénitentiaire, pour un temps proportionné aux délits, des colons libres qui y sont tenus sous une discipline sévère.

« Les orphelins et enfants abandonnés par leurs parents sont placés, pour la plupart, par les grandes villes de la Hollande, ou ce sont des enfants dont les parents se trouvent aux colonies parmi les mendiants... On paye (la commune ou la ville) au gouvernement, par an, pour chaque orphelin de deux à six ans, soixante-dix florins ; de six à treize, soixante-trois florins ; de treize à dix-huit, trente-cinq ; pour un orphelin impropre à un travail quelconque, quatre-vingt-cinq ; et pour frais d'admission, par tête, quinze florins.

« Les mendiants sont : 1° des personnes condamnées par les tribunaux, pour délit de mendicité, à un emprisonnement de trois à six mois, puis à une détention dans un dépôt de mendicité, selon l'article 274 du code pénal français qui est encore en vigueur dans les Pays-Bas ; 2° un petit nombre de mendiants envoyés par des communes, pour leur propre compte, afin de s'en débarrasser ; 3° les pauvres qui ont témoigné le désir d'être transportés

aux colonies, parce qu'ils ne pouvaient trouver ailleurs le moyen de gagner leur vie. Les communes où ils ont leur domicile sont contraintes, plus ou moins, de les y faire transporter et de les entretenir à leur demande. On conçoit que, par ce système, la charité légale est ici en pleine vigueur. Les pensions et les frais de transport rendent cette manière de soigner leurs pauvres tellement onéreuse pour les communes qu'elles cherchent continuellement et par tous les moyens imaginables à se soustraire à cette charge. Une loi vicieuse qui assigne, comme domicile d'assistance, la commune où un pauvre a demeuré consécutivement pendant les trois dernières années, contribue beaucoup à aggraver les charges qui ruinent les finances de plusieurs communes. La commune, considérée comme domicile légal d'un mendiant envoyé aux colonies, est obligée de payer au gouvernement quinze florins par tête pour frais d'admission et ensuite par an ; pour un mendiant valide, trente-cinq florins ; pour un mendiant mi-valide, soixante-douze et demi, et pour un invalide incapable de tout travail, quatre-vingt-cinq florins... Les frais de transport et d'admission sont avancés à l'Ommerschans par l'administration de la Société, qui en est remboursée par le gouvernement, et celui-ci se les fait rembourser par les communes. Quant aux frais d'entretien, le gouvernement a contracté avec la Société un arrangement renouvelé en 1845 pour

l'entretien de deux mille orphelins ou enfants abandonnés ; mille neuf cent cinquante pauvres, sans famille, à placer dans les dépôts de mendicité ; mille deux cent cinquante pauvres environ, ou deux cent cinquante familles à cinq têtes chacune ; quatre mille mendiants et environ six cent cinquante vétérans de l'armée ou cent soixante-dix-huit familles. Le gouvernement paye trois cent vingt-deux mille florins par an à la Société pour l'entretien de cinq mille huit cents à neuf mille deux cents de ces personnes. S'il y en a moins de cinq mille huit cents, le gouvernement soustrait trente-cinq florins par tête. Pour indemnisation de ce qu'elle ne peut employer certains colons comme travailleurs, la Société reçoit encore du gouvernement, pour un orphelin de deux à six ans, trente-cinq florins par an ; pour un autre de six à treize, trente florins ; pour un sujet impropre à un travail quelconque, cinquante florins ; pour toute autre personne mi-valide, trente-sept florins et demi, et, enfin, pour un aveugle ou un incurable qu'on ne pourrait employer à aucun ouvrage, cinquante florins.

« Tout travail effectué par les colons se fait, à peu d'exceptions près, à la tâche ou à la pièce. La Société fournit aux colons libres tout ce dont ils ont besoin, mais ils doivent le payer au moyen de gages ou salaires qu'ils gagnent en travaillant pour la Société. Les gages sont payés en monnaie de plomb

qui n'a de cours que dans les colonies mêmes. Les mendiants ne reçoivent gratuitement que le vêtement, un hamac, un repas chaud et du pain sec. Toute autre chose dont ils peuvent avoir besoin se vend pour de la monnaie coloniale dans des boutiques établies dans les bâtiments centraux. Ils doivent gagner cette paye par leur travail et se procurer de la même manière un fonds qui leur sert à s'acquitter lorsqu'ils quittent les colonies.

« Beaucoup de colons sont occupés à un grand nombre de métiers pour confectionner presque tout ce dont les colonies ont besoin en outils ou en objets destinés au ménage. Au commencement on avait des maîtres charpentiers, des maîtres charrons, etc.; mais à présent, presque tout se fait par les colons. On trouve aux colonies des ateliers de charpentiers, de charrons, de forgerons, de cloutiers, de maçons, de ferblantiers, de tonneliers, de vanniers, de sabotiers, de cordonniers, de tailleurs, de tisserands pour toute sorte de vêtements, de tricoteuses, de couturières; même un petit chantier. Tous les bâtiments dont on a besoin sont à présent construits par les colons, et ils confectionnent depuis l'an passé (1848), tout seuls, dans les tourbières de la Société, toute la tourbe nécessaire aux ménages et à l'alimentation du combustible des machines à vapeur de la filature. »

Tels sont les renseignements les plus curieux que j'aie trouvés dans la brochure de M. Haring. Quel a

été le mouvement de ces colonies depuis 1848? Je l'ignore ; mais j'ai tout lieu de croire qu'il n'a point marché dans une progression satisfaisante ; car j'ai entendu dire que le prince Frédérik venait de donner sa démission de président de la *Société de bienfaisance*, que les colonies étaient sur le point d'être supprimées, et que chaque ville allait reprendre ses pauvres. Ce serait un réel malheur pour le pays ; car, malgré certaines erreurs d'organisation au début, ces colonies ont rendu de très-importants services en abritant la population mendiante, en élevant avec quelque instruction de nombreux orphelins, et en faisant défricher plus de quatre mille hectares de terre inculte par des hommes dont on ne savait auparavant obtenir aucun travail.

J'arrivai à Ommerschans vers onze heures et demie, et je trouvai à déjeuner dans une auberge qui ne me parut point mauvaise, parce qu'elle est très-propre. Je franchis à pied, sur une belle route, les deux kilomètres qui me séparaient encore de la maison centrale. Le directeur, après avoir écrit mes nom et prénom, m'autorisa avec quelque amabilité à visiter la colonie et me donna un chef gardien pour guide.

Quelques hommes vêtus en paysans et armés d'un sabre briquet suspendu à un baudrier servent de gardes et se tiennent dans une salle ouverte sur l'entrée principale qui donne accès dans une immense

cour divisée au milieu et entourée sur chacune de ses quatre faces par un long bâtiment composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage. D'un côté sont les femmes, et de l'autre les hommes ; la séparation des sexes, quoique maintenue avec sévérité, n'est donc point absolue ; les époux seuls peuvent se réunir pendant l'heure de récréation qui suit le dîner, dans une cour spéciale et attentivement surveillée.

Il était midi : c'est l'heure du repas ; je suis entré dans le bâtiment des femmes ; elles se tenaient assises en silence autour de tables longues sur lesquelles fumaient dans des assiettes d'étain des fèves cuites à l'eau qui répandaient un parfum désagréable. Une des détenues, debout et appuyée contre la muraille, lisait un chapitre des Evangiles. Bien peu de ces malheureuses étaient jeunes ; pas une ne me parut jolie ; sur leurs visages maigris, la souffrance et la misère ont tracé des rides profondes. Elles inclinaient lentement la tête pour me saluer lorsque je passais près d'elles et me regardaient avec plus d'hébétement que de curiosité. La propreté hollandaise a pénétré jusqu'ici, et, d'après ce que me disait mon guide, la discipline n'a rien à faire pour l'imposer ; elle est tellement dans les mœurs de cette nation que ces misérables s'emploient d'elles-mêmes à fourbir les carreaux, à savonner les tables, à épousseter les plafonds et à nettoyer les vitres. Les réfectoires sont voisins les uns des autres, séparés seu-

lement par une simple cloison et communiquant entre eux par une baie que nulle porte ne ferme. De même que les batteries d'un navire de guerre, ces grandes salles servent de réfectoire pendant le jour et de dortoir pendant la nuit ; aux poutres saillantes du plafond pendent les hamacs chargés d'un matelas et de deux couvertures. Près des réfectoires fonctionnent les cuisines garnies de larges fourneaux économiques servis par des détenues. Au bout du bâtiment des femmes, s'ouvrent deux salles destinées aux enfants ; là, point de hamacs, mais des lits si petits qu'ils peuvent bien passer pour des berceaux ; des femmes s'empressent autour de quelques pauvres *babies* couchés et les barbouillent d'une bouillie épaisse et grise où il est entré plus d'avoine que de froment. Des enfants plus grands sont dans une autre chambre ; les assiettes dont ils se servent sont en grosse faïence et laissent lire sur leur fond blanchâtre et fendillé une maxime morale tirée des livres saints.

Le bâtiment réservé aux hommes est semblable à celui que les femmes occupent. Quand j'y arrivai, le repas était terminé et les détenus se promenaient dans les cours. Beaucoup d'entre eux sont jeunes et tous m'ont paru porter avec insouciance, mais sans forfanterie, cette lugubre livrée de la misère. Quelques-uns sont vêtus de casaques et de pantalons jaunâtres zébrés de noir : ce sont ceux à qui l'air

de la liberté a manqué et qui, pour le respirer à tout prix, ont essayé de prendre cette belle clef d'or qu'on appelle la clef des champs. Les tentatives d'évasion sont assez fréquentes ; mais sur soixante prisonniers qui, en moyenne, essayent de s'échapper dans le cours d'une année, cinquante-cinq au moins sont repris, et alors, non pas pour les punir, mais pour les signaler à l'attention des gardiens, on leur inflige ce laid costume bariolé. J'ai pénétré dans la cantine où ces malheureux ont la permission d'acheter certaines denrées désignées : j'y vois du fromage, de la cassonade, du tabac et du pain ; mais quel pain, pain de seigle, si mou, si chargé de son, si humide, qu'il ressemble à une brique de tourbe mouillée. La monnaie spéciale à la colonie est sinistre : un jeton de cuivre représente un florin ; un jeton d'étain, cinquante cents ; un demi-jeton, vingt-cinq cents.

Je visite successivement la boulangerie, la forge, la clouterie, la charronnerie : tout assez confortable et bien outillé. Quand l'heure du travail eut sonné, on agita une cloche ; les détenus se rangent quatre par quatre, et, sous la conduite de chefs choisis parmi eux, ils se rendent aux ateliers ; c'est alors que, les voyant marcher, je puis remarquer combien, parmi eux, il y a de bancals, de bossus, de béquillards et d'estropiés ; je regardai curieusement défiler devant moi tous ces pauvres diables, cette Cour des

miracles de la Hollande, ces cagoux, ces marcandiers, ces rifodés, ces polissons, ces capons, ces malingreux, ces franc-mitoux, ces callots, ces hubains, ces orphelins, ces piètres, ces coquillards, ces sabouleux, ces courtauds de boutange, ces marpaux, ces millards, ces drilles et ces narquois des Provinvinces-Unies. Au reste, cette truanderie paraissait assez honnête, et il me semble que Pierre Gringoire n'aurait pas couru grand danger au milieu d'elle.

Je parcourus les ateliers où ils confectionnent les sacs destinés à contenir le café ; la fabrication de ces sacs suffirait seule à prouver combien le commerce est encore arriéré. La matière première est le *jute*, sorte de jonc très-textile qui croit en Bengale ; du Bengale on l'apporte en Angleterre, où la Hollande va le chercher pour le tisser chez elle et le reporter ensuite aux Indes orientales, dans ses possessions de Java, sous forme de sacs, qu'on remplit de café et qui de nouveau reviendront en Europe. Pendant que les hommes s'occupent à ces sacs grossiers et aux dures professions de notre sexe, les femmes, à l'aide de métiers à navette, tissent ces mouchoirs à carreaux, façon de madras, qui sont bien la plus laide pièce de toilette que je connaisse. Tous les différents objets faits par les prisonniers sont vendus, et sur le produit on leur réserve seize pour cent, dont une partie est retenue pour les frais de leur entretien et dont l'autre partie leur est remise en cette monnaie dont je vous ai parlé.

La maison contient deux mille trois cents détenus, et d'après le peu d'observations que j'ai pu faire dans les quelques instants que j'ai passés près d'eux, il me semble qu'ils sont traités très-paternellement, sans violence, sans cette grossièreté brutale dont ailleurs nous avons vu tant d'exemples, et qu'ils jouissent d'une certaine liberté relative; enfin ils ont plutôt l'air d'être dans un hospice sévèrement dirigé que dans une maison de détention; c'est, du reste, un des caractère du Hollandais de ne faire que ce qu'il faut faire, avec bonté, sans rigidité inutile, sans excès de zèle, honnêtement et toujours avec une commisération naturelle et de bon aloi; en un mot, dans toutes ses actions, le Hollandais n'est jamais faiseur d'embarras, pardonnez-moi l'expression, et c'est là une qualité qui vous réjouit et vous repose quand on arrive de France.

Ommerschans est bâti sur l'emplacement d'une ancienne forteresse démantelée et dont les matériaux ont, je pense, été utilisés dans les constructions nouvelles; de celles d'autrefois on a conservé deux casemates qui maintenant servent de prisons. On n'y est pas bien malheureux, sans doute, car en passant près d'elles, j'entends des voix qui chantent et qui rient à gorge déployée. Les honneurs de l'infirmerie, petite, mais aérée et bien distribuée en quatre salles, me sont faits par le médecin, qui parle purement français, comme, du reste, presque tous

les Hollandais de quelque éducation. Je vous fais grâce des cas curieux que j'y ai observés et des furieuses attaques d'éclampsie dans lesquelles se débattait une jeune femme nouvellement accouchée. En me la montrant, le docteur me disait : — On a beau les surveiller et les punir, ces gens-là sont incorrigibles, et tous les mois nous avons deux ou trois baptêmes !

J'ai visité l'église et l'école, qui se ressemblent tellement qu'on les confondrait volontiers ; puis je pris congé de mon guide et je rejoignis l'hôtellerie.

Pendant qu'on mettait les chevaux à la voiture et que je fumais en me promenant de long en large, je me posais innocemment les questions suivantes :

Une société dont quelques membres ont trop, tandis que d'autres n'ont pas assez et souvent même n'ont rien, est-elle une société bien constituée ?

Une société dans laquelle, sous peine de mourir de faim, un homme est contraint de mendier, est-elle une société respectable ?

Une société qui enferme pénitentiairement l'homme qui a mendié étant en état de légitime défense contre le besoin, est-elle une société juste ?

Enfin une société qui n'ose remédier à la misère que par des dépôts de mendicité, des colonies agricoles et autres mesures répressives, est-elle une société viable ?

Je me répétais cette définition de Chamfort : « En résumé, la société n'est jamais composée que de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, ceux qui ont plus d'appétit que de dîners. » Et je me disais : Ne pourrait-on pas trouver enfin le moyen de rendre les dîners égaux aux appétits? Mais j'avais fait plusieurs lieues déjà avant d'avoir pu me répondre, et j'étais arrivé dans une magnifique avenue de chênes, longue de deux lieues, qui rejoint la grande route de Zwolle. C'est ici le pays des canards sauvages, car le marécage abonde et les convie à rester pendant l'hiver. On les voit se lever en longues bandes qui passent à l'horizon, battant l'air de leurs ailes rapides et tachant le ciel de leurs lignes irrégulières et noires. Les paysans les chassent à outrance et les prennent dans des filets tendus à travers les arbres, où ils les attirent à l'aide d'un appelant dressé à cet usage. Cette chasse, fermée à la fin du mois de mars, est une source de gros bénéfices pour les habitants de ces provinces qui sont beaucoup moins riches que les paysans de la Hollande occidentale ; dans ces premières, en effet, les cultivateurs ne fabriquent que du beurre, denrée peu exportable, qui se consomme sur place et ne rapporte qu'un gain modéré, tandis que, dans la seconde, on confectionne ce fameux fromage qui est une des causes les plus sérieuses de la richesse du pays. « Ils transmutent le fromage en or, » a dit Michelet.

Vers quatre heures, j'arrivai à Zwolle, qui est une belle ville plaisamment ornée et qui a conservé les vieilles allures d'une capitale de province. On sent, à la voir, qu'elle eut son indépendance, sa force et son gouvernement propre. De ses fortifications d'autrefois, il ne reste qu'une porte dans le goût de celle que j'ai vue à Haarlem, mais beaucoup plus grande et plus intéressante. Elle se compose d'un très-haut massif carré, ouvert de longues baies ogivales et s'unissant, sur chaque angle, à une tourelle qui, prenant naissance à neuf pieds du sol environ, appuie sa base arrondie sur des modillons trilobés, devient tout à coup heptagone et se termine par un clocheton pointu. Ces quatre tourelles sont reliées, sur les façades, par des galeries abritées d'un toit et dont les machicoulis sont actuellement aveuglés par des moellons noyés de mortier. Des figurines, que la distance m'empêche de bien distinguer, se dressent aux angles contre la muraille ; au-dessus de la porte s'arrondit une petite niche où, sans doute, se tenait dévotement jadis le saint protecteur de la cité. Toute cette construction, en briques et couverte d'un vaste toit d'ardoises sous lequel court une galerie historiée qu'on a peinte en blanc, est percée d'étroites fenêtres garnies de solides barreaux de fer. Par quel hasard cette forteresse, qui était évidemment une tête de pont, a-t-elle échappé aux démolisseurs qui démantelèrent la ville en 1672 ?

Malgré la tempête extraordinaire qui submergea et ravagea Zwolle en 1825, on y retrouve encore ces maisons luxueuses que les Hollandais aimaient à se faire bâtir, à grand luxe, pendant le seizième et le dix-septième siècles. Voici une maison qui sert aujourd'hui de magasin de modes et qui est un curieux spécimen de la Renaissance. Elle porte sa date, 1571 ; mais, malgré les soins extérieurs de propreté qui la font reluire à l'œil comme une construction récente, on voit que l'âge l'accable, car elle penche et semble s'affaisser de vieillesse. Le fond est d'un gris lilas sur lequel l'ornementation se détache en blanc. Des piédestaux fleuris de rinceaux élégants à peine soulevés soutiennent une frise dont les triglyphes séparent les caissons où des massacres de taureaux montrent leurs orbites vides, leurs mâchoires dénudées et leurs cornes festonnées de guirlandes. Dans le pignon qui sert de timpan, des chimères à mamelles saillantes et des dauphins au dos bossu recourbent leurs queues et s'enlacent dans les accouplements étranges auxquels cette époque excellait.

Le style empoulé, guindé, forcé de Louis XIV se retrouve par-ci par-là, et je vois sur les bords du canal une maison lourdement chargée de chevaux marins, de Neptune barbus armés de tridents, d'opulentes Thétys couronnées de glaïeuls, de Fleuves appuyés sur leurs urnes « murmurantes, » qui cer-

tainement eût arraché un sourire d'admiration à celui que ses contemporains seuls ont surnommé le Grand Roi.

Les promenades qui entourent la ville sont, dit-on, fort belles ; mais je n'eus pas le temps d'aller les visiter ; la nuit était arrivée pendant que je bayais aux maisons à travers les rues, et je suis vite rentré à l'auberge pour dîner, vous écrire et me coucher. Ah ! j'allais oublier de vous dire que c'est à Zwolle qu'est né Gerrit Terburg, un peintre intime qui me plaît beaucoup et à vous aussi, je crois.

XV

L'Yssel. — Les Femmes. — Lois de Manou. — Hasselt. — Amsterdam. — Maison légendaire. — Boissons et Cuisine. — Théâtres.

27 février.

Zwolle est assise sur l'une des branches de l'Yssel qui se jettent dans le Zuyderzée. Avant sept heures du matin, j'étais installé à bord du steamer qui doit me faire conduire à Amsterdam. Nous sommes partis ; les bords du fleuve sont à certains endroits cloisonnés de claies afin de neutraliser le remou des vagues chassées par la roue des bateaux à vapeur. Le ciel est zébré de teintes couleur de safran coupé d'une ligne plus claire qui ressemble à une bordure en vermeil dédoré. Une brume pâle noie de ses tons uniformes les moulins, le haut clocher de Zwolle, les arbres, et donne au paysage un aspect si gris, si gris, qu'il en fait frissonner.

Sous la tension de leurs voiles gonflées par le vent, de lourds *kofs* hollandais remontent le courant;

c'est une maison qui vogue, maison qu'on ne quitte jamais et où vivent le mari, la femme et les enfants. Les enfants jouent sur le pont, la femme tient la barre du gouvernail, le mari s'occupe aux choses de la manœuvre. Quand le vent manque, quand la voile alanguie retombe le long du mât, on saute à terre, on s'atelle à une amarre et on tire la pesante machine avec bien des coups de reins et bien des efforts d'épaules. Souvent, depuis que je parcours la Hollande, j'ai vu des femmes courbées, haletantes, la poitrine écrasée par une sangle, traîner les bateaux chargés de tourbe, comme si elles étaient des bêtes de halage.

Admirez-vous, mon ami, de quelle ingénieuse façon et dans quelle limite l'homme admet l'égalité de la femme ; c'est toujours en l'associant aux travaux les plus pénibles ; voyez : elle hale les barques, elle bat en grange, elle moissonne, elle sème les pins dans les dunes; attelée côte à côte avec son mari, elle traîne le pesant *tonneau*; les répugnantes et dures besognes lui sont attribuées ; et partout il en est ainsi ; mais, en revanche, la législation la tient toujours en tutelle ; quand elle est coupable, des hommes seuls la jugent, et lorsqu'elle est veuve, on lui adjoint un tuteur pour élever ses enfants. En un mot, elle n'est égale que devant le travail et la pénalité. Est-ce juste? Ne croirait-on pas que nous sommes gouvernés par les doctrines de Manou qui a dit :

« Dieu a donné aux femmes l'amour de leur lit, de leur siége et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire le mal et la perversité (1).

« Pendant son enfance, une femme doit dépendre de son père ; pendant sa jeunesse, elle dépend de son mari; son mari étant mort, de ses fils; si elle n'a pas de fils, des proches parents de son mari, ou, à leur défaut, de ceux de son père ; si elle n'a pas de parents, du souverain : une femme ne doit jamais se gouverner à sa guise (2) »

Il est juste d'ajouter, cependant, qu'il dit ailleurs :

« Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites (3). »

Je ne sais ce que pensaient les divinités de la Hollande, mais les femmes que nous apercevions, penchées et comme roidies par cet effort de traction, s'arrêtaient à notre approche pour éviter les secousses dont leur bateau, agité par le passage de notre steamer, les eût remuées, mettaient leurs mains sur leurs hanches, relevant la tête, élargissant leur poitrine, aspirant une grande bouffée d'air comme pour reprendre haleine, nous saluaient d'un geste et recommençaient leur dur labeur, lorsque nous étions éloignés.

(1) Lois de Manou : L. IX, v. 17.
(2) *Ibid.* L. V, v. 148.
(3) *Ibid.* L. III, v. 56.

Plus nous avançons, plus le fleuve s'étale ; de beaux cygnes blancs appartenant aux riverains y nagent magnifiquement ; des bandes entières de canards sauvages s'y abritent derrière les roseaux ; les arbres disparaissent tout à fait ; on ne voit plus que les prairies, noyées pour la plupart, et ressemblant à des lacs qui encadreraient la rivière.

A Hasselt, nous stopons à l'extrémité d'une large jetée ; quelques voyageurs montent à bord ; on va partir, mais on aperçoit au lointain, sur la route qui borde l'Yssel, deux lourdes voitures s'approchant au petit trot ; ce sont les diligences avec lesquelles le bateau à vapeur doit être en correspondance. On les hêle, on leur crie de se hâter ; elles n'en vont pas plus vite ; lentement, lentement elles arrivent ; les voyageurs en descendent, se secouent un peu, vont boire au cabaret voisin un verre de genièvre et se disputent avec le conducteur pour le prix des places et le pourboire. Les portefaix détachent, en causant et sans précipitation, les courroies de la bâche ; on range les paquets à terre ; chacun vient reconnaître les siens ; on remise d'abord ceux qui doivent rester à Hasselt, puis on prend les autres, et, toujours causant, fumant, s'arrêtant, on les apporte jusqu'auprès du bateau ; puis les voyageurs viennent à leur tour, un à un, se gardant bien de se presser, ne faisant aucune attention aux clameurs du capitaine, qui crie : Hâtez-vous ! La lenteur

du sang-froid hollandais ne se trouble pas pour si peu ; ce transbordement dure une heure environ ; c'est une heure de perdue, mais qu'importe, nul ne paraît s'en préoccuper.

Après avoir navigué pendant une lieue entre deux digues, ou plutôt entre deux jetées construites en pierres d'Allemagne, nous entrons dans le Zuyderzée, que tachète au loin la voile des bateaux caboteurs, et à quatre heures nous entrons à Amsterdam.

Je comptais que nous y serions arrivés plus tôt et j'avais espéré pouvoir aller faire une dernière visite au musée pour regarder encore *la Garde de nuit*, mais il était trop tard, et je me suis forcément contenté, après avoir expédié mon bagage à l'auberge, de me promener au hasard par les rues et les quais de la ville. Je n'y aperçois rien de bien nouveau à vous raconter, sinon sur Keisersgracht (le quai de l'Empereur), une maison qui mérite qu'on en parle; elle est datée 1622 ; elle a trois étages et se termine par un pignon surchargé de ces obélisques lilliputiens qui semblent avoir été, à une certaine époque, l'ornement favori de l'architecture hollandaise. D'une frise, qui sépare le premier étage du second, sortent six têtes d'hommes ceintes de lauriers ou coiffées de casques; le style en est lourd et la sculpture médiocre; je ne vous en dirais donc rien, si cette maison n'avait sa légende, que je vous donne humblement pour ce quelle vaut.

Cette maison appartenait jadis à un négociant qui y avait accumulé toutes sortes de richesses. Sept voleurs déterminés se réunirent dans le but de s'emparer de ces trésors que la renommée grossissait à plaisir. Ils attendirent un samedi soir, car ce jour-là le négociant, avec sa famille et ses domestiques, se rendait à Broeck, laissant sa demeure à la garde d'une seule et vieille servante. Les grinches, comme on dit en littérature moderne, se mirent silencieusement à l'œuvre vers le milieu de la nuit, fouissant le sol de façon à creuser un souterrain qui aboutirait sous le plancher de la cuisine; une fois là, il était facile de pratiquer une ouverture, d'entrer dans la maison, de s'y répandre et de la piller après avoir préalablement égorgé la domestique, ainsi que cela se passe dans les histoires de brigands qui ont des prétentions à être intéressantes. Or, cette nuit, la servante veillait, assise dans la cuisine, près de sa lampe et filait. Elle entendit confusément d'abord, puis plus distinctement ensuite, le travail de taupe auquel se livraient les voleurs. Elle eut cette peur vague que donne l'approche d'un danger inconnu, mais comme c'était une fille vaillante, elle ne se laissa pas effrayer, et, saisissant le plus long couteau qu'elle put trouver dans sa cuisine, elle se mit à l'aiguiser bel et bien sur la pierre de son évier ; puis elle baissa la mèche de la lampe de manière à n'avoir plus qu'une lueur presque obscure autour

d'elle, et se blottit dans un coin, armée et prête. Elle vit tout à coup une des dalles du carrelage se soulever et retomber loin comme poussée par une force invisible, puis une autre et encore une autre, et enfin elle aperçut une tête hérissée, barbue, formidable comme doit être toute tête de brigand, apparaître au dessus de l'ouverture agrandie. La servante prit résolûment la tête aux cheveux et la trancha d'un seul trait de couteau ; cela fut si vite fait que la tête n'eut pas même le temps de pousser un soupir. La servante tira à elle le corps resté dans le trou et le rangea proprement contre la muraille ; elle croyait en être quitte et pensait à l'histoire d'Holopherne, dont elle avait entendu parler au prêche, lorsqu'elle aperçut une seconde tête qui émergeait au-dessus du soupirail ; elle la prit et la coupa comme la première. Six fois cette Judith enragée recommença sa sanglante besogne, car les voleurs marchaient un à un dans le souterrain, et n'entendant aucun bruit, aucun cri, aucun appel, s'imaginaient chacun que leurs compagnons avaient réussi. Le septième cependant s'épouvanta de ce silence ; c'était un vieux filou très-retors et plein de prudence ; au lieu d'engager sa tête dans le trou fatal, il appela ses camarades ; la servante se garda bien de répondre ; il s'arrêta alors, respira fortement et sentit cette odeur fade et tiède qui est celle du sang ; il comprit qu'il venait de se passer au-

dessus de lui quelque chose d'anormal et d'imprévu ; il n'eut point assez de curiosité pour aller à la découverte du mystère ; il tourna les talons, rampa dans le couloir creusé à si grand'peine, s'élança sur le quai et prit si bien sa course que depuis on ne l'a jamais revu. En commémoration de cette terrible aventure, le propriétaire de la maison la fit orner extérieurement de six têtes sculptées et donna à la servante une pension de six mille florins ; mille florins par brigand, ce n'était que justice.

Comme je m'étais arrêté longtemps à regarder cette maison, la nuit était presque venue lorsque j'arrivai à l'hôtel pour dîner, action encore plus pénible en Hollande que partout ailleurs, car, ceci est une affaire de goût, j'y trouve la cuisine exécrable; elle ressemble au langage, elle est moitié saxonne et moitié germaine. A l'Angleterre elle a pris le roast-beef, les pommes de terre et les sauces violentes ; à l'Allemagne elle a emprunté la choucroute et les pommes cuites mêlées aux viandes rôties ; la France lui a prêté son beef-steak, mais la Hollande l'accommode à sa façon, c'est-à-dire au beurre noir. Quant aux boissons, il n'y en a pas ; les bières viennent de Bavière ou de Portsmouth ; les vins arrivent de France ou des bords du Rhin ; de l'eau, il n'en existe pas de potable en Hollande ; restent les liqueurs qui sont exquises et fabriquées ici avec un soin extraordinaire ; mais quelque goût que l'on ait

pour le genièvre, le curaçao, le persico ou l'anisette, on ne peut en faire sa boisson ordinaire ; aussi, lorsqu'on est aussi mince buveur que moi, on est heureux de trouver les petits vins légers de la Moselle ; ils sont fermes, secs et fort innocents. A ce propos, je me rappelle avoir lu, à Leyde, je crois, sur une carte de restaurant, l'indication suivante : « Bordeaux naturel ; bordeaux *pas* naturel. » J'ai demandé des explications sans pouvoir en obtenir.

Depuis que je suis dans ce pays, j'ai toujours eu l'intention d'aller passer une soirée au spectacle ; mais le soin de vous écrire l'*historique* de ma journée, et aussi mon peu d'empressement pour le théâtre, m'ont empêché de mettre ce projet à exécution. Qu'aurais-je vu, du reste ? A la Haye, *De Armen von Pary* (les Pauvres de Paris), et à Amsterdam, *De Zoon van der Nacht* (le Fils de la Nuit). Notre littérature des boulevards défraye les salles de spectacle du monde entier. Ce soir, j'ai longtemps hésité, cependant ; mais, la fatigue aidant, je reste paresseusement au coin de mon feu, ou plutôt de mon poêle en fonte ; et puis, j'ai mes paquets à faire, car mon temps est compté maintenant, et il faut que demain matin je sois à Utrecht.

—

XVI

Utrecht. — Velours. — Le vieux quai. — Hollande politique. — Eglise Saint-Martin. — Cloître. — Clocher. — Ouragan. — Zeist. — Les frères moraves. — Histoire. — La liberté. — Conseil et adieu.

28 février 1857.

Utrecht se présente bien, à la sortie du débarcadère, avec son canal de ceinture qui jadis servait de fossé à la ville, avec ses remparts devenus aujourd'hui une magnifique promenade, avec les hautes tours de son clocher, avec ses rues larges et ses belles places. C'est jour de marché, il y a du bruit et du mouvement. Mais hélas! ma dernière illusion s'en va; on ne fait plus de velours à Utrecht. C'est en vain que je chercherais ici une seule fabrique de cette bonne vieille étoffe à ramages, si dure qu'elle entrait dans la peau comme un paquet d'aiguilles quand on y appuyait le visage, si jaune qu'elle faisait rire, si usuelle qu'elle couvrait les meubles déjà surannés à notre naissance, et si

solide qu'on en tapissait ces horribles fiacres, garnis de paille humide, conduits par un cocher en carrick et dont on descendait par un marche-pied à six étages. A cette heure, la Prusse rhénane et Lyon fabriquent tout le velours d'Utrecht qui se consomme dans le monde.

La ville est une ville de Hollande, semblable à celles que j'ai déjà vues : canaux sillonnés de barques, quais plantés d'arbres, maisons à pignons, élégance, confort et propreté. Sur le vieux quai (*oude gracht*), j'aperçois, en passant, une maison réellement moyen-âge, en briques rouges et noires, usées et comme rouies par le temps, avec trois étages d'ogives et un couronnement insensé en forme de balustrade italienne qui remplace, sans doute, les créneaux tombés. Cela penche et s'incline, fatigué par les années; au-dessus de la porte d'entrée, je lis : *Fresenburg* (château qui fait peur). Au quinzième siècle, c'était une maison forte, très-capable de soutenir un siége pendant une émotion populaire.

C'est dans cette ville qu'eut lieu l'acte le plus grand de la vie des Pays-Bas. En effet, ce fut ici qu'en 1579 se signa l'*union d'Utrecht*, par laquelle les sept Provinces-unies (1) se liguaient contre le

(1) Les sept Provinces-unies étaient : La Hollande, la Gueldre, la Zélande, l'Utrecht, la Frise, l'Over-Yssel, la Groningue; la Drenthe formait un Etat séparé confédéré avec les sept autres.

roi Philippe II, afin de conquérir leur indépendance qui ne fut diplomatiquement reconnue que soixante-neuf ans plus tard, par le traité de Westphalie. A propos de Ryswick, vous avez dû remarquer déjà l'extrême importance du rôle que la Hollande a joué dans l'histoire moderne, en voici encore une preuve : c'est ici même, en 1712, après la bataille de Denain, où Villars sauva peut-être la monarchie française, que fut conclue entre la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne, la *paix d'Utrecht,* qui mit fin à cette implacable guerre que nous valut l'élévation du duc d'Anjou au trône espagnol. Avez-vous fait cette observation que ne dément aucun fait de notre histoire : l'Espagne a toujours porté malheur à la France ?

L'ancien hôtel-de-ville, où furent signés les deux actes dont je viens de parler, sert aujourd'hui de caserne ; c'est un grand bâtiment plat et sans intérêt. Du reste, il n'y a pas de monuments curieux à visiter à Utrecht, si l'on en excepte la cathédrale, autrefois dédiée à saint Martin.

Ce fut certainement jadis une des plus vastes et des plus complètes églises de la Hollande ; mais, le 1er août 1674, un tel ouragan souffla sur elle, que la nef s'abattit, ne laissant debout que le chœur, le transept et la tour (*dom*) qui servait de clocher. Jusqu'en 1827, les décombres de cette immense ruine restèrent accumulés sur la place même de

leur écroulement; aujourd'hui tout est déblayé; une lourde maçonnerie a pansé les blessures béantes de l'église qu'une large rue sépare de son ancien clocher, isolé maintenant comme un *campanile* italien.

Cette église a subi bien des vicissitudes; édifiée d'abord vers l'an 700, sur les débris d'une chapelle de saint Thomas détruite par les Danois, elle s'écroula, fut rebâtie en 1015, fut incendiée et enfin reconstruite de 1257 à 1267 par Henri de Vianden, un des évêques souverains d'Utrecht. Aujourd'hui on la restaure. Des maçons, grimpés sur des échafaudages appuyés contre les murailles extérieures, réparent les contreforts, refont les pinacles, réinstallent les arcs-boutants, comblent les trous, bouchent les lézardes et raccordent de leur mieux les fines sculptures du moyen-âge avec les lourds empâtements de l'imitation moderne.

J'y suis entré. L'intérieur a maintenant la forme d'un T, car il n'y a plus que le chœur et le transept. Le premier est embarrassé d'une construction en bois, propre au culte évangélique et qui ressemble à une salle provisoire pour des députés. L'ogive est très-sobre, d'une lancette fine et sans décadence. Le chœur proprement dit se compose de huit arcades supportées par des faisceaux de colonnettes très-élégantes, fleuronnées à la place du chapiteau, et traversées dans toute leur hauteur

par un fût arrondi, très-mince, qui monte jusqu'à la voûte pour aller soutenir la retombée des nervures. Au-dessus des arcades s'ouvre une galerie circulaire étroite et protégée par une balustrade découpée en trois demi-lobes. C'est très-simple et très-grand. Au transept, l'église s'arrête tout à coup par un mur moderne en briques emplâtrées contre lequel s'appuie un jeu d'orgues. Dans un coin, j'avise un tombeau noir, en pierre de touche, orné d'un gothique déjà douteux, sans inscription et portant sur la dalle supérieure un prélat coiffé de la mitre, écorné, rayé, camard, appuyant ses pieds rompus sur des lions cassés, croisant sur sa poitrine des mains qui ne sont plus que des moignons informes, et dormant, mutilé chaque jour davantage par le temps et l'indifférence, à côté de son bâton pastoral dont la crosse est brisée. Cette tombe, sans nom ni date, est celle du dernier archevêque d'Utrecht, Frédérik Schenk de Tautenbourg, mort, je crois, en 1530.

A côté de l'église s'ouvre un cloître abandonné qui, sans doute, servit de demeure aux quarante chanoines réguliers composant le chapitre de la cathédrale. A cette heure, c'est presque une ruine. Les herbes poussent entre les pierres disjointes, la mousse verdit son toit, les lichens rongent ses piliers écaillés, quelques nids d'hirondelles encore inhabités s'accrochent à ses angles; c'est froid,

triste et verdâtre. Il a naturellement quatre côtés; mais l'un d'eux est formé par les murs de l'église qui rebondissent en tourelles romanes et s'ouvrent en larges fenêtres gothiques. Le côté qui fait face à celui-ci est composé de sept arcades, les autres n'en ont que six; toutes sont égales, d'une bonne époque, un peu postérieure à la construction de la cathédrale, à l'exception d'une seule qu'une restauration récente a rendue plein-cintre. Chacune de ces arcades, séparées par un contrefort clochetonné d'où s'élance une gargouille, est surmontée d'un pinacle décapité qui contenait des images sculptées aujourd'hui méconnaissables. On distingue vaguement quelques draperies, un bras par-ci, une jambe par-là, mais il serait bien difficile, sinon impossible, de reconstituer les sujets que le temps a effacés pour toujours. Ce cloître est charmant; il n'a pas la mystérieuse beauté du cloître de Saint-Trophime d'Arles; il n'a pas la richesse élégante, orientale et comme féminine des cloîtres de Saint-Jean-de-Latran et de Saint-Paul-hors-des-murs, à Rome; mais tel qu'il est, avec son aspect ravagé et attristé, avec sa couleur terne, avec les dalles tumulaires enclavées dans ses parois, avec ses gargouilles grimaçantes qui semblent vomir des touffes d'herbes remuées par le vent, avec ses piliers à demi-descellés, ses ogives penchantes et ses clochetons renversés, il m'a retenu longtemps à la grande surprise

des ouvriers qui en ont fait un chantier pour la taille des pierres.

De l'autre côté de la place qu'autrefois occupait la nef détruite, s'élève le *dom*. On connaît exactement les dates de sa construction. Il fut commencé le 22 mars 1321 et terminé le 20 janvier 1382; c'est du moins ce qu'on peut lire sur une inscription gravée au côté occidental de cette tour qui a trois étages en retrait; les deux premiers sont carrés, en briques, si réparés qu'ils n'ont plus de style, malgré les baies gothiques qu'on a tenté de conserver; le troisième est coupé à six pans; ses énormes fenêtres, séparées par des meneaux tétragones, sont soutenues à l'aide de tenons en fer qui empêchent cette ruine d'agrandir les lézardes qui la sillonnent déjà et de s'écarter tout à fait. C'est très-haut: deux cent quatre-vingt-cinq pieds au-dessus du sol, dit-on. Les balustrades qui servent de garde-fous aux plates-formes des deux étages inférieurs sont en fer forgé peint en gris; que dites-vous de l'intelligence de cette réparation gothique? Au reste, vous qui vivez dans la familiarité de nos monuments de Paris, vous savez à quoi vous en tenir sur la valeur de ce qu'on appelle, en architecture, une restauration. Les architectes ressemblent aux chirurgiens qui ne peuvent remplacer une jambe coupée que par une jambe de bois.

Quand j'eus parcouru Utrecht pendant une heure,

je l'eus vue; je ne vous parle ni de sa maison commune, ni de sa *Monnaie*, qui sont de médiocres bâtiments modernes, car je n'aurais rien à vous en dire, et j'ai hâte de vous conduire à Zeist, qui est un beau village situé à deux lieues hors de la ville. En 1672, Louis XIV y posa son camp, mais cela ne nous émeut guère; cet endroit a des importances plus curieuses que ce souvenir. Je m'y rendis par une large route, bordée de parcs où des villas, maintenant closes, s'ouvrent en été pour recevoir les riches négociants de Rotterdam; le village éparpille gaiement ses maisons près d'un bois magnifique plein de merles qui volent en sifflant. C'est doux et reposé.

Une colonie de frères moraves s'est établie là, et c'est elle que je venais visiter. J'étais désireux de voir les descendants directs de ces vaudois et de ces hussites qu'au nom calomnié de Dieu, on a brûlés sur tous les bûchers, pendus à tous les gibets, frappés de tous les glaives, cloués à toutes les croix, rompus à toutes les roues, écartelés à tous les chevaux et poussés vers tous les exils. J'ai trouvé des hommes humbles, recueillis et silencieux. Etait-ce bien le dogme, était-ce bien seulement le pouvoir spirituel que Rome protégeait avec tant de chaudières, de chevalets, de carcans, de tenailles, d'huile bouillante et de plomb fondu?

Les frères moraves dérivent directement des sec-

tes de Valdus et de Jean Huss qui, elles-mêmes, se rattachent, en quelque sorte, au grand schisme grec de 861. Si ces protestants anticipés s'étaient contentés de demander l'usage de la langue vulgaire dans l'exercice du culte et la communion sous les deux espèces, il est probable que Rome aurait fini par céder; mais ils exigeaient que le clergé ne pût posséder aucun bien temporel; alors la papauté usa de toutes ses forces pour les combattre.

Les vaudois chassés et poursuivis s'étaient réfugiés et résistaient vaillamment dans les vallées de la Savoie ; quelques-uns d'entre eux passèrent en Bohême et répandirent peu à peu leur nouvelle et austère doctrine qui condamnait la confession auriculaire et le culte des saints et déclarait que tout chrétien était prêtre et devait connaître l'Ecriture, ce qui renversait tout le gouvernement de l'Eglise (1).

Comme toujours, le catholicisme s'imposa et voulut extirper par la violence ce qu'il appelait une hérésie ; c'est en vain que les ducs de Bohême réclament auprès du pape pour leurs sujets le droit d'un culte libre. On leur répond par l'érection d'un évêché à Prague et l'introduction du rituel latin (2).

(1) S'emparant de cette idée, Luther devait écrire, en 1523 : « Tous les chrétiens sont prêtres, tous peuvent enseigner la parole de Dieu, administrer le baptême, consacrer le pain et le vin, car Christ a dit : Faites cela en mémoire de moi. » *Mémoires de Luther* par Michelet, t. II p. 133.

(2) Dès avant cette époque la papauté refusait aux Bohémiens les liber-

De ce moment le protestantisme naquit ; on se réunit, on prêcha, on communia secrètement ; mais partout on faisait des prosélytes et la réforme future étendait ses invisibles racines.

Lorsque le doux Jean Huss surgit en Bohême, éclairé par les écrits de Jean d'Oliva, de Marcile de Padoue, de Wiclef, et par les prédications des libres franciscains, les hommes qui, sans repousser la foi chrétienne, rejetaient le pouvoir temporel et l'orga-

tés qu'ils demandaient : la très-curieuse lettre adressée au duc Wratislas par Grégoire VII en fait foi ; elle explique, en outre, pourquoi Rome s'opposait à l'usage de la langue vulgaire : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au prince Wratislas, salut et bénédiction apostolique. Vous demandez de nous la permission *que le service soit célébré chez vous, selon l'ancien usage, en langue slavonne ;* mais sachez, cher fils, que nous ne pouvons en aucune manière vous accorder votre prière ; car après avoir beaucoup pesé les écritures, nous trouvons qu'il a plu et qu'il plaît au Dieu tout puissant de faire célébrer le culte en langue étrangère, *de peur qu'il ne soit compris de tous,* et particulièrement des simples ; car s'il était chanté et entendu de tous intelligiblement, il pourrait très-facilement être exposé au mépris et au dégoût ; ou bien des demi-savants qui le comprendraient mal pourraient, en l'entendant ou en l'examinant trop souvent, introduire parmi le peuple des erreurs qu'il serait ensuite très-difficile d'extirper de leur cœur. Qu'on n'allègue pas ici le subterfuge qu'autrefois on a accordé en ceci quelque chose à de nouveaux convertis ou à des peuples entiers. Il est vrai qu'on l'a fait autrefois ; mais il en est provenu de grand maux qu'on n'a pu détruire et déraciner qu'avec beaucoup de peine lorsque l'Eglise chrétienne s'est affermie ; et on a vu que cette indulgence déplacée a été la racine de monstrueuses erreurs. C'est pourquoi ce que votre peuple demande si déraisonnablement ne doit nullement se faire ; car nous le défendons en vertu du pouvoir de Dieu et de saint Pierre ; et nous vous exhortons vous-même à vous opposer de toutes manières possibles à une pareille légèreté. Ordonné ainsi à Rome, en l'an 1079. » J'extrais cette lettre et presque tous les détails que je donne sur les frères moraves de l'important ouvrage intitulé : *Histoire ancienne et moderne de l'Eglise des frères de Bohême et de Moravie, depuis son origine jusqu'à nos jours,* par A. Bost, ministre du saint Evangile. Deuxième édition ; 2 vol. Paris, Delay, 1844.

nisation hebraïque du catholicisme, se réunirent en foule autour du nouvel apôtre et s'abreuvèrent de sa parole. En somme, il n'attaquait aucun pouvoir essentiel, ni l'absolution, ni la confession, ni même la vente des indulgences; il en blâme seulement l'abus. Mais il déclame contre l'ignorance, les mœurs et les richesses du clergé ; Jean XXIII faisant prêcher une croisade contre le roi de Naples Ladislas, Jean Hus déclare qu'on peut refuser obéissance, que la loi de l'Evangile est dans le précepte : Aimez-vous les uns les autres ; qu'en ordonnant la guerre, le pape prouve qu'il est plus éclairé que Jésus, ou que la dignité du fils de Dieu fut moins précieuse que les pérogatives du saint-siége, puisque le Christ n'avait point permis à saint Pierre de s'armer pour lui sauver la vie. Selon lui, le pape ne peut excommunier pour des causes personnelles, car, dans ce cas, l'excommunication ne sépare point les fidèles du corps de l'Eglise. Une semblable opinion brisait l'autorité du clergé. Il conclut que l'Eglise peut subsister sans pape et sans cardinaux, et déclare enfin que les peuples ont le droit de refuser la dîme.

Il fallait en finir avec un si dangereux novateur ; on l'expulse de Prague, mais cet exil ne fait qu'augmenter son influence ; aussi, dès que le concile de Constance fut réuni, Jean Huss, y fut dénoncé ; il reçut, à la demande du roi de Bohême, un sauf-con-

duit de l'empereur Sigismond. Confiant dans l'acte impérial qui le couvrait, il se rendit au concile, y fut saisi, interrogé, condamné et brûlé.

Jacobel continuait la prédication en l'absence et depuis la mort de Jean Huss. Ses partisans retirés près du château de Bechin, sur une montagne qu'ils appellent le Tabor (1), et d'où ils prennent le nom de *taborites,* communient par le pain et par le vin, et établissent pour eux une règle austèrement chrétienne.

On les poursuit, on les chasse, on les massacre ; c'est peine perdue, leur nombre augmente, et Martin V ordonne une croisade contre eux. La Bohême se soulève, et c'est alors que commence cette terrible guerre des hussites dont l'Allemagne se souvient encore.

Les révoltés choisissent pour chef un homme noble appelé Jean Trocznow, et qu'on avait surnommé *Ziska* parce qu'il était *borgne.* Tous ses efforts pour arriver à un accommodement échouèrent, car l'empereur Sigismond, inspiré par Rome, ne voulait à aucun prix accorder la liberté de conscience. L'armée impériale, forte de cent mille hommes, fut détruite devant Prague (11 juillet 1420). On brûle, on pille, on viole ; on branche les prisonniers aux arbres, on ravage les moissons, on fait le pays désert ; c'est

(1) En langue bohémienne *tabor* signifie proprement : rempart fait avec des bagages autour d'un campement.

une guerre de frères ennemis. Au siége de Raal, Ziska perd l'œil qui lui restait, et, devenu tout à fait aveugle, n'en continue pas moins à diriger si habilement ses troupes, qu'il bat l'empereur à Aussig, et par cette victoire se rend maître de la Bohême entière. Sigismond, épouvanté, lui envoie des ambassadeurs, le reconnaissant comme vice-roi perpétuel de la Bohême, lui donnant le droit de nommer à tous les emplois et accordant la réforme ecclésiastique réclamée par la nation. On allait traiter sur ces bases lorsque Ziska mourut subitement de la peste (11 octobre 1424). Est-ce bien de la peste qu'il mourut ?

A sa mort, la nation se divise en trois corps qui battent et anéantissent une nouvelle armée de cent mille hommes envoyés contre eux. Vaincu et presque menacé le pape assemble un concile à Bâle, et envoie un sauf-conduit aux hussistes qui y viennent au nombre de trois cents sous la conduite de Procope, élève de Ziska et de Jean Rockyzan, disciple de Jacobel. Les demandes faites par les révoltés de Bohême se réduisent à quatre chefs :

1° Communion sous les deux espèces ;

2° Prédication libre par les prêtres de la parole de Dieu ;

3° Abandon par le clergé des biens et des domaines temporels ;

4° Connaissance et répression des crimes par les magistrats civils ;

Le concile refusa, les hussites se retirèrent et la guerre reprit feu. Les insurgés furent vaincus à leur tour et ils se virent contraints d'accepter un traité qui, des quatre conditions précédentes, ne leur accordait que la communion par le pain et le vin.

Les hussites se séparèrent alors en deux partis distincts ; l'un, celui des *calixtins* (calice), qui accepte purement et simplement le traité ; l'autre, celui des *taborites,* qui le repousse et demande des réformes radicales dans la constitution de l'Eglise.

En 1457, ces derniers prennent le nom de : *frères-unis, frères moraves, frères de Bohême,* élisent du milieu d'eux trois anciens pour les diriger et se déclarent Eglise indépendante.

Ce fut vers cette époque qu'ils se réunirent en partie aux vaudois émigrés, par qui ils firent sacrer leurs évêques. En 1468, la persécution recommence contre eux, dirigée par le roi de Bohême, Georges Podiebrad ; ils se cachent dans les forêts et dans les grottes, d'où ils prennent le nom de *caverniers.* Malgré les sévices qui ne cessent de les atteindre, leur nombre augmente ; en 1474 ils peuvent envoyer des missionnaires en Russie, en Grèce, en Egypte, en Palestine, en Thrace, pour rechercher les chrétiens attachés comme eux à la pure doctrine

de Jésus ; leurs envoyés revinrent désespérés, « l'haleine de Satan a soufflé partout. » En 1490, ils font imprimer à Venise la première Bible traduite en langage bohémien.

Au commencement du seizième siècle, avant Luther et Calvin, les frères-unis comptent deux cents églises.

Jean Huss, sur son bûcher, avait dit en s'adressant à ses juges : « Dans un siècle vous rendrez compte de ma condamnation devant Dieu et devant moi ! » Cent deux ans après sa mort, en 1517, Luther commença à prêcher contre les débordements et la simonie de la papauté. « Jean Huss, a-t-il dit, était la semence qui doit mourir et être enfoncée dans la terre pour sortir ensuite et croître avec force. »

Les frères regardèrent avec une espérance pleine d'anxiété du côté de Luther et lui envoyèrent, en 1522 d'abord, puis en 1536 et en 1540, des députés pour l'engager à établir une sévère discipline dans la nouvelle église. Je dois dire que le réformateur tint peu de compte de leurs observations.

La paix régnait enfin dans la communion de Bohême et de Moravie ; en 1555 un synode fut tenu à Kaminieck, dans lequel, en présence de waywodes de la Grande et de la Petite Pologne et du duc de Prusse, les réformés polonais s'unirent aux frères et ac-

ceptèrent leur discipline, ce dont ils furent loués par Calvin.

Leur Eglise était florissante, lorsqu'après la mort de l'Empereur Rodolphe, en 1612, le saint-siége résolut de faire exécuter les décrets du concile de Trente contre les protestants. Ces derniers se préparèrent à la résistance ; les députés impériaux furent jetés par les fenêtres du château de Prague. Ce fut la guerre de Trente ans.

La bataille de Wissemberg (6 novembre 1620) écrasa les réformés de Bohême et de Moravie. Trois années consécutives (1621-1624) furent employées sans relâche, par les vainqueurs, à poursuivre, à frapper, à convertir les hérétiques; plus de quatre-vingt mille familles protestantes de toutes sectes émigrèrent en Saxe, en Silésie, en Brandebourg, en Pologne, en Prusse, aux Pays-Bas. Il n'y eut plus ni écoles, ni églises, et cette grande et juste protestation qui durait depuis des siècles disparut, noyée dans le sang.

Chose étrange! ce fut de Bohême et de Moravie que surgit le premier effort de réformation, un siècle avant le réveil de la chrétienté; ce sont les protestants de ces deux pays qui font d'abord éclater la guerre de Trente ans, et la paix de Westphalie (1548) ne prononce même pas leur nom et les abandonne ingratement au bon plaisir de la maison

d'Autriche. Aussi, après ce traité, on cherche en vain leurs traces, ils ont disparu.

Je ne les retrouve qu'en 1722. Trois ou quatre pauvres gens, descendants des anciens taborites, guidés par un menuisier nomade appelé Christian David, s'enfuirent de la Moravie et vinrent demander asile au comte Zinzendorft, jeune homme mystique, illuminé souvent jusqu'à l'extase, et tout à fait propre, par sa fortune, ses alliances princières et son esprit éminemment religieux (au sens originel du mot, *religare*), à devenir chef de secte. Il accueillit les réfugiés et leur abandonna, dans la haute Lusace, près de Berthelsdorft, un emplacement sur lequel ils bâtirent le village de Herrnhut (garde de Dieu), qui devint en peu d'années l'établissement central des frères moraves. Zinzendorft leur donna une discipline austère, envoya des missions au Groënland, à Java, aux Indes, en Amérique, parcourut lui-même en apôtre ces différentes contrées, organisa de nombreuses colonies en Europe, et mourut en 1761, après avoir vu *son Eglise* prendre un développement dont elle avait désespéré pendant longtemps. Aujourd'hui, on compte seize mille cinq cent trente et un frères dans les pays chrétiens, et cinquante-six mille cent trente-neuf dans les missions en terre d'infidèles : c'est un total de soixante-quinze mille six cent soixante-dix, auquel on pourrait ajouter cinquante mille personnes

environ faisant partie de sociétés plus ou moins alliées aux frères-unis.

Extérieurement du moins, les moraves appartiennent à la confession d'Augsbourg; l'idée fondamentale de leur doctrine est « de suivre Jésus-Christ avec les yeux fixés sur lui, en oubliant en lui la joie et la douleur, la pauvreté et l'opprobre (1). » Ils admettent la tache originelle et affirment que la mort expiatoire du Christ en a absolument lavé l'humanité ; l'unité ecclésiastique consiste, selon eux, moins dans l'uniformité des croyances que dans la charité qui doit faire de tous les disciples de Jésus un seul cœur et une seule âme. Toutes les fois qu'ils se trouvent embarrassés pour décider un point de doctrine, pour régler un fait de discipline ou pourvoir à un emploi vacant, ils consultent le sort à l'aide d'un verset négatif et d'un verset affirmatif tirés des Ecritures, et prennent leur résolution selon la réponse que le hasard amène.

Leur règle est sévère et hiérarchisée de telle sorte, que leur gouvernement intérieur est une véritable oligarchie, dont les extraits suivants d'une lettre écrite par Christian David pourront donner idée :

« 1° On élut douze anciens pour tenir le gouvernail de l'Eglise.

(1) A Bost; *vid. sup.*

« 2° On établit entre les frères et les sœurs toutes sortes de charges, comme docteurs, assistants, moniteurs, gardes-malades, etc.

« 3° On fixa différentes heures d'édification. Le matin, les frères qui ont le don d'enseigner prennent une portion de la parole de Dieu et parlent successivement. Le soir, on a une heure de chant, pendant laquelle on explique un passage choisi pour l'objet particulier de la méditation du lendemain.

« 4° Nous avons des *bandes* pour les hommes, les femmes, les gens mariés et les non mariés, etc.....

« 5° Nous avons aussi des agapes (repas d'amour), soit pour l'Eglise entière, soit pour quelques bandes en particulier.

« 6° Nous avons des jours particuliers de prière et de jeûne, où nous nous rappelons plus spécialement toutes les grâces de Dieu, où nous lui sacrifions louange et lui payons nos vœux.

« 7° Nous avons un guet que tous les frères tiennent successivement.

« 8° Nous nous sommes arrangés pour qu'il y ait continuellement, jour et nuit, quelques prières qui s'élèvent à Dieu de la part de l'Eglise, afin que le feu brûle toujours sur l'autel.

« 9° Nous avons des assemblées particulières.

« Quant au dimanche, tous les hommes se ras-

semblent, et nous nous entretenons de choses qui regardent plus particulièrement notre sexe et nos devoirs de maris, de pères, etc.

« De huit à neuf heures, ce sont les veuves qui se réunissent ainsi.

« Ensuite nous allons à l'église.

« L'après-midi, de deux à trois heures, réunion des frères non mariés ;

« De trois à quatre, des femmes mariées ;

« De quatre à cinq, des sœurs filles ;

« De cinq à cinq et demie, des orphelins.

« Nous allons tous ensemble à la cène, et nous ne prenons avec nous personne qui ne soit vraiment converti.

« Tous les jours, il y a des confessions :

« Le lundi avec les *anciens* et les *gardes-malades ;*

« Le mardi avec les *aides ;*

« Le mercredi avec les *docteurs ;*

« Le jeudi avec les *surveillants ;*

« Le vendredi avec les *moniteurs ;*

« Le samedi avec les *serviteurs.*

« Les femmes ont aussi les mêmes charges entre elles, sauf celle de docteur (1). »

Les finances communes se forment à l'aide de contributions volontaires ; les seules peines que les

(1) A. Bost. *Vid. Sup.*

supérieurs puissent appliquer disciplinairement sont le blâme, l'excommunication et, en dernier lieu, l'expulsion de la communauté.

L'établissement de Zéist a été fondé en 1746 ou en 1748, la date varie; les familles moraves qui l'habitent aujourd'hui forment un total de deux cent soixante-dix-sept personnes.

Un large chemin sépare deux immenses cours gazonnées, autour de chacune desquelles s'élève, sur trois côtés, un vaste bâtiment qui ressemble à une caserne énorme. D'une part, ce sont, en trois corps de logis distincts, les célibataires, les gens mariés et les écoles; de l'autre, ce sont les veuves et les filles, l'église, le pasteur et le chef de la communauté. Là, chacun est séparé et vit dans sa chambre, travaillant, priant, méditant, et ne se réunit à ses autres frères que pendant les exercices religieux. Tout cela est d'un calme qui fait froid.

J'ai visité le bâtiment spécialement réservé aux célibataires; sauf l'absence de verroux et de grilles, on dirait une prison. De longs couloirs où s'ouvrent des chambres; une salle assez grande qui sert d'église particulière; sous les combles, des dortoirs où couchent les domestiques; au rez-de-chaussée, de petits magasins suffisamment pourvus de marchandises fabriquées par les frères eux-mêmes, ou achetées au dehors et revendues à un très-modique bénéfice. La probité des *herrnutters* (gardiens de

Dieu) est proverbiale, même dans la scrupuleuse Hollande. L'église où j'entrai mérite bien le nom de *salle* qu'on lui donne; en effet, elle ressemble à une vaste salle de bal; deux galeries latérales, supportées par des colonnes en bois, servent, pendant les offices, à contenir les étrangers, pendant que la communauté, assise sur de mauvais bancs en bois, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, se tourne vers le pasteur et les anciens chargés d'expliquer l'Ecriture et de prêcher. De petites orgues accompagnent les voix qui psalmodient des cantiques.

Les cours sont désertes; le silence s'étend partout; une mort volontaire et comme factice éteint la vie dans ces demeures peu enviables. Une jeune femme cependant a passé près de nous, un ruban rose est fixé à son bonnet : c'est un signe qu'elle n'est pas encore mariée. En effet, chaque état de la femme est représenté par une couleur différente: les jeunes filles portent le rose vif jusqu'à dix ans, et le rouge jusqu'à dix-huit; depuis cet âge jusqu'au mariage, elles ont le rose tendre; le bleu lorsqu'elles sont mariées, et le blanc jusqu'à leur mort, quand elles sont veuves. En général, et cet usage le prouve, leurs habitudes sont souvent d'une très-minutieuse puérilité.

Ce qu'on ne saurait trop louer de ces frères moraves, c'est leur simplicité extérieure, leur charité,

leur goût du travail, leur austérité et la pureté de leurs mœurs ; et cependant les catholiques ont osé les accuser de prêcher et de pratiquer la communauté des femmes : vieille calomnie qui traîne depuis des siècles dans les bas-fonds du mensonge, qu'on en a retirée de nos jours pour la jeter à la face des saint-simoniens et des fouriéristes, et qui réussit encore à faire des dupes parmi ces trembleurs traditionnels que toute hardiesse consterne et que toute généreuse tentative épouvante.

Ces accusations monstrueuses ne me font jamais reculer ; au contraire, elles m'attirent, car je sais qu'elles s'adressent invariablement aux hommes valeureux qui ont compris les souffrances humaines et qui veulent y porter remède, malgré la barrière encore bien haute des préjugés, des sottises et de l'ignorance. Que n'a-t-on pas dit des premiers chrétiens ? Aussi ce fut avec un intérêt réel que je visitai les herrnhutters ; mais je n'ai point rencontré chez eux ces aspirations vaillantes qui cherchent à travers des problèmes, insolubles en apparence, à donner à l'homme son libre développement sous sa triple forme morale, intellectuelle et physique ; je n'y ai trouvé qu'une règle religieuse d'un méthodisme outré, qui adore Dieu par des formules méticuleuses et retire à la pensée tout imprévu et toute direction volontaire.

Dans cette vie commune où tout est réglé par

prévision, où le cerveau, taillé comme un jardin à la française, voit ébrancher toute idée qui sort de la régularité d'une harmonie préconçue, l'homme disparaît et devient, pour ainsi dire, un automate dont les ressorts montés d'avance le font fonctionner sans qu'il ait conscience de soi. Or, cela me fait horreur, je l'avoue. Toutes les fois que la personnalité est opprimée, que la liberté individuelle n'a pas son équitable manifestation, il y a crime de lèse-humanité; et c'est peut-être parce qu'ils n'ont point été assez fortement pénétrés de cette vérité que les réformateurs modernes ont en partie échoué jusqu'à présent.

Or, chez les frères moraves, il n'y a ni liberté morale, ni liberté physique, ni liberté intellectuelle, car, de toutes les tyrannies, la tyrannie religieuse est la plus absolue. Les chaînes qui lient le corps sont peu de chose en comparaison des préceptes qui immobilisent l'âme et brisent son essor. Je n'admets pas que la foi se laisse hiérarchiser, et, dans une bataille philosophique, je ne pourrai jamais combattre qu'en partisan.

Depuis qu'on parle de la liberté, je n'en ai point trouvé de meilleure définition que celle-ci :

« La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme d'exercer à son gré toutes ses facultés : elle a la justice pour règle, les droits d'autrui pour

bornes, la nature pour principe et la loi pour sauvegarde. »

Vous en connaissez l'auteur, je ne vous le nommerai donc pas.

Je reviens à Utrecht par la même route ; c'est mon dernier jour de Hollande, car demain matin, je partirai pour Anvers et de là directement pour Paris.

Maintenant que mon voyage est terminé, je dois vous faire un aveu : j'étais venu ici dans l'espérance de voir les alertes patineurs glisser sur les canaux glacés ; je rêvais d'assister en réalité au ballet du *Prophète*. Hélas ! ce fut un songe trompeur, comme on chante dans les opéras-comiques ; pendant mon excursion, je n'ai vu qu'une paire de patins, et encore elle était suspendue, oisive et rouillée, aux murailles d'une étable. Je me suis vite consolé de ce petit désappointement, croyez-le, car j'ai vu des merveilles artistiques, un peuple intelligemment ingénieux et de beaux paysages : que pouvais-je demander de plus ? Quand vous vous ennuierez à Paris et que vous aurez quinze jours de liberté, venez en Hollande, cher ami ; c'est le pays le plus curieux, le plus charmant et le plus lointain qu'on puisse parcourir sans sortir d'Europe.

CATALOGUES

DES

TABLEAUX DES MUSÉES ROYAUX

DE ROTTERDAM

LA HAYE ET AMSTERDAM

ROTTERDAM

CATALOGUE

DES TABLEAUX

DU

MUSÉE DE ROTTERDAM

ÉCOLES ALLEMANDE, FLAMANDE ET HOLLANDAISE

ABSHOVEN

né à Anvers, mort en 1660, élève de Teniers le jeune.

1 Un vieillard et une jeune femme dans une maison de paysan avec plusieurs accessoires.

hauteur 43 centimètres, largeur 65 centimètres.

AELST (GUILLAUME VAN)

né à Delft en 1620, mort à Amsterdam en 1679, élève de E. van Aelst.

2 Un vase d'argent avec des fleurs, placé dans une niche.

hauteur 58 centimètres, largeur 52 centimètres.

ALDEGRAAF (Henri)

né à Soest en 1502, mort dans cette ville, élève d'A. Durer.

3 La mise au tombeau du Christ.

hauteur 86 centimètres, largeur 78 centimètres.

APPELMAN (Bernard)

né à La Haye en 1640, mort en 1686.

4 Un paysage italien; sur le premier plan, un berger, deux bœufs et un âne.

hauteur 39 centimètres, largeur 53 centimètres.

ASCH (Pierre-Jean van)

né à Delft en 1603.

5 De grands arbres au bord de l'eau.

hauteur 25 centimètres, largeur 30 centimètres.

6 Un chemin montant avec de grands arbres.

hauteur 41 centimètres, largeur 32 centimètres.

AVERCAMP (Henri van)

surnommé le muet de Kampen, vivait au commencement du XVIIe *siècle.*

7 Vue d'une rivière; sur le premier plan, des pêcheurs occupés à tirer leurs filets.

hauteur 32 centimètres, largeur 61 centimètres.

BACKUYSEN (Ludolf)

né à Embden en 1631, mort à Amsterdam en 1709, élève de A. van Everdingen.

8 Les bords accidentés d'un lac; au premier plan, des pêcheurs sur un fragment de rocher.

hauteur 30 centimètres, largeur 41 centimètres.

BACKUYSEN (Henri van de Sande)

né à La Haye en 1795, s'est formé lui-même.

9 Un paysage avec des vaches.
hauteur 24 centimètres, largeur 31 centimètres.

10 Le rempart d'une ville en hiver.
hauteur 24 centimètres, largeur 31 centimètres.

BALEN (H. van)

né à Anvers en 1560, mort en 1632, élève de A. van Oort.

11 Sainte Claire à son lit de mort.
hauteur 40 centimètres, largeur 23 centimètres.

BASSEN (B. van)

vivait au commencement du XVIIe siècle.

12 Un temple protestant dans lequel se promènent des dames et des seigneurs.
hauteur 73 centimètres, largeur 1 mètre 13.

BAUR (Nicolas)

né à Harlingen en 1767, mort dans cette ville en 1820, élève de son père.

13 Une mer agitée avec plusieurs navires.
hauteur 74 centimètres, largeur 1 mètre 20.

BEERESTRAATEN (A. van)

mort en 1687.

14 Le port d'une ville d'Italie, avec un grand nombre de figures et de navires.
hauteur 60 centimètres, largeur 83 centimètres.

BEGEYN (Abraham)

né en 1650, devenu en 1690 peintre de la cour du roi de Prusse, s'est formé sur les œuvres de N. Berghem.

15 Un paysage montagneux et boisé; sur le premier plan, deux femmes, dont l'une est assise sur un mulet; plus loin, un troupeau de vaches.

hauteur 62 centimètres, largeur 76 centimètres.

16 Un berger, couché près de ses vaches et de ses moutons, sous de grands arbres.

hauteur 62 centimètres, largeur 76 centimètres.

17 Un paysage italien dans lequel une femme est occupée à traire une chèvre.

hauteur 95 centimètres, largeur 1 mètre 23 centimètres.

BENT (Jean van der)

né à Amsterdam en 1650, mort en 1690, élève de Berghem.

18 Un paysage italien; sur le premier plan, une bergère qui trait une chèvre; près d'elle une femme et un petit garçon; plus loin un cheval blanc et des vaches.

hauteur 79 centimètres, largeur 97 centimètres.

BERGEN (Dirk van)

né à Haarlem en 1645, mort en 1689, élève de A. van de Velde.

19 Un paysage boisé; sur le premier plan, des vaches et des moutons; plus loin, deux bergers, des petits garçons et une petite fille; sur le côté, un cheval gris près d'une grange.

hauteur 64 centimètres, largeur 81 centimètres.

BERGHEM (Nicolas)

né à Haarlem en 1624, mort en 1683, élève de J. van Goyen, de J. Wils et de J.-B. Weeninx.

20 Deux bergers, dont l'un est assis sur un âne, et une

bergère, dirigent quelques vaches vers un abreuvoir; dans le lointain, un berger avec un troupeau de moutons.

hauteur 41 centimètres, largeur 52 centimètres.

21 Un paysage rocheux dans lequel se trouvent un homme et un petit garçon près d'un cheval blanc; à côté, un berger couché et une bergère au milieu d'un troupeau de moutons.

hauteur 34 centimètres, largeur 47 centimètres

BEYEREN (Albert van)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

22 Une table sur laquelle sont étendus plusieurs poissons.

hauteur 59 centimètres, largeur 69 centimètres.

BLINKVLIET (M.)

vivait dans la seconde moitié du XVIIe *siècle, s'est formé sur les œuvres de N. Berghem et de J. Booth.*

23 Un paysage italien avec de grands arbres; au premier plan, une dame sur une mule et un paysan qui dirige un âne vers un abreuvoir.

hauteur 1 mètre 17, largeur 1 mètre 50.

BLOEMEN (Jean-François van) surnommé ORRIZONTE

né à Anvers en 1656, *mort à Rome en* 1740; *s'est formé lui-même.*

24 Un berger et des vaches dans un paysage avec des maisons de paysans.

hauteur 46 centimètres, largeur 56 centimètres.

25 Dans un paysage où se trouvent de superbes ruines, un berger cause avec une femme; près d'eux quelques vaches.

hauteur 46 centimètres, largeur 56 centimètres.

BLOEMERS (ARNOLD)

né à Amsterdam en 1792, élève de A. Piera.

26 Un vase de pierre avec des fleurs.
hauteur 75 centimètres, largeur 61 centimètres.

BOONEN (ARNOLD)

né à Dordrecht en 1669, mort dans la même ville en 1729, élève de G. Schalken.

27 Portrait d'un seigneur magnifiquement vêtu.
hauteur 41 centimètres, largeur 31 centimètres.

28 Un vieillard lisant assis près d'une table sur laquelle se trouvent les objets nécessaires pour écrire et un pupître.
hauteur 43 centimètres, largeur 34 centimètres.

BORSSUM (ABRAHAM VAN)

vivait dans la seconde moitié du XVIIe *siècle.*

29 Un clair de lune; un village au bord de l'eau ; sur le côté, quelques hommes près d'un feu.
hauteur 29 centimètres, largeur 36 centimètres.

BOTH (JEAN), SURNOMMÉ BOTH D'ITALIE

né à Utrecht en 1610, mort dans cette ville vers 1655, élève de A. Bloemaart.

30 Un paysage italien le soir; sur le premier plan, à gauche, de grands arbres sous lesquels s'avance un chariot attelé de deux bœufs, en suivant un chemin qui conduit à de vieilles tours; à l'horizon, une ville située au bord de la mer.
hauteur 46 centimètres, largeur 60 centimètres.

31 Un paysage; à gauche, sur le premier plan, un vieux

saule près d'un abreuvoir, plus loin, sur une hauteur, deux bergers près de quelques chèvres.

hauteur 63 centimètres, largeur 51 centimètres.

BOUDEWYNS (Antoine-François)

né à Bruxelles en 1660, *mort dans cette ville en* 1700.

32 Un paysage montagneux traversé par une rivière sur laquelle est jeté un pont; on y voit de nombreuses figures de paysans et de voyageurs à cheval et des vaches.

hauteur 23 centimètres, largeur 32 centimètres.

BOURSSE (L.)

vivait au milieu du XVII[e] *siècle.*

33 L'intérieur d'une vieille et riche maison hollandaise; une dame est occupée à faire sa toilette près d'une table sur laquelle est posé un miroir; plus loin, une servante qui fait un lit.

hauteur 58 centimètres, largeur 57 centimètres.

BRAKENBURG (Richard)

né à Haarlem en 1605, *mort en* 1702, *élève de A. van Ostade.*

34 Un intérieur; une jeune femme à qui un médecin tâte le pouls; autour d'eux plusieurs assistants.

hauteur 39 centimètres, largeur 46 centimètres.

BRAMER (Léonard)

né à Delft en 1596.

35 Une descente de croix.

hauteur 78 centimètres, largeur 59 centimètres.

36 Un vieillard lisant un livre.

hauteur 29 centimètres, largeur 23 centimètres.

BREKELENKAMP (QUIRYN)

vivait au milieu du XVIIe siècle.

37 Un vieillard qui allume sa pipe.
hauteur 25 centimètres, largeur 20 centimètres.

BREUGHEL (JEAN), SURNOMMÉ DE VELOURS

né à Bruxelles en 1568, mort à Anvers en 1625, élève de P. Goekindt.

38 Le Christ et Marie-Madeleine dans un jardin. Les figures sont peintes par J.-B. Francken.
hauteur 21 centimètres, largeur 29 centimètres.

BREUGHEL (PIERRE)

né dans la baronie de Bréda en 1510, élève de J. Kock.

39 Un village au bord de l'eau avec plusieurs figures.
hauteur 29 centimètres, largeur 55 centimètres.

40 Le pendant.
hauteur 29 centimètres, largeur 55 centimètres.

BROEK (ELIAS VANDEN)

né à Anvers en 1657, mort à Amsterdam en 1711, élève de Heem.

41 Des fleurs sur une plinthe de pierre.
hauteur 42 centimètres, largeur 34 centimètres.

BROUKHORST (JEAN VAN)

né à Utrecht en 1603, s'est formé sur les œuvres de C. Poelemburg.

42 Un paysage italien avec de superbes ruines au bord de l'eau.
hauteur 37 centimètres, largeur 47 centimètres.

BUNNICK (Jean-Van)

né à Utrecht en 1654, mort dans cette ville en 172 , élève de Saftleven.

43 Un paysage montagneux ; sur le premier plan, de l'eau coulant entre de grands blocs de rochers.

hauteur 51 centimètres, largeur 41 centimètres.

BEYLERT (Jean-Van)

né à Utrecht en 1603.

44 Une femme tenant dans la main gauche un fermoir en diamant.

hauteur 80 centimètres, largeur 67 centimètres.

CAMPHUYSEN (Dirk-Raphael)

né à Gorcum en 1586, mort en 1626, s'est formé lui-même.

45 Un chariot avec de gais paysans devant une auberge de village.

hauteur 57 centimètres, largeur 65 centimètres.

CARRÉ (Michel)

né à Amsterdam en 1666, mort à Alkmaar en 1728, élève de N. Berghem.

46 Un paysage boisé avec des vaches.

hauteur 58 centimètres, largeur 49 centimètres.

CEULEN (Cornélis-Jonhson-Van)

peintre de la Cour de Londres en 1630, mort à Amsterdam en 1665.

47 Un portrait d'homme richement vêtu.

hauteur 81 centimètres, largeur 64 centimètres.

48 Portrait de Guillaume II, prince d'Orange et de Nassau.

hauteur 79 centimètres, largeur 64 centimètres.

49 Un portrait de femme richement vêtue.

hauteur 91 centimètres, largeur 72 centimètres.

50 Portrait d'un seigneur riche et âgé.

hauteur 72 centimètres, largeur 58 centimètres.

CLEE (Jean-Van)

né à Venloo en 1646, mort à Gand en 1716, élève de G. de Crayer.

51 Saint Joseph et l'enfant Jésus.

hauteur 1 mètre 20 centimètres, largeur 80 centimètres.

CRAYER (Gaspard de)

né à Anvers en 1582, mort à Gand en 1669, élève de Raphaël van Coxcie.

52 Une descente de croix.

hauteur 1 mètre 96 cent., largeur 2 mètres 57 cent.

53 Le Christ sur la croix, entouré de plusieurs pèlerins.

hauteur 76 centimètres, largeur 56 centimètres.

CUYP (Albert)

né à Dordrecht en 1605, vivait encore en 1683; élève de son père J.-G. Cuyp.

54 Vue d'une rivière; à droite, au pied d'une grande montagne, s'avance dans l'eau une prairie sur laquelle se trouvent deux bergers et des vaches.

hauteur 40 centimètres, largeur 53 centimètres.

55 Une écurie dans laquelle on voit deux chevaux gris pommelés, un palefrenier, un chien et des accessoires.

hauteur 31 centimètres, largeur 39 centimètres.

56 Un plat avec des pêches.
hauteur 36 centimètres, largeur 46 centimètres.

57 Un homme endormi.
hauteur 41 centimètres, largeur 64 centimètres.

58 Une table sur laquelle se trouvent des pêches, des raisins et des coquillages.
hauteur 50 centimètres, largeur 60 centimètres.

DALENS (DIRK)

né à Amsterdam en 1659, mort dans cette ville en 1688, élève de son père.

59 Un paysage avec de grands arbres.
hauteur 52 centimètres, largeur 33 centimètres.

DEKKER (COENRAET)

vivait au milieu du XVIIe siècle.

60 Une maison de paysan, située entre de grands arbres au bord d'une rivière dans laquelle puise de l'eau une femme placée sur un radeau.
hauteur 54 centimètres, largeur 46 centimètres.

DIETRICH (CHRISTIAN-GUILLAUME-ERNEST)

né à Weimar en 1712, mort à Dresde en 1774, élève d'Alexandre Thiele.

61 Une femme vêtue à l'orientale.
hauteur 28 centimètres, largeur 37 centimètres.

DOES (SIMON VAN DER)

né en 1653, élève de son père J. van der Does.

62 Un paysage italien; sur le premier plan, trois moutons et un bœuf qui se frottent contre un vieux tronc d'arbre.
hauteur 78 centimètres, largeur 75 centimètres.

DOV (Gérard)

né à Leyde en 1613, mort dans cette ville en 1680, élève de Rembrandt van Ryn.

63 Une jeune fille, revêtue de l'ancien costume hollandais, travaille assise à de la dentelle.

ovale : hauteur 21 centimètres, largeur 16 centimètres.

DROOGSLOOT (Juste-Cornelis)

vivait à Utrecht au milieu du XVIIe siècle.

64 Une foire de village.

hauteur 1 mètre 10 cent., largeur 1 mètre 65 cent.

DUCQ (Jean le)

né à La Haye en 1636, élève de Paul Potter.

65 L'intérieur d'une cour de maison italienne; sur le premier plan, un homme près de deux mules; plus loin, un troupeau de vaches dirigées vers la cour.

hauteur 45 centimètres, largeur 56 centimètres.

66 Des joueurs de cartes.

hauteur 33 centimètres, largeur 45 centimètres.

DURER (Albert)

né à Nuremberg en 1471, mort dans cette ville en 1528. Elève de Martin Hupse et de Michel Wolgemuth, peintre, sculpteur, architecte et graveur; il fut nommé peintre de la cour de Vienne, sous le règne de l'empereur Maximilien. Il eut pour amis Erasme, Melanchton, Raphaël et Lucas de Leyde.

67 Portrait de Didier Erasme.

hauteur 26 centimètres, largeur 20 centimètres.

DYCK (ANTOINE VAN)

né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641, élève de H. van Balen et de P.-P. Rubens.

68 Esquisse du portrait de Charles Ier, roi d'Angleterre, avec sa femme et ses deux enfants.

hauteur 33 centimètres, largeur 27 centimètres.

EECKHOUT (GERBRAND VAN DER)

né à Amsterdam en 1621, mort dans cette ville en 1674; élève de Rembrandt.

69 Un portrait d'enfant.

hauteur 43 centimètres, largeur 37 centimètres.

ELZHEIMER (ADAM)

né à Francfort en 1574, mort à Rome en 1621; élève de Philippe Offenbach.

70 Le Christ au jardin des Oliviers.

ovale : hauteur 30 centimètres, largeur 40 centimètres.

EVERDINGEN (CÉSAR VAN)

né à Alkmaar en 1606, mort dans cette ville en 1679; élève de Jean van Bronkhorst.

71 Un portrait de femme.

hauteur 31 centimètres, largeur 26 centimètres.

FLINCK (GOVAERT)

né à Clèves en 1615, mort à Amsterdam en 1660; élève de Rembrandt.

72 Un portrait d'homme.

hauteur 72 centimètres, largeur 61 centimètres.

73 Un portrait de femme.

hauteur 72 centimètres, largeur 61 centimètres.

FRANCKEN (Sébastien)

né à Anvers en 1575, mort dans cette ville en 1636.

74 Marie et l'enfant Jésus entourés d'anges faisant de la musique.

hauteur 62 centimètres, largeur 47 centimètres.

FRANCKEN (François)

né à Anvers en 1580, mort en 1642; élève de son père François Francken le vieux.

75 Une grande salle, dans laquelle une élégante compagnie se livre aux plaisirs de la musique et de la danse.

hauteur 52 centimètres, largeur 73 centimètres.

FYT (Jean)

né à Anvers en 1625, s'est formé sur les œuvres de F. Sneyders.

76 Volailles mortes.

hauteur 54 centimètres, largeur 63 centimètres.

GAAL (Bernard)

né à Haarlem, vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

77 Un paysage; une femme assise devant une maison de paysan et faisant cuire des gâteaux; autour d'elle des enfants.

hauteur 35 centimètres, largeur 41 centimètres.

78 Une maison de paysan devant laquelle un homme qui vient de descendre d'un cheval blanc cause avec deux paysans assis sur un banc.

hauteur 35 centimètres, largeur 30 centimètres.

GLAUBER (JEAN)

né à Utrecht en 1646, mort à Schoonhoven en 1726, s'est formé sur les œuvres du Poussin.

79 Un paysage d'Arcadie traversé par une rivière au bord de laquelle se trouvent plusieurs édifices.

hauteur 80 centimètres, largeur 98 centimètres.

80 Un paysage d'Arcadie ; sur le premier plan, un berger dansant et une bergère.

hauteur 80 centimètres, largeur 98 centimètres.

GOTTING (ANDRÉ)

81 Actéon épiant Diane et ses nymphes (Daté de 1607).

hauteur 28 centimètres, largeur 37 centimètres.

GOYEN (JEAN VAN)

né à Leyde en 1596, mort à La Haye en 1656, élève de Ezaïas van de Velde.

82 Vue d'une rivière avec plusieurs navires ; à droite, sur le second plan, une digue derrière laquelle est situé un village au milieu de grands arbres.

hauteur 57 centimètres, largeur 88 centimètres.

83 Vue d'une rivière de Hollande avec plusieurs navires.

hauteur 33 centimètres, largeur 41 centimètres.

GRYE (A. DE)

vivait au milieu du XVIIe siècle.

84 Trois chiens de chasse auprès de gibier mort.

hauteur 23 centimètres, largeur 29 centimètres.

HAANEN (Georges-Gilles)

né à Utrecht en 1807, élève de son père C. Haanen.

85 Une vieille femme dans une boutique de vinaigrier; devant elle des enfants; effet de lumière.

hauteur 37 centimètres, largeur 29 centimètres.

86 Une femme dans un vestibule avec un enfant sur ses genoux.

hauteur 36 centimètres, largeur 29 centimètres.

87 Une dame à sa toilette.

hauteur 35 centimètres, largeur 28 centimètres.

88 Un jeune homme occupé à dessiner.

hauteur 22 centimètres, largeur 18 centimètres.

HAARLEM (Cornelis van)

né à Haarlem en 1562, mort dans cette ville en 1637, élève de Gilles Coignet.

89 Un jeune Bacchus.

hauteur 49 centimètres, largeur 35 centimètres.

HACKERT (Philippe)

né à Prenzlow dans le Brandbourg en 1734, nommé, en 1786, peintre de la cour du roi de Naples, élève de N.-B. Lesueur.

90 Un grand paysage montagneux dans les environs de Naples.

hauteur 63 centimètres, largeur 87 centimètres.

HAGEN (Jean van der)

né à La Haye, vivait au milieu du XVIIe siècle.

91 A l'entrée d'une forêt, un seigneur et un dame à cheval interrogent une bergère; sur le premier plan,

un valet avec chien de chasse ; à droite, un château situé au bord de l'eau; dans le lointain, de hautes montagnes.

hauteur 1 mètre 08, largeur 1 mètre 77.

92 Un paysage montagneux; sur le premier plan, une route avec des paysans en voyage; à droite, de grands arbres.

hauteur 1 mètre 05, largeur 91 centimètres.

HALS (François)

né à Malines en 1584, mort à Haarlem en 1666, élève de C. van Mander.

93 Portrait de l'historien Pierre Christianson Bor.

hauteur 22 centimètres, largeur 18 centimètres.

HEEM (David de)

né à Utrecht en 1600, mort à Anvers en 1674.

94 Une guirlande de fleurs et de fruits autour d'un verre à vin du Rhin.

hauteur 56 centimètres, largeur 41 centimètres.

HEEM (Cornelis de)

vivait à la fin du XVIIe siècle, élève de son père David de Heem.

95 Une guirlande de fruits.

hauteur 39 centimètres, largeur 46 centimètres.

HEEMSKERK (Martin)

né à Heemskerk en 1498, mort en 1574, élève de Jean Schoreel.

96 L'adoration des Mages.

hauteur 91 centimètres, largeur 80 centimètres.

97 Une allégorie.

hauteur 1 mètre 27, largeur 1 mètre 57.

HELMONT (MATTHIEU VAN)

né à Bruxelles en 1650, élève de D. Teniers le jeune.

98 Un alchimiste dans son laboratoire.

hauteur 80 centimètres, largeur 1 mètre 17.

HELST (BARTHOLOMÉE VAN DER)

né à Haarlem en 1613, mort à Amsterdam en 1670.

99 Portrait d'un amiral.

hauteur 1 mètre 08, largeur 88 centimètres.

HEUSCH (GUILLAUME DE)

né à Utrecht en 1638, mort dans cette ville à un âge très-avancé, élève de J. Both.

100 Un paysage italien accidenté; à gauche, une chute d'eau qui coule le long d'un chemin sur lequel se trouvent des paysans, des vaches et des moutons.

hauteur 44 centimètres, largeur 61 centimètres.

101 Un paysage italien; à gauche de grands rochers le long desquels une route conduit à un pont jeté sur une chute d'eau; dans le lointain, un lac, des paysans, des mulets et un troupeau de moutons animent ce tableau.

hauteur 57 centimètres, largeur 66 centimètres.

102 Un paysage accidenté avec des nymphes qui se baignent.

hauteur 15 centimètres, largeur 20 centimètres.

103 Un paysage italien avec des paysans.

hauteur 15 centimètres, largeur 20 centimètres.

HEUSCH (JACOB DE)

né à Utrecht en 1657, mort dans cette ville en 1701, élève de G. de Heusch.

104 Un paysage d'Arcadie; sur le premier plan, des bergers auprès d'un troupeau de moutons.

hauteur 54 centimètres, largeur 74 centimètres.

105 Un paysage d'Arcadie traversé par un cours d'eau.

hauteur 54 centimètres, largeur 74 centimètres.

HOBBEMA (MEINDERT)

né dit-on, en 1611, vécut et travailla en Hollande; la plupart de ses œuvres ont été découvertes dans la Frise.

106 Au second plan, deux hommes pêchent sous de grands arbres dans un cours d'eau qui couvre tout le premier plan et qui tourne à gauche vers le lointain, où l'on aperçoit une maison de paysans au milieu de grands arbres. Le premier et le second plan sont voilés par l'ombre des nuages, et le troisième est éclairé par les rayons du soleil.

hauteur 49 centimètres, largeur 63 centimètres.

HOET (GÉRARD)

né à Bommel en 1648, mort à La Haye en 1733.

107 Pyrame et Thisbé couronnés par l'Amour.

hauteur 34 centimètres, largeur 27 centimètres.

108 Thisbé trouve Pyrame qui vient de se percer d'un coup d'épée à la vue du voile ensanglanté de son amante.

hauteur 34 centimètres, largeur 27 centimètres.

109 Une jeune femme au col nu.

hauteur 16 centimètres, largeur 12 centimètres.

HONDEKOETER (GILLES DE)

vivait au commencement du XVIIe *siècle.*

110 Une table sur laquelle se trouvent des volailles mortes.

hauteur 85 centimètres, largeur 1 mètre 30.

HONTHORST (GÉRARD) surnommé GÉRARD DELLA NOTTE

né à Utrecht en 1592, mort en 1683, élève de A. Bloemaart.

111 Un soldat allume sa pipe à une lampe placée sur une table auprès de laquelle il est assis.

hauteur 96 centimètres, largeur 1 mètre 30 centimètres.

112 Un homme, placé près d'une table, cause avec une femme qu'on aperçoit derrière lui.

hauteur 1 mètre 12 centimètres, largeur 1 mètre.

113 Un homme à barbe grise.

hauteur 35 centimètres, largeur 31 centimètres.

114 Portrait d'homme.

hauteur 1 mètre 10 centimètres, largeur 91 centimètres.

HONTHORST (Guillaume)

né à Utrecht en 1604, élève de A. Bloemaart, mort en 1660.

115 Portrait de Marie, femme de Guillaume II, prince d'Orange.

hauteur 2 mètres 14 cent., largeur 1 mètre 32 cent.

HOVEN (Bartholomée-Jean van)

né à La Haye en 1790, s'est formé lui-même.

116 Vue d'une ville; sur le premier plan, l'entrée d'un édifice gothique.

hauteur 41 centimètres, largeur 32 centimètres.

HUGTENBURG (Jean van)

né à Haarlem en 1646, mort à Amsterdam en 1733; élève de A.-F. van der Meulen.

117 Un combat de cavalerie dans un paysage montagneux.

hauteur 41 centimètres, largeur 50 centimètres.

118 Un marché aux chevaux.

hauteur 63 centimètres, largeur 77 centimètres.

HULSWIT (JEAN)

né à Amsterdam en 1766, mort dans cette ville en 1822, élève de P. Barbiers.

119 Un paysage boisé; effet du soir.

hauteur 42 centimètres, largeur 52 centimètres.

HUYSUM (JEAN VAN)

né à Amsterdam en 1682, mort dans cette ville en 1749, élève de son père Juste van Huysum.

120 Un paysage italien dans lequel une chute d'eau tombe entre de grands rochers; des pêcheurs et des paysans conduisant un troupeau de moutons animent ce tableau.

hauteur 41 centimètres, largeur 48 centimètres.

121 Un paysage accidenté; dans le lointain, un pont jeté sur une large rivière.

hauteur 41 centimètres, largeur 48 centimètres.

JARDIN (KAREL DU)

né à Amsterdam en 1635, mort à Venise en 1678, élève de N. Berghem.

122 Un paysage italien; sur le premier plan, un homme à cheval, un berger et trois vaches passant à gué un cours d'eau qui coule le long des rochers; dans le lointain, de hautes montagnes éclairées par le soleil.

hauteur 26 centimètres, largeur 35 centimètres.

JONG (LUDOLPH DE) nommé aussi GENTIL DE JONG,

né à Overschie en 1616, mort à Hillegersberg en 1697.

123 Les officiers supérieurs de la garde bourgeoise de Rotterdam devant l'ancien Hôtel-de-Ville; dans le lointain, les tours de l'église française.

hauteur 2 mètres 65 centimètres, largeur 2 mètres.

KALF (Guillaume)

né à Amsterdam en 1630, mort en 1693, élève de Henri Pot.

124 L'intérieur d'une maison de paysans avec des ustensiles de cuisine et des légumes.
hauteur 42 centimètres, largeur 43 centimètres.

KAPELLE (Jean van de)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

125 Une mer calme ; des barques de pêcheurs sont échouées près d'un banc de sable.
hauteur 28 centimètres, largeur 34 centimètres.

KESSEL (Jean van)

né à Amsterdam en 1648, mort en 1698.

126 Une des écluses de la ville d'Amsterdam.
hauteur 48 centimètres, largeur 62 centimètres.

127 Un paysage boisé.
hauteur 51 centimètres, largeur 43 centimètres.

KLOMP (Albert)

vivait au milieu du XVIIe *siècle, s'est formé sur les œuvres de P. Potter.*

128 Un paysage avec des vaches.
hauteur 77 centimètres, largeur 92 centimètres.

KOBELL (Jean)

né à Rotterdam en 1782, mort à Amsterdam en 1814, élève de W. R. van der Wall.

129 Un paysage hollandais; sur le premier plan, un paysan et une paysanne près de trois vaches et de plu-

sieurs moutons; à gauche, une grange entre de grands arbres.

hauteur 47 centimètres, largeur 59 centimètres.

130 Deux bœufs et un mouton dans un paysage plat.

hauteur 23 centimètres, largeur 28 centimètres.

KOBELL (Guillaume)

né à Rotterdam, vivait au commencement du XIXe *siècle.*

131 Un paysage allemand montagneux; sur le premier plan, un paysan et des enfants près de deux chevaux attelés à une charrue (daté de 1805).

hauteur 31 centimètres, largeur 43 centimètres.

KOEKKOEK (Bernard-Cornélis)

né à Middelburg en 1803, élève de son père J. H. Koekkoek.

132 Un paysage de la Gueldre.

hauteur 33 centimètres, largeur 40 centimètres.

133 Un hiver; des maisons de paysans près d'une rivière.

hauteur 33 centimètres, largeur 40 centimètres.

KONING (Philippe de)

né à Amsterdam en 1619, mort dans cette ville en 1689; élève de Rembrandt.

134 Une vue près du Rhin; le soleil éclaire une colline sablonneuse; dans le lointain, une rivière et des coteaux qui se perdent à l'horizon.

hauteur 91 centimètres, largeur 1 mètre 20.

135 Un vaste paysage vu d'une hauteur; le troisième plan est vivement éclairé par le soleil.

hauteur 69 centimètres, largeur 90 centimètres.

136 Un vieillard le bras appuyé sur une table.
hauteur 33 centimètres, largeur 27 centimètres.

137 Une vieille femme coiffée d'un bonnet blanc.
hauteur 44 centimètres, largeur 36 centimètres.

LASTMAN (PIERRE)

mort à Haarlem en 1649, élève de C. van Haarlem.

138 Un sujet historique de trois figures.
hauteur 1 mètre 08, largeur 1 mètre 26.

LEEUW (PIERRE VAN DER)

vivait à Dordrecht à la fin du XVIIe *siècle; s'est formé sur les œuvres de A. van de Velde.*

139 Deux femmes assises près d'une ruine dans un paysage italien ; à côté d'elles une vache et des moutons.
hauteur 41 centimètres, largeur 34 centimètres.

140 Un paysage avec des vaches ; une paysanne en trait une ; près d'elle un petit garçon couché appuie ses bras sur un pot au lait.
hauteur 31 centimètres, largeur 40 centimètres.

141 Un paysage boisé avec des vaches et des moutons.
hauteur 34 centimètres, largeur 45 centimètres.

142 Un paysage italien ; un berger et une bergère assis près de vaches et de moutons.
hauteur 19 centimètres, largeur 25 centimètres.

143 Un petit garçon assis sous un grand arbre, les pieds dans l'eau ; à côté de lui des vaches et des moutons.
hauteur 46 centimètres, largeur 36 centimètres.

LEEUW (GABRIEL VAN DER), ou le LEONE

né à Dordrecht en 1643, mort dans cette ville en 1688 ;

il s'est formé sur les œuvres de Castiglione et de Rosa de Tivoli.

144 Un paysage montagneux ; un troupeau de vaches et de moutons traversant un étang.

hauteur 87 centimètres, largeur 1 mètre 10.

145 Un paysage d'Arcadie; sur le premier plan, une femme à cheval chasse devant elle un troupeau de vaches.

hauteur 87 centimètres, largeur 1 mètre 10.

LINGELBACH (Jean)

né à Francfort en 1625, mort à Amsterdam en 1687 ; s'est formé lui-même.

146 Un paysage montagneux où des cavaliers se reposent devant une auberge; sur le premier plan, à droite, une femme et un petit garçon près d'un puits.

hauteur 39 centimètres, largeur 40 centimètres.

147 Un paysage italien; sur le premier plan, à droite, une fontaine près de laquelle se reposent plusieurs paysans.

hauteur 37 centimètres, largeur 46 centimètres.

LOTEN (Jean)

d'origine hollandaise, mort en Angleterre en 1680.

148 Un paysage avec de grands arbres.

hauteur 1 mètre 44, largeur 1 mètre 65.

LUNDENS (Gérard)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

149 Une joyeuse assemblée de paysans.

hauteur 21 centimètres, largeur 26 centimètres.

150 Une assemblée de paysans.

hauteur 21 centimètres, largeur 26 centimètres.

LYS (JEAN VAN DER)

né à Bréda en 1600, mort à Rotterdam en 1657; élève de C. Poelemburg.

151 Une montagne dans un paysage boisé; sur le premier plan, des nymphes se baignant.

hauteur 45 centimètres, largeur 35 centimètres.

MAAS (DIRK)

né à Haarlem en 1656, s'est formé sur les œuvres de Hugtemburg.

152 Un camp; des cavaliers devant une tente; dans le lointain, une forteresse.

hauteur 56 centimètres, largeur 70 centimètres.

153 Une maison de campagne italienne avec des seigneurs et des dames en promenade. Les figures sont peintes par J. Lingelbach.

hauteur 52 centimètres, largeur 60 centimètres.

MAES (JAEN-BAPTISTE-LOUIS)

né à Gand en 1794; élève de l'Académie royale de cette ville.

154 Apollon et les muses.

hauteur 57 centimètres, largeur 77 centimètres.

MATTON (B.)

vivait à la fin du XVIIe siècle,

155 Un hermite.

hauteur 20 centimètres, largeur 29 centimètres.

MEER (JEAN VAN DER) le jeune

vivait dans la dernière moitié du XVIIe siècle; élève de N. Berghem.

156 Un paysage boisé et montagneux.

hauteur 50 centimètres, largeur 64 centimètres.

MEMMELINCK (Jean ou Hans)

né à Bruges vers l'année 1440; on lit sur ses œuvres les dates de 1470, 1479 et 1485; mort probablement en Espagne.

157 L'apôtre saint Jean écrivant assis dans un paysage; derrière lui un diable renverse son encrier.

hauteur 69 centimètres, largeur 64 centimètres.

MENLEMANS (Adrien)

né à Dordrecht en 1766; élève de M. Versteeg.

158 L'intérieur d'une maison de paysans dans laquelle se trouvent trois personnages éclairés par une chandelle.

hauteur 34 centimètres, largeur 39 centimètres.

MEULEN (Antoine-François van der)

né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690; élève de P. Snayers; peintre de batailles de Louis XIV, roi de France.

159 Un paysage montagneux; des cavaliers escortant un chariot de transport.

hauteur 23 centimètres, largeur 30 centimètres.

MICHAU (Théobald)

né à Tournay en 1676, mort à Bruxelles en 1755, s'est formé sur les œuvres de Teniers le jeune.

160 Un paysage avec des maisons de paysans, devant l'une desquelles causent des paysans.

hauteur 65 centimètres, largeur 80 centimètres.

MIEL (JEAN) surnommé GIOVANNI DELLA VITE

né à Bruxelles en 1599, mort à Turin en 1664; élève de Gérard Seghers.

161 Des paysans italiens; un cheval blanc et un âne devant une auberge.
hauteur 33 centimètres, largeur 43 centimètres.

162 Un paysage avec des voyageurs à cheval.
hauteur 33 centimètres, largeur 43 centimètres.

MIEREVELT (MICHEL)

né à Delft en 1567, mort dans cette ville en 1641; élève de A. de Montfort.

163 Portrait d'Albert Joachim, chévalier et seigneur d'Œdekeuskerke et pensionnaire de Goes, ambassadeur en Angleterre.
hauteur 53 centimètres, largeur 45 centimètres.

164 Un portrait d'homme avec les armes de la famille Keeckeren.
hauteur 53 centimètres, largeur 41 centimètres.

165 Portrait de Philippe de Nassau.
ovale. Hauteur 24 centimètres, largeur 19 centimètres.

MIERIS (FRANÇOIS)

né à Leyde en 1635, mort en 1681, élève de G. Dov.

166 Un vieillard dans une attitude suppliante auprès d'une jeune femme vêtue de satin.
hauteur 27 centimètres, largeur 22 centimètres.

MIGNON (ABRAHAM)

né à Francfort en 1639, mort en 1679, élève de Jean-David de Heem.

167 Une grappe de raisins noirs et des fruits sur une plinthe de pierre, dans une niche.
hauteur 38 centimètres, largeur 33 centimètres.

MOLENAAR (Jean-Minse)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

168 Un intérieur dans lequel une femme accompagne sur la guitare des paysans qui chantent.
hauteur 68 centimètres, largeur 74 centimètres.

169 Une école de village.
hauteur 31 centimètres, largeur 42 centimètres.

170 Trois paysans près d'un feu ; l'un d'eux joue de la clarinette.
hauteur 30 centimètres, largeur 23 centimètres.

MOLENAAR (Cornélis)

vivait dans la dernière moitié du XVIIe *siècle; mort à Anvers.*

171 Le rempart d'une ville et une rivière gelée avec deux patineurs vêtus de costumes d'hiver.
hauteur 48 centimètres, largeur 64 centimètres.

172 Une blanchisserie auprès de maisons de paysans.
hauteur 34 centimètres, largeur 46 centimètres.

MOLYN (Pierre)

né à Haarlem, vivait dans la première moitié du XVIIe *siècle; a imité le style de J. van Goyen.*

173 Un atelier de village.
hauteur 1 mètre 22 centimètres, largeur 1 mètre 62 centimètres.

MOMMERS (Henri)

né à Haarlem en 1623, mort dans cette ville en 1697.

174 Un paysage montagneux ; sur le premier plan, deux bergers et une bergère auprès d'un troupeau de moutons.
hauteur 45 centimètres, largeur 55 centimètres.

175 Un vaste paysage montagneux ; trois femmes causant avec un paysan ; près d'eux, un bœuf et des moutons.

MONI (Louis de)

né à Bréda en 1698, mort à Leyde en 1771, élève de Philippe van Dyck.

176 Une jeune femme causant avec une marchande de poissons.

hauteur 40 centimètres, largeur 32 centimètres.

MOOR (Karel de)

né à Leyde en 1656, mort à Warmond en 1738, élève de G. Dov.

117 La fuite de St.-Joseph et de Marie avec l'enfant Jésus ; un Ange jette des fleurs sur la route.

hauteur 83 centimètres, largeur 1 mètre.

MOREELSE (Paul)

né à Utrecht en 1571, mort dans cette ville en 1638, élève de M. Miereveld.

178 Un jeune homme magnifiquement vêtu devant une table couverte d'un tapis de Smyrne sur laquelle se trouve un livre ouvert.

hauteur 1 mètre 18, largeur 88 centimètres.

179 Une sainte famille dans un médaillon entouré d'une guirlande de fruits peints par A. van Utrecht.

hauteur 90 centimètres, largeur 1 mètre 10 centimètres.

180 Une bergère coiffée d'un chapeau de paille orné de fleurs.

hauteur 76 centimètres, largeur 65 centimètres.

181 La Vierge Marie et l'enfant Jésus.

hauteur 71 centimètres, largeur 61 centimètres.

182 Portrait d'un guerrier.

hauteur 1 mètre 17, largeur 92 centimètres.

183 Portrait d'une jeune femme richement vêtue.

hauteur 70 centimètres, largeur 54 centimètres.

184 Portrait d'une jeune femme portant une grande fraise ronde dite *plat de Saint-Jean*.

ovale, hauteur 61 centimètres, largeur 49 centimètres.

185 Saint Joseph et Marie avec l'enfant Jésus.

hauteur 96 centimètres, largeur 80 centimètres.

186 Portrait de Jean d'Olden Barneveldt.

hauteur 74 centimètres, largeur 27 centimètres.

187 Une bergère tenant à la main une branche de rosier.

hauteur 36 centimètres, largeur 27 centimètres.

188 Portrait d'une jeune femme richement vêtue, portant dans la main droite une plume noire.

hauteur 86 centimètres, largeur 73 centimètres.

MORITZ (LOUIS)

né à la Haye en 1773, élève de D. van der Aa.

189 Un cheval blanc dans une écurie.

hauteur 37 centimètres, largeur 31 centimètres.

MOUCHERON (FRÉDÉRICK)

né à Edam en 1633, mort à Anvers en 1686; élève de J. Asselyn.

190 Une montagne dans un paysage boisé, à travers lequel des paysans conduisent un troupeau de vaches et de moutons. Les figures sont peintes par J. van der Meer, le jeune.

hauteur 80 centimètres, largeur 1 mètre 13 cent.

MOUCHERON (ISAAC)

né à Amsterdam en 1670, mort dans cette ville en 1744; élève de son père F. Moucheron.

191 Une vue de Rome.

hauteur 41 centimètres, largeur 55 centimètres.

MUSSCHER (MICHEL VAN)

né à Rotterdam en 1645, mort en 1705; élève de A. van den Tempel, de Metsu et de A. van Ostade.

192 Une niche avec trois enfants occupés à former des guirlandes de fleurs.

hauteur 47 centimètres, largeur 39 centimètres.

NASO (PIERRE)

né à Amsterdam en 1630.

193 Un portrait d'homme richement vêtu.

hauteur 85 centimètres, largeur 64 centimètres.

194 Un portrait de femme richement vêtue.

hauteur 85 centimètres, largeur 64 centimètres.

NEEFS (PIERRE)

né à Anvers en 1570, mort en 1651; élève de H. van Steenwyck.

195 Intérieur d'une église catholique.

hauteur 24 centimètres, largeur 33 centimètres.

NEER (AART VAN DER)

né à Amsterdam en 1619, mort en 1683, s'est formé lui-même.

196 Un village près d'un canal, au clair de lune.

hauteur 31 centimètres, largeur 41 centimètres.

197 Des édifices en feu éclairent pendant la nuit une ville et un large canal sur lesquels se réfléchissent les flammes; les quais sont couverts de curieux.

hauteur 77 centimètres, largeur 99 centimètres.

NETSCHER (GASPARD)

né à Heidelberg en 1639, mort à la Haye en 1684; élève de G. Terburg.

198 Portrait d'une jeune femme vêtue de satin bleu.

hauteur 45 centimètres, largeur 39 centimètres.

NETSCHER (CONSTANTIN)

né à la Haye en 1670, mort dans cette ville en 1722; élève de son père G. Netscher.

199 Portrait de Guillaume III, roi d'Angleterre, prince d'Orange, etc.

hauteur 47 centimètres, largeur 33 centimètres.

NETSCHER (THÉODORE)

né à Bordeaux en 1661, mort à Hulst en 1732; élève de son père G. Netscher.

200 Un portrait d'homme en pied.

hauteur 48 centimètres, largeur 38 centimètres.

OMMEGANCK (BALTHAZAR-PAUL)

né à Anvers en 1755, mort dans cette ville en 1826; s'est formé lui-même.

201 Un paysage rocheux; un berger portant un agneau sous son bras dirige deux moutons, une vache et deux chèvres vers une mare.

hauteur 39 centimètres, largeur 49 centimètres.

202 Un paysage montagneux; sur le premier plan, deux moutons couchés et un bouc; plus loin, une bergère assise; à gauche, sous de grands arbres, une vache et un veau près de l'eau.

hauteur 39 centimètres, largeur 49 centimètres.

203 Un paysage plat; sur le premier plan, deux moutons couchés et une chèvre; à gauche, un lac près de grands arbres sous lesquels un berger fait paître un troupeau de moutons.

hauteur 21 centimètres, largeur 25 centimètres.

204 Un paysage accidenté; un mouton broutant; un mouton couché et une chèvre; plus loin, un troupeau de moutons dont le berger et la bergère se reposent sous des arbres.

hauteur 21 centimètres, largeur 25 centimètres.

OMMEGANCK (Marie-Jacob)

sœur du précédent.

205 Deux moutons couchés et des moutons broutant dans un paysage montagneux.

hauteur 35 centimètres, largeur 47 centimètres.

ORLEY (Bernard van) ou Bernard (de Bruxelles)

né dans cette ville en 1471, mort dans la même ville en 1541; élève de Raphaël; peintre de la Cour de l'empereur Charles-Quint.

206 Une jeune femme jouant de la guitare.

hauteur 52 centimètres, largeur 40 centimètres.

OS (Grégoire-Jacob-Jean van)

né à la Haye en 1782, élève de son père J. van Os.

207 Une rose blanche et d'autres fleurs dans un vase étrusque; à côté, une branche de rosier rouge.

hauteur 46 centimètres, largeur 37 centimètres.

OS (Pierre-Gérard van)

né à la Haye en 1776, mort dans cette ville en 1839; élève de son père J. van Os.

208 Des vaches et des moutons dans un paysage boisé.

hauteur 38 centimètres, largeur 51 centimètres.

209 Un paysage accidenté; sur le premier plan, des vaches et des moutons.

hauteur 38 centimètres, largeur 51 centimètres.

210 Un paysage de la Gueldre; un bœuf couché et une vache qui se frotte contre un saule.

hauteur 38 centimètres, largeur 50 centimètres.

OSTADE (Adrien van)

né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685; élève de François Hals.

211 Un noble vieillard assis et lisant dans son cabinet

d'étude; il est appuyé sur une table couverte d'un tapis de Smyrne et sur laquelle sont placés des livres, un encrier et des papiers.

hauteur 35 centimètres, largeur 29 centimètres.

PENTZ ou PENS (Georges)

né à Nuremberg en 1500, mort à Breslau en 1556; élève de A. Durer.

212 Un savant dans son cabinet d'étude.

hauteur 30 centimètres, largeur 22 centimètres.

POEL (Egbert van der)

vivait dans la dernière moitié du XVIIe *siècle.*

213 Incendie d'une maison de paysan pendant la nuit.

hauteur 30 centimètres, largeur 33 centimètres.

POELENBURG (Cornelis)

né à Utrecht en 1586, mort dans cette ville; élève de son père.

214 Un paysage; une nymphe endormie et un amour épiés par un berger.

hauteur 26 centimètres, largeur 23 centimètres.

215 Un paysage d'Arcadie avec des nymphes au bain.

hauteur 16 centimètres, largeur 26 centimètres.

POTTER (Paul)

né à Enckhuyzen en 1625, mort à La Haye en 1654; s'est formé lui-même.

216 Un bœuf blanc dans un paysage plat.

hauteur 38 centimètres, largeur 53 centimètres.

PRINS (J.-H.)

né à la Haye en 1759, mort à Leyde en 1805; s'est formé lui-même.

217 Vue d'une ville; de vieilles maisons près d'un canal, avec une écluse.

hauteur 53 centimètres, largeur 71 centimètres.

PYNACKER (Adam)

né à Pynacker en 1621, mort en 1673; s'est formé lui-même.

218 Les bords rocheux d'un lac vivement éclairés par le soleil; sur le premier plan, un canot derrière une barque de transport montée par des bateliers.

hauteur 51 centimètres, largeur 54 centimètres.

QUAST (Pierre)

vivait au commencement du XVII*e* *siècle.*

219 Un chirurgien de village pansant la tête d'une vieille femme; derrière elle, un vieillard tenant une tête de mort à la main.

hauteur 52 centimètres, largeur 23 centimètres.

QUELLIN (Erasme)

né à Anvers en 1607, mort dans l'abbaye de Tongerloo en 1678; élève de P.-P. Rubens.

220 L'Enfant prodigue assis à une table bien servie, avec de joyeux compagnons.

hauteur 1 mètre 7 centimètres, largeur 1 mètre 95 centimètres.

221 L'Assomption de Marie.

hauteur 44 centimètres, largeur 33 centimètres.

RAVESTEYN (Jean van)

né en 1572, mort à la Haye en 1657.

222 Un intérieur; une femme et un enfant dans un ber-

ceau; à côté d'eux, un homme qui fume sa pipe près de la cheminée.

hauteur 72 centimètres, largeur 58 centimètres.

223 Un portrait d'homme magnifiquement vêtu et portant une chaîne d'or au col.

hauteur 62 centimètres, largeur 48 centimètres.

224 Un portrait d'homme avec une large fraise en dentelle.

hauteur 62 centimètres, largeur 53 centimètres.

REGENMORTEL (IGNACE-JOSEPH VAN)

Né à Anvers en 1785, élève de son père.

225 Une auberge; l'aubergiste engage un homme à payer les pots et les verres qu'il paraît avoir cassés; plus loin, plusieurs figures.

hauteur 65 centimètres, largeur 76 centimètres.

REMBRANDT (VAN RHYN)

né dans un moulin près du Rhin, entre Leyderdorp, et Koudekerk, en 1606, mort à Amsterdam en 1674 élève de P. Lastman.

226 Un portrait d'homme, la tête nue avec de longs cheveux tombant sur un col de chemise échancré.

hauteur 64 centimètres, largeur 50 centimètres.

RIETSHCOOF (JEAN-NICOLAS)

né à Hoorn en 1678, mort en 1719, élève de L. Bakhuyzen.

227 Une rivière agitée, avec des navires.

hauteur 71 centimètres, largeur 98 centimètres.

ROMBOUTS (J.)

vivait au milieu du XVIIe siècle.

228 Des cabanes de pêcheurs sur la dune; la mer dans le lointain.

hauteur 34 centimètres, largeur 42 centimètres.

ROTTENHAMMER (Jean)

né à Munich en 1566, mort à Augsbourg en 1604, élève de Donouwer.

229 Marie, l'enfant Jésus et saint Jean.

ovale; hauteur 23 centimètres, largeur 20 centimètres.

RUISDAEL (Salomon)

né à Haarlem en 1615, mort en 1670.

230 Vue d'une rivière avec des navires ; sur le premier plan, à droite, des vaches dans l'eau et sur le môle d'un port en ruine.

hauteur 48 centimètres, largeur 59 centimètres.

RUISDAEL (Jacob)

né à Haarlem en 1635, mort en 1681; s'est formé lui-même.

231 On aperçoit entre de grands rochers couverts de mousse, de bois taillés et de chênes, une vallée de laquelle un chemin à droite conduit à une montagne élevée, où est situé le vieux château de Bentheim, éclairé par le soleil, dont les rayons traversant d'épais nuages arrivent en glissant sur la masse des arbres et des rochers jusqu'au premier plan.

hauteur 1 mètre 2 centimètres, largeur 1 mètre 57 centimètres.

232 Un paysage accidenté ; sur le premier plan, un terrain sablonneux couvert de mousse, de bois taillis et de deux chênes qui poussent vigoureusement près d'un champ de blé éclairé par le soleil.

hauteur 58 centimètres, largeur 69 centimètres.

233 Une route sablonneuse qui traverse une forêt ; à droite, un groupe de chênes et de bois taillis, près d'un étang sur lequel d'épais nuages projettent leur ombre.

hauteur 42 centimètres, largeur 45 centimètres.

RYCKAERT (David)

né à Anvers en 1615, mort dans cette ville en 1677; s'est formé sur les œuvres de Teniers, de Brouwer et d'Ostade.

234 Un homme assis près d'une table sur laquelle est placée une cruche; il tient dans la main droite un verre à bière et dans l'autre une pipe.

hauteur 14 centimètres, largeur 23 centimètres.

RYCK (Jacques de)

né à Hilversum en 1806, élève de J. Van Ravenswaay.

235 Un paysage avec des bœufs et des moutons; à droite, une jeune fille et un jeune homme; plus loin, une grange entre des arbres.

hauteur 65 centimètres, largeur 81 centimètres.

236 Un bœuf debout et deux vaches couchées auprès de quelques moutons dans un paysage accidenté.

hauteur 39 centimètres, largeur 51 centimètres.

SAFTLEEVEN (Corneille)

né à Rotterdam en 1606.

237 Des enfants autour d'un feu.

hauteur 27 centimètres, largeur 34 centimètres.

SAFTLEEVEN (Herman)

né à Rotterdam en 1609, mort à Utrecht en 1685; élève de Jean van Goyen.

238 Une vue du Rhin.

hauteur 21 centimètres, largeur 28 centimètres.

SCHALKEN (Godefroid)

né à Dordrecht en 1643, mort à la Haye en 1706, élève de G. Dov.

239 Un beau portrait d'homme.

hauteur 43 centimètres, largeur 33 centimètres.

240 Un hermite mendiant.

hauteur 27 centimètres, largeur 21 centimètres.

SCHEFFER (Jean-Baptiste)

né à Hombourg, mort à Amsterdam en 1809; élève de Thischbein.

241 Un intérieur avec trois figures.

hauteur 52 centimètres, largeur 44 centimètres.

SCHELFHOUT (André)

né à la Haye en 1787, s'est formé lui-même.

242 Vue d'un rivage prise des dunes; au premier plan, des pêcheurs couchés sur le sable près de leurs barques; plus loin, la mer arrive en roulant de grosses vagues en partie couvertes par l'ombre d'un épais nuage.

hauteur 39 centimètres, largeur 49 centimètres.

243 Un hiver; des maisons de paysans près d'un ruisseau gelé.

hauteur 39 centimètres, largeur 49 centimètres.

SCHELLINKS (Guillaume)

né à Amsterdam en 1632, mort dans cette ville en 1678; s'est formé lui-même.

244 Près de l'escalier d'une vieille maison, un maréchal-ferrant ferre un cheval blanc; à côté, des mendiants et des chiens de chasse.

hauteur 27 centimètres, largeur 22 centimètres.

SCHOREEL (Jean)

né à Schoorl près d'Alkmaar en 1495, mort à Utrecht en 1562; élève de Guillaume et de Jacob Cornelisz; s'est formé plus tard en Italie sur les œuvres de Raphaël, dont le premier il a fait connaître le style dans les Pays-Bas.

245 Le Christ baptisé par saint Jean. — Ce tableau fut peint à Haarlem pour Simon Saan, commandeur de l'Ordre de saint Jean.

hauteur 2 mètres 13 centimètres, largeur 1 mètre 44 centimètres.

246 L'Adoration des bergers.

hauteur 1 mètre 10 centimètres, largeur 83 centimètres.

247 Marie et l'enfant Jésus.

hauteur 33 centimètres, largeur 25 centimètres.

SCHOTEL (Jean-Chrétien)

né à Dordrecht en 1787, mort dans cette ville en 1838, élève de M. Schouwmann.

248 Vue de la rivière de Moerdyk par un temps calme ; sur le premier plan, le quai des bateaux à vapeur ; plus loin, des navires.

hauteur 40 centimètres, largeur 54 centimètres.

SCHOTEL (Pierre-Jean)

né à Dordrecht en 1808, élève de son père J.-C. Schotel.

249 Une rivière agitée avec des navires ; à gauche, une estacade et des maisons.

hauteur 41 centimètres, largeur 55 centimètres.

SCHUT (Corneille)

né à Anvers en 1590, mort dans cette ville en 1655 ; élève de P.-P. Rubens.

250 Des enfants jouant dans un paysage.

hauteur 19 centimètres, largeur 25 centimètres.

SNELLINCK (C.)

vivait au milieu du XVIIe siècle.

251 Le reniement de saint Pierre.

hauteur 43 centimètres, largeur 35 centimètres.

SONJÉ (JEAN)

né à Rotterdam, mort dans cette ville en 1691.

252 Un paysage rocheux et montagneux à travers lequel coule une rivière ; sur le premier plan, des paysans auprès de bœufs.

hauteur 1 mètre 62 cent., largeur 1 mètre 87 cent.

SOOLEMAKER (J.-F.)

vivait au milieu du XVIIe *siècle, s'est formé sur les œuvres de N. Berghem.*

253 Un paysage italien ; des paysans conduisent des bœufs vers un étang.

hauteur 47 centimètres, largeur 56 centimètres.

STEEN (JEAN)

né à Leyde en 1636, mort à Delft en 1678 ; élève de Jean van Goyen.

254 Les cadeaux de saint Nicolas. Près d'une jeune femme assise se tient une petite fille tenant un gros gâteau et d'autres friandises ; à gauche, un petit garçon pleurant près d'une table sur laquelle est posé un soulier d'où sortent des verges ; à côté de lui, une petite fille et un petit garçon près d'un vieillard assis qui, un verre de vin du Rhin à la main, rit de son malheur ; derrière lui, une vieille femme fait voir une pièce d'argent à l'enfant affligé et le console.

hauteur 59 centimètres, largeur 49 centimètres.

255 Un homme qui s'imagine avoir des pierres dans la tête. Le médecin feint très-sérieusement de l'opérer et laisse tomber quelques cailloux dans un bassin tenu par une vieille femme ; le patient assis, fortement attaché et becqueté par une corneille qu'il tient à la main, crie de toutes ses forces ; des curieux regardent en riant dans l'intérieur à travers une fenêtre.

hauteur 45 centimètres, largeur 49 centimètres.

256 Un intérieur; Tobie ouvre les yeux de son père dont la femme tient une chandelle de la main droite, tandis que de la gauche elle lui presse la main et qu'elle paraît heureuse de la réussite de l'opération; à côté d'elle, l'ange Raphaël; deux vieillards et des enfants contemplent le miracle avec une attention respectueuse; à gauche, sur l'arrière plan, quelques personnages; une chandelle, deux lampes et un feu éclairent cette scène.

hauteur 71 centimètres, largeur 82 centimètres.

257 Un vieillard assis près d'une table et occupé à tailler une plume.

hauteur 26 centimètres, largeur 20 centimètres.

STOLKER (JEAN)

né à Amsterdam en 1724, mort à Rotterdam en 1785; élève de J.-M. Quinkhard.

258 Les Directeurs ou Régents de la corporation des marchands de vin à Rotterdam.

hauteur 1 mètre 44, largeur 1 mètre 29.

259 Un magnifique portrait d'homme.

hauteur 1 mètre 25, largeur 1 mètre 29.

STORK (ABRAHAM)

né à Amsterdam en 1650.

260 Un port de mer italien.

hauteur 24 centimètres, largeur 30 centimètres.

261 Le pendant.

hauteur 24 centimètres, largeur 30 centimètres.

262 Vue prise sur l'Y à Amsterdam.

hauteur 28 centimètres, largeur 39 centimètres.

STRAATEN (JEAN-JOSEPH-IGNACE VAN)

né à Utrecht en 1766, mort dans cette ville en 1808 ; élève de C. Van Geelen.

263 Un lièvre mort et des perdrix près d'un fusil de chasse dans un paysage.

hauteur 1 mètre 07, largeur 86 centimètres.

STRATEN (BRUNO VAN)

né à Utrecht en 1786.

264 Une blanchisserie près du rempart d'une ville.

hauteur 33 centimètres, largeur 43 centimètres.

STREEK (HENRI VAN)

né à Amsterdam en 1659, élève de E. de Witt.

265 Intérieur d'une église protestante.

hauteur 1 mètre 30, largeur 1 mètre 09.

STRY (JACOB VAN)

né à Dordrecht en 1756, mort dans cette ville en 1815; élève de A.-C. Lens.

266 Un passage montagneux le soir; sur le premier plan, un berger couché près d'une vache debout et de six moutons; dans le lointain, une ville située près d'une rivière.

hauteur 42 centimètres, largeur 52 centimètres.

STRY (ABRAHAM VAN)

né à Dordrecht en 1753, mort dans cette ville en 1826 ; s'est formé lui-même.

267 On aperçoit à travers une porte d'écurie un aubergiste qui offre un verre de bière à un paysan monté sur un cheval gris pommelé; au premier plan, un valet qui tire de la bière et un chien qui aboie contre lui.

hauteur 30 centimètres, largeur 25 centimètres.

SWAGERS (François)

né à Utrecht en 1756, mort à Paris en 1836.

268 Un paysage accidenté ; sur le premier plan, un berger et des moutons.

hauteur 53 centimètres, largeur 79 centimètres.

269 Une tempête ; un rivage rocheux battu par la mer orageuse.

hauteur 37 centimètres, largeur 45 centimètres.

270 Une route avec de grands arbres côtoyant une rivière.

hauteur 53 centimètres, largeur 75 centimètres.

SWANEVELDT (Herman), surnommé HERMAN d'Italie

né à Woerden, mort à Rome en 1690 ; élève de Claude Lorrain.

271 Un paysage d'Arcadie ; sur le premier plan, un satyre près d'une femme et d'un enfant.

hauteur 63 centimètres, largeur 80 centimètres.

TEMPEL (Abraham van der)

né à Leyde, mort dans cette ville en 1672 ; élève de G.-Van Schooten.

272 Un magnifique portrait d'homme.

hauteur 1 mètre 30 cent., largeur 1 mètre 12 cent.

273 Un magnifique portrait de femme.

hauteur 1 mètre 30 cent., largeur 1 mètre 12 cent.

TENIERS le Jeune (David)

né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1694 ; élève de son père D. Teniers.

274 Sur le premier plan, à gauche, quatre paysans assis près d'un tonneau sont en train de boire et de fu-

mer ; à droite, sur l'arrière plan, quatre autres paysans assis derrière une cloison en bois.

hauteur 36 centimètres, largeur 57 centimètres.

275 Un vieillard jouant de la vielle dans un village.

hauteur 16 centimètres, largeur 21 centimètres.

TERBURG (GÉRARD)

né à Zwolleen 1608, mort à Deventer en 1681 ; élève de son père Henri Terburg.

276 Un seigneur vêtu de noir près d'une table couverte d'un tapis rouge ; derrière lui, un siége en velours de la même couleur.

hauteur 76 centimètres, largeur 59 centimètres.

277 Le pendant ; une dame vêtue de noir avec une jupe en satin blanc.

Ces deux portraits sont en pied.

hauteur 76 centimètres, largeur 59 centimètres.

TOL (DOMINIQUE VAN)

vivait au milieu du XVII[e] *siècle ; s'est formé sur les œuvres de G. Dov.*

278 Un vieillard, dans une niche, plante sa pipe dans un pot à feu qu'il tient de la main gauche.

hauteur 31 centimètres, largeur 25 centimètres.

279 Une vieille femme, dans une niche, semble acheter un hareng à un jeune garçon placé près d'elle et tenant un petit baril.

hauteur 31 centimètres, largeur 24 centimètres.

TROOST (CORNEILLE)

né à Amsterdam en 1697, mort dans cette ville en 1750 ; élève de A. Boonen.

280 L'hypocrisie ou la fausse contrition.

hauteur 57 centimètres, largeur 48 centimètres.

TOUSSAINT (P.-A.

né à Bruxelles.

281 Un jeune homme assis et dessinant.
hauteur 37 centimètres, largeur 27 centimètres.

UCHTERVELT (JACOB)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

282 Un seigneur et une dame assis dans un magnifique appartement près d'un bois de chêne et jouant aux cartes ; près d'eux, une jeune dame en pelisse de velours rouge fourrée.
hauteur 51 centimètres, largeur 42 centimètres.

ULFT (JACOB VAN DER)

né à Gorcum en 1627 ; s'est formé lui-même.

283 Une ville italienne avec de superbes édifices richement décorés.
hauteur 25 centimètres, largeur 35 centimètres.

UTRECHT (ADRIEN VAN)

né à Anvers en 1599, mort dans cette ville en 1651.

284 Un coq avec plusieurs poules et poussins effrayés par l'attaque d'un épervier.
hauteur 1 mètre 17 cent., largeur 1 mètre 30 cent.

VELDE (EZAIE VAN DER)

né à Leyde en 1597, mort dans cette ville en 1648 ; élève de P. Denyn.

285 Une maison de paysans en feu éclaire pendant la nuit un combat de cavalerie et d'infanterie.
hauteur 30 centimètres, largeur 40 centimètres.

286 Un gentilhomme à cheval.
hauteur 38 centimètres, largeur 27 centimètres.

VELDE (ADRIEN VAN DE)

né à Amsterdam en 1639, mort dans cette ville en 1672; élève de J. Wynants.

287 Devant la boutique d'un maréchal-ferrant est un jeune garçon à côté d'un cheval gris pommelé et d'un âne; autour de lui, un coq et des poules.

hauteur 28 centimètres, largeur 37 centimètres.

288 Un paysage plat, sur le premier plan, un bœuf; plus loin, un mouton couché et une vache.

VERBOOM (ABRAHAM)

né à Haarlem; vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

289 Un paysage boisé, le soir; sur le second plan, des chasseurs au repos et des chiens.

hauteur 61 centimètres, largeur 80 centimètres.

VERELST (GUILLAUME)

Datés de 1729

290 Un magnifique portrait d'homme.

ovale, hauteur 67 centimètres, largeur 56 centimètres.

291 Un magnifique portrait d'homme.

ovale : hauteur 67 centimètres, largeur 56 centimètres.

VERHEYEN (JEAN-HENRI)

né à Utrecht en 1778, mort dans cette ville en 1846; s'est formé lui-même.

292 La place Sainte-Marie à Utrecht.

hauteur 45 centimètres, largeur 54 centimètres.

293 L'église Sainte-Gertrude à Utrecht.

hauteur 49 centimètres, largeur 42 centimètres.

294 On aperçoit plusieurs maisons à travers les arches d'un pont jeté sur un canal.

hauteur 36 centimètres, largeur 31 centimètres.

VERSCHURING (HENRI)

né à Gorcum en 1627, noyé près de Dordrecht en 1690.

295 Un paysage montagneux d'Italie traversé par des voyageurs.

hauteur 68 centimètres, largeur 92 centimètres

296 Un rivage par un soleil couchant.

hauteur 37 centimètres, largeur 46 centimètres.

VERSCHURING (GUILLAUME)

fils du précédent et élève de J. Verkolie.

297 Une dame causant avec un seigneur arrêté près d'elle.

hauteur 32 centimètres, largeur 30 centimètres.

VERTANGEN (DANIEL)

né à La Haye, mort dans cette ville en 1657; élève de Poelenburg.

298 Moïse sauvé des eaux.

hauteur 23 centimètres, largeur 29 centimètres.

VICTOR (JACOMO)

vivait au milieu du XVIIe *siècle.*

299 Une poule, des poussins et des pigeons près d'un poulailler.

hauteur 87 centimètres, largeur 81 centimètres.

VICTOR (JEAN)

vivait dans la première moitié du XVIIe *siècle; élève de Rembrandt.*

300 Portrait d'une vieille femme magnifiquement vêtue.

hauteur 80 centimètres, largeur 64 centimètres.

301 Un paysage hollandais, sur le premier plan un paysan cause avec une paysanne qui trait une vache ; plus loin, dans une allée d'arbres, un grand nombre de bœufs et de vaches conduits par un homme.

hauteur 1 mètre 07, largeur 1 mètre 35.

VITRINGA (WIGERUS)

né à Leeuwarden en 1657; s'est formé sur les œuvres de L. Bakhuyzen.

302 Une rivière agitée avec plusieurs navires.

hauteur 74 centimètres, largeur 83 centimètres.

VLIET (HENRI VAN)

né à Delft en 1608, élève de son père et de Mierevelt.

303 Intérieur d'une église protestante avec plusieurs personnages. — Daté de 1656.

hauteur 1 mètre, largeur 84 centimètres.

304 Intérieur d'une église protestante où pénètre la lumière du soleil.

hauteur 31 centimètres, largeur 24 centimètres.

VOOGD (HENRI)

né à Amsterdam en 1766, mort à Rome en 1839; élève de J. Andriessen.

305 Un paysage italien au commencement d'un orage.

hauteur 49 centimètres, largeur 37 centimètres.

306 Un paysage montagneux; sur le premier plan, à droite, les ruines d'un temple antique.

hauteur 37 centimètres, largeur 49 centimètres.

VRANCX (SÉBASTIEN)

né à Anvers en 1573, mort dans cette ville en 1647.

307 Un village pillé par des soldats.

hauteur 51 centimètres, largeur 66 centimètres.

308 Un seigneur se promenant avec une dame; ils sont vêtus à la mode allemande de l'époque où vivait le peintre.

hauteur 29 centimètres, largeur 23 centimètres.

309 Costumes flamands.

hauteur 29 centimètres, largeur 23 centimètres.

VRIES (Jean-Renier de)

vivait au milieu du XVIIe *siècle; s'est formé sur les œuvres de J. Ruisdael.*

310 Des maisons et des arbres près d'un canal où pêchent deux hommes dans une barque.

hauteur 47 centimètres, largeur 64 centimètres.

VOIS (Ary de)

né à Leyde en 1641; élève de A. van den Tempel.

311 Un magnifique portrait d'homme.

hauteur 21 centimètres, largeur 17 centimètres.

WEENINX (Jean-Baptiste)

né à Amsterdam en 1621, mort au château de Mey, près d'Utrecht, en 1660; élève de A. Bloemaart et de N. Moyaert.

312 Un chaudronnier ambulant dans un paysage italien.

hauteur 80 centimètres, largeur 66 centimètres.

WERFF (Pierre van der)

né près de Rotterdam en 1665, mort à Rotterdam en 1718; élève de son père A. van der Werff.

313 Une Madeleine repentante.

hauteur 39 centimètres, largeur 27 centimètres.

314 Un portrait du peintre.

hauteur 48 centimètres, largeur 39 centimètres.

WESTENBERG (Georges-Pierre)

né à Nimègue en 1791, élève de J. Hulswit.

315 Un paysage avec des maisons de paysans.
hauteur 28 centimètres, largeur 34 centimètres.

WIT (Jacob de)

né à Amsterdam en 1695, mort dans cette ville en 1754; élève de Jacob van Halen.

316 Le Couronnement de Sainte-Catherine.
hauteur 63 centimètres, largeur 40 centimètres.

WITHOOS (Mathias)

né à Amersfoort en 1627, mort à Hoorn en 1703; élève de J. van Campen.

317 Un serpent et des papillons près d'un chardon.
hauteur 36 centimètres, largeur 32 centimètres.

WONDER (Pierre-Christophe)

né à Utrecht en 1780, s'est formé lui-même.

318 Une marchande de harengs.
hauteur 19 centimètres, largeur 17 centimètres.

WOUWERMAN (Philippe)

né à Haarlem en 1620, mort dans cette ville en 1668; élève de J. Wynants.

319 Un cavalier sur un cheval blanc couche en joue un paysan à genoux et demandant grâce; devant lui un paysan déjà abattu; à droite une femme avec un enfant dans les bras fuit devant un soldat qui la poursuit; dans le lointain un village situé près d'une rivière et qui vient d'être pillé et incendié.
hauteur 55 centimètres, largeur 50 centimètres.

320 Deux paysages et un cheval blanc près d'une chaumière.

hauteur 30 centimètres, largeur 29 centimètres.

321 Un gentilhomme sur un cheval gris dans un paysage accidenté et sablonneux.

hauteur 21 centimètres, largeur 16 centimètres.

WOUWERMAN (Pierre)

né à Haarlem; élève de son frère Philippe Wouwerman.

322 Un camp rempli de soldats dans un pays montagneux; sur le premier plan des cavaliers aux milieu desquels on voit un cornette sur un cheval qui se cabre et un colonel armé d'un cuirasse sur un cheval blanc qui rue.

hauteur 1 mètre, largeur 1 mètre 55.

323 Un paysage dans lequel deux enfants jouent avec une chèvre et un chien.

hauteur 12 centimètres, largeur 16 centimètres.

WOUWERMAN (Jean)

le plus jeune frère de Philippe Wouwerman, mort en 1666, peignait dans le style de Wynants.

324 Un paysage accidenté et sablonneux.

hauteur 49 centimètres, largeur 62 centimètres.

WUIER (Théodore van de) — 1683.

325. Portraits de Guillaume III, roi d'Angleterre, prince d'Orange, etc.

hauteur 2 mètres 58, largeur 1 mètre 95.

WYCK (Thomas)

né à Haarlem en 1616, mort à Londres en 1686; s'est formé lui-même.

326 Un intérieur; une femme assise près d'une table et entourée d'enfants.

hauteur 55 centimètres, largeur 44 centimètres.

327 Vue d'une côte rocheuse; sur le premier plan, deux hommes causent dans une grotte; près d'eux, des ballots, des coffres et des marchandises; au bord de la mer, plusieurs navires.

hauteur 68 centimètres, largeur 97 centimètres.

328 Un paysage italien traversé par une rivière, sur laquelle existent encore les ruines d'un grand pont; au premier plan, une barque que l'on décharge.

hauteur 66 centimètres, largeur 92 centimètres.

WYNANTS (Jean)

né à Haarlem en 1600, *mort en* 1670.

329 Un paysage boisé, une route s'étend à droite le long d'un terrain élevé et sablonneux, couvert de vieux troncs d'arbres et de bois taillis; des seigneurs à cheval, des paysans et des chiens de chasse, peints par J. Lingelbach, animent ce tableau.

hauteur 46 centimètres, largeur 60 centimètres.

330 Un paysage boisé; sur le premier plan, à gauche, une colline avec des troncs de hêtres morts, des plantes et de la mousse; plus loin une barrière qui sépare une prairie de la route.

hauteur 59 centimètres, largeur 49 centimètres.

331 Un paysage accidenté et sablonneux avec de grands arbres.

hauteur 26 centimètres, largeur 20 centimètres.

ZEEMAN (Regnier). Son véritable nom était NOOMS

né à Amsterdam en 1612.

332 Une mer calme avec des navires.

hauteur 38 centimètres, largeur 41 centimètres.

INCONNUS

333 Une réunion de régents ou d'administrateurs. — Daté de 1656.

hauteur 2 mètres 07 cent., largeur 2 mètres 69 cent.

334 Achilles parmi les femmes.

hauteur 1 mètre 13 cent., largeur 1 mètre 16 cent.

335 Une femme près d'une table sur laquelle sont placés des ustensiles de cuisine en cuivre et en étain.

hauteur 1 mètre 16 cent., largeur 1 mètre 92 cent.

336 D'après Rubens. — Le Christ et les pèlerins d'Emmaüs.

hauteur 87 centimètres, largeur 1 mètre.

337 Le Christ sur la croix, près de lui Marie et Saint-Jean. — Du commencement du 16e siècle.

hauteur 1 mètre, largeur 80 centimètres.

338. Une Danaé ; peint sur verre.

hauteur 23 centimètres, largeur 18 centimètres.

339 Un paysage flamand; des paysans travaillant dans un champ de blé.

hauteur 56 centimètres, largeur 80 centimètres.

340 Portrait de Guillaume I, prince d'Orange.

hauteur 62 centimètres, largeur 52 centimètres.

341 Portrait de Louise de Coligny.

hauteur 62 centimètres, largeur 52 centimètres.

342 Portrait de Guillaume V, prince d'Orange.

hauteur 22 centimètres, largeur 15 centimètres.

343 Portrait de Charles Ier, roi d'Angleterre.

hauteur 67 centimètres, largeur 53 centimètres.

344 Portrait d'Henriette Marie, reine d'Angleterre.

hauteur 74 centimètres, largeur 59 centimètres.

345 Portrait de Didier Erasme. — Daté de 1530.
hauteur 35 centimètres, largeur 27 centimètres.

346 Portrait de Didier Erasme dans son cabinet de travail.
hauteur 30 centimètres, largeur 23 centimètres.

347 Ecole de Rubens. — Portrait de F. van der Linden.
hauteur 63 centimètres, largeur 48 centimètres.

348 Ecole de Rubens. — Portrait du Pape Adrien.
hauteur 31 centimètres, largeur 28 centimètres.

349 Portrait de Juste Buyck, bourgmestre de la ville d'Amsterdam.
hauteur 44 centimètres, largeur 35 centimètres.

350 Ecole d'Holbein. — Un portrait d'homme.
rond, hauteur 10 centimètres, largeur 10 centimètres.

351 Portrait d'un général.
hauteur 14 centimètres, largeur 11 centimètres.

352 Portrait d'un guerrier avec une écharpe orange.
ovale : hauteur 21 centimètres, largeur 17 centimètres.

353 Un magnifique portrait d'homme.
hauteur 62 centimètres, largeur 43 centimètres.

354 Un magnifique portrait de femme.
hauteur 62 centimètres, largeur 43 centimètres.

355 Un magnifique portrait d'homme.
ovale, hauteur 6 centimètres, largeur 5 centimètres.

—

ECOLE ITALIENNE

ALBANO (Francesco)

né à Bologne en 1578, mort dans cette ville en 1660; élève de Guido Reni et des Carraches (Ecole bolonaise).

356 Des enfants dansant.

hauteur 67 centimètres, largeur 88 centimètres.

GUIDO RENI

né à Bologne en 1575, mort dans cette ville en 1642; élève de Denis Calvart, et, plus tard, d'Annibal et Louis Carrache (Ecole bolonaise).

357 Saint-Joseph portant l'enfant Jésus dans ses bras.

hauteur 96 centimètres, largeur 77 centimètres.

LOZET DI SIMON (Nicolo)

vivait à Naples en 1650.

358 Sainte Catherine.

hauteur 75 centimètres, largeur 63 centimètres.

LUTI (Benedetto)

né à Florence en 1666, mort à Rome en 1724; élève de Dominique Gabiani (Ecole florentine).

359 Une Madeleine repentante.

hauteur 49 centimètres, largeur 35 centimètres.

PANINI (Giampolo)

né à Plaisance en 1691, mort à Rome en 1764; élève de Benedetto Luti (Ecole romaine).

360 Des chasseurs en repos près d'une ruine et d'une fontaine.

hauteur 76 centimètres, largeur 1 mètre 26.

ROSA (Salvator)

né à Naples en 1615, mort à Rome en 1673; élève de Francesco Francanziani, de Aniello Falcone et de Ribera (Ecole napolitaine).

361 Un moine mendiant.
hauteur 26 centimètres, largeur 18 centimètres.

INCONNUS

362 Une femme luttant avec un satyre.
hauteur 62 centimètres, largeur 54 centimètres.

363 Saint Jean.
hauteur 62 centimètres, largeur 41 centimètres.

364 Saint François.
hauteur 37 centimètres, largeur 28 centimètres.

365 Marie et l'enfant Jésus.
hauteur 41 centimètres, largeur 31 centimètres.

ÉCOLE ESPAGNOLE

MURILLO (Bartholomée ou Estevan)

né à Pilar, près de Séville en 1613, mort à Séville en 1686; élève de Juan del Castillo.

366 Deux jeunes pauvres assis par terre; l'un d'eux tient à la main un gâteau dont il sembe refuser un morceau à un jeune nègre qui tend une main vers lui, tandis que de l'autre il tient une cruche sur son épaule.
hauteur 41 centimètres, largeur 30 centimètres.

RIBÉRA (JOSEPH), SURNOMMÉ L'ESPAGNOLET

né à Xativa, près de Valence, en 1589, mort à Naples en 1656; il étudia d'abord le style du Corrège et imita plus tard celui de Michel-Ange de Caravage.

367 Un vieillard à barbe blanche tenant un livre à la main.

hauteur 95 centimètres, largeur 70 centimètres.

ÉCOLE FRANÇAISE

FABRE (FRANÇOIS-XAVIER)

élève de David.

368 Un paysage montagneux; Agar recevant de Thamar la houlette et le bracelet. — Daté de 1805.

hauteur 52 centimètres, largeur 70 centimètres.

GREUZE (JEAN-BAPTISTE)

né à Tournus, en Bourgogne, en 1734, mort à Paris en 1817; élève de Grandon.

369 Une jeune femme avec un enfant sur ses genoux. (Esquisse.)

hauteur 42 centimètres, largeur 53 centimètres.

ROBERT (HUBERT)

né à Paris en 1741.

370 L'Entrée d'un temple magnifique.

hauteur 46 centimètres, largeur 37 centimètres.

VERNET (CLAUDE-JOSEPH)

né à Avignon en 1714, mort à Paris en 1789; élève de son père et de Lucatelli.

371 Un port de mer italien au clair de lune; sur le pre-

mier plan une barque avec des pêcheurs qui tirent leurs filets.

hauteur 49 centimètres, largeur 58 centimètres.

VINDRIER

vivait à la fin du XVIII[e] *siècle; il a imité le style de Greuze.*

372 Une jeune fille appuyée sur une table et ayant devant elle un morceau de pain et une pomme.

hauteur 46 centimètres, largeur 38 centimètres.

LA HAYE

CATALOGUE

DES TABLEAUX

DU

MUSÉE DE LA HAYE

PREMIERE SECTION

ÉCOLES DES PAYS-BAS

AALST (VAN)

né à Delft en 1602, *mort dans la même ville en* 1658.

1 Un vase avec des fleurs.

2 Du gibier mort.

BAAN (J. DE)

né à Haarlem en 1633, *mort en* 1702.

3 Le comte Maurice de Nassau, gouverneur du Brésil.

4 Le grand-pensionnaire de Witt.

BAKHUIZEN (L.)

né à Emde en 1631, mort à Amsterdam en 1709.

5 Retour du roi Guillaume III d'Angleterre, à Maassluis, en 1691.

6 Une marine.

7 Le chantier de la ci-devant Compagnie des Indes Orientales à Amsterdam.

BASSEN (VAN)

8 Une église catholique.

BERGHEM (N.)

né à Haarlem en 1624, mort en 1683.

9 Un paysage italien avec des animaux et des figures, de grandeur naturelle.

10 Un paysage italien.

11 Une chasse au sanglier.

12 Combat de cavalerie dans un défilé.

BLOEMAART (A.)

né à Gorcum en 1564, mort à Utrecht en 1658.

13 Un festin des dieux.

14 Une distribution des prix d'une course.

BOL (F.)

élève de Rembrandt, né à Dordrecht en 1611, mort à Amsterdam en 1681.

15 L'amiral de Ruyter.

16 Engel de Ruyter, fils de cet amiral.

BOTH (J. et A.)

nés à Utrecht, élèves de A. Bloemaart, ont demeuré longtemps en Italie, où André est mort en 1650 ; *Jean est décédé dans sa patrie en* 1656.

17 Un grand paysage italien.

18 Un *idem,* plus petit.

BREEMBERG

maître de Poelenburg, probablement né à Utrecht.

19 Un paysage.

BREUGEL DE VELOURS

né à Bruxelles en 1581, *mort vers l'an* 1642.

20 Le baptême du More.

21 Rencontre de David et d'Abigaël.

BREUGEL DE VELOURS et VAN BALEN.

22 Les quatre saisons en médaillon, entouré d'une guirlande de fleurs.

BREUGEL DE VELOURS et ROTTENHAMER.

23 La fuite en Egypte.

BREUGEL D'ENFER et ROTTENHAMER.

Breugel, né à Bruxelles en 1569, *mort en* 1625.

24 Jésus-Christ délivrant les âmes du Purgatoire.

BREUGEL et RUBENS.

25 Le Paradis.

CHAMPAGNE (PHILIPPE DE)

né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674.

26 Portrait de Joseph Govaerts.

CUYP (A.)

né en 1606; il vivait encore l'an 1672.

27 Vue aux environs de Dordrecht.

DEELEN (VAN) et PALAMEDES

van Deelen, élève de François Hals, né à Heusden, a demeuré à Arnemuiden.

28 La salle du Binnenhof à La Haye, pendant la dernière grande Assemblée des Etats en 1651.

DOES (SIMON VAN DER)

né en 1653, mort en 1717.

29 Une bergère avec des moutons.

DOV (G.)

né à Leyde en 1613, mort en 1680.

30 Une femme assise dans un intérieur, devant une fenêtre ouverte, à côté d'elle un enfant au berceau; beaucoup d'accessoires enrichissent la composition.

31 Une femme à une fenêtre, tenant une lampe à la main.

DYK (A. VAN)

élève de Rubens, né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641.

32 Six portraits de la famille Huygens.

33 Le duc de Buckingham.

34 La duchesse de Buckingham.

35 Quintin Simons, peintre d'Anvers.

DYK (Ph. van)

né à Amsterdam en 1680, *mort à la Haye en* 1752.

36 Une dame pinçant de la guitare.

37 Une dame devant sa toilette.

38 Judith avec la tête d'Holoferne.

39 Un homme taillant une plume.

EECKHOUT (G. van den)

élève de Rembrandt, né à Amsterdam en 1621, *mort en* 1674.

40 L'adoration des Mages.

EVERDINGEN (C. van)

élève de Jean van Bronkhorst, né à Alkmaar en 1606, *mort en* 1679.

41 Portraits de la famille du grand-pensionnaire Steyn : représentation emblématique de Diogène cherchant des hommes au marché de Harlem.

FRANKS (S.)

élève d'Adam van Oort.

42 Une galerie de tableaux d'après différents peintres célèbres ; sur le devant on voit Appelles faisant le portrait de Campasme, maîtresse d'Alexandre.

43 Deux petits tableaux historiques.

FRANKS et POURBUS.

44 Un bal à la cour, avec les portraits d'Albert et d'Isabelle.

GLAUBER et LAIRESSE.

Glauber, élève de Berghem, né à Utrecht en 1645, mort à Amsterdam en 1726.

45 Un paysage en Arcadie.

GONSALES COQUES

né à Anvers en 1618.

46 Une galerie de tableaux, où le peintre s'est représenté avec sa famille. Les tableaux dont la salle est ornée sont peints par des élèves de Rubens, de van Dyk, de Rembrandt et autres.

GOVAERTS (A.)

47 Un paysage.

HAAGEN (VAN DER) et A. VAN DE VELDE.

48 Le Rhynpoort à Arnhem.

49 Une vue en Gueldre.

HAARLEM (CORNEILLE VAN)

né en 1562, mort en 1638.

50 Le massacre des Innocents.

HEEM (J.-D. DE)

né à Utrecht en 1600, mort à Anvers en 1674.

51 Une table avec des fruits, et accessoires.

52 Un feston de fleurs et de fruits.

HEIDEN (J. VAN DER) et A. VAN DE VELDE.

van der Heiden, né à Gorcum en 1637, mort à Amsterdam en 1712.

53 L'intérieur d'une ville, probablement Anvers.

HELST (B. VAN DER)

né à Haarlem en 1613, mort à Amsterdam en 1670.

54 Portrait de P. Potter.

HEMMELINCK (*Memmelinck*).

55 La descente de la Croix.

HEUS (DE)

élève de Both, né à Utrecht en 1638, mort dans la même ville dans un âge avancé.

56 Deux petits paysages.

HOEKGEEST

a vécu dans le XVIIe *siècle.*

57 L'intérieur de l'église neuve à Delft, avec le tombeau des princes d'Orange.

58 Le même sujet, d'un autre point de vue.

HONDEKOETER (M. DE)

né à Utrecht en 1636, mort dans la même ville en 1695.

59 Différents oiseaux.

60 *Idem.*

61 Le corbeau (le geai?) dépouillé des plumes d'autres oiseaux dont il s'était paré.

62 La ménagerie de Guillaume III, au Loo.

HOOGSTRATEN (S. VAN)

né à Dordrecht en 1627, mort dans la même ville en 1678.

63 Un grand portique où se trouve une dame avec un chien.

HUGTENBURG (Jean van)

né à Haarlem en 1646, mort à Amsterdam en 1738.

64 Une escarmouche de cavalerie.

65 *Idem.*

66 Le prince Eugène de Savoie à cheval, entouré de guerriers.

HUYSSUM (J. van)

né à Amsterdam en 1682, mort en 1749.

67 Petit tableau avec des fruits.

68 *Idem* avec des fleurs.

JARDIN (Carle du)

élève de Berghem, né à Amsterdam vers 1650, mort à Venise en 1678.

69 Vue d'une cascade en Italie.

70 Un paysage avec un bœuf, se frottant contre un poteau.

71 Un paysage avec un berger, une chèvre et des brebis. (D'après le même maître.)

JORDAENS (J.)

élève de van Oort et de Rubens, né à Anvers en 1594, mort dans la même ville en 1678.

72 Vénus suivie de bacchantes et de satires.

73 Un banquet des dieux de l'Olympe, descendus sur la terre. (Copie.)

74 Un faune et une fille tenant une corbeille remplie de fruits.

KEYZER (A. de)

a vécu de 1595 à 1660.

75 Portrait en pied d'un magistrat.

76 Assemblée des bourgmestres d'Amsterdam à l'arrivée de Marie de Médicis en 1638.

KONING (PH. DE) et LINGELBACH (J.)

de Koning, né en 1649, mort en 1689.

77 Un paysage étendu.

LAIRESSE (G. DE)

né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711.

78 Achille reconnu par Ulysse.

LINGELBACH (J.)

né à Francfort en 1625, mort à Amsterdam en 1687.

79 Un paysage avec un chariot de foin.

80 Un port de mer en Italie.

81 Départ de Charles II de Schéveningue pour l'Angleterre, en 1660.

82 Marche de cavalerie.

LUCAS DE LEYDE, ou d'après ce Maître.

né à Leyde en 1494, mort dans la même ville en 1533 (attribué aussi à Walter van Assen, qui vécut à Amster dam en 1517).

83 La fille de Hérodias, ayant la tête de saint Jean-Baptiste sur un plat.

MAAS (N.)

né à Dordrecht en 1632, mort à Amsterdam en 1693.

84 Un magistrat, probablement le grand-pensionnaire Cats.

MEER DE DELFT (VAN DER)

né en 1632.

85 Vue de la ville de Delft, du côté du canal.

METZU (G.)

né à Leyde en 1615, mort à Amsterdam en 1658.

86 Une société de trois personnes faisant de la musique.
87 Représentation emblématique de la justice.
88 Un chasseur tenant un verre de vin à la main.

MIEREVELD (M.)

né à Delft en 1567, mort dans la même ville en 1641.

89 Le prince Frédéric Henri avec son épouse Amélie de Solms.

MIERIS, le père (F. van)

élève de Dov, né à Delft en 1635, mort à Leyde en 1681.

90 Le peintre et sa femme.
91 Horace Schuil, professeur de Botanique à Leyde.
92 Un enfant placé près d'une fenêtre fait des bulles de savon; une femme se tient derrière lui.

MIERIS (W. VAN)

né à Leyde en 1662, mort dans la même ville en 1747.

93 Une boutique d'épicier.

MIGNON (A.)

élève de Heem, né à Francfort en 1640, mort en 1679.

94 Une corbeille avec des fleurs.

MONI (L. DE)

né en 1698, mort en 1771.

95 Une vieille femme et un garçon dans une niche.

MOREELSE (PAUL)

né en 1571, demeurait à Utrecht, où il a été Bourgmestre, et est mort en 1638.

96 Catherine Christine, Princesse de Nassau.
97 Une princesse de Hanau.

MORO (ANTOINE)

élève de Jean Schoorel, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1568.

98 Un homme assis devant une table.

MOUCHERON (F.) et LINGELBACH (J.)

Moucheron, élève d'Asselyn, né à Emde en 1633, mort à Amsterdam en 1686.

99 Un paysage.
100 *Idem,* plus petit.

MUSSCHER (M. DE)

né à Rotterdam en 1645, mort à Amsterdam en 1705.

101 Le peintre avec sa femme et son fils.

NEEFS (P.)

né à Anvers.

102 L'intérieur d'une église.

NETSCHER (G.)

né à Prague en 1636, mort à la Haye en 1684.

103 Une société de trois personnes, représentant le peintre, sa femme et sa fille.

104 Portrait d'homme.

105 Portrait de femme.

OSTADE (A. VAN)

né à Lubeck en 1610, mort en 1685. Il a demeuré longtemps à Haarlem.

106 L'intérieur d'une maison, orné de figures.

107 L'extérieur d'une maison rustique.

PAPE (A. DE)

108 L'intérieur d'une maison.

POEL (E. VAN DER)

né à Rotterdam, mort en 1690.

109 Un clair de lune.

POELENBURG (CORNEILLE)

né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660. Il a longtemps demeuré en Italie.

110 Un petit paysage avec des ruines et des figures.

111 Un paysage avec des femmes prenant un bain.

POTTER (PAUL)

né à Enkhuizen en 1625, mort à la Haye en 1654.

112 Un jeune taureau avec une vache, une brebis, un pâtre, etc., de grandeur naturelle.

113 Paysage avec des vaches, dont une se mire dans l'eau.
114 Paysage avec des vaches et des cochons.

PYNAKKER (A.)

né à Pynacker, près de Delft, en 1621, mort en 1673.

115 Un grand paysage.

REMBRANDT VAN RHYN.

élève de Zwanenburg, né à Leyde en 1606, mort en 1674.

116 La leçon d'anatomie du professeur Tulp.
117 Siméon au Temple.
118 Susanne au bain.
119 Un officier.
120 Un jeune homme.

REMBRANDT, *ou de son école.*

121 Un vieillard.

RUBENS (P.-P.)

élève de A. van Oort et de O. van Veen, né à Cologne en 1577, mort à Anvers en 1640.

122 Vénus et Adonis dans un paysage.
123 Catherine Brintes, première épouse de Rubens.
124 Hélène Forman, seconde épouse de Rubens.
125 Le confesseur de Rubens.

RUBENS, *ou de son école.*

126 Des nymphes avec la corne d'abondance.
127 Le songe d'Astolphe, ou Angélique endormie excite l'amour d'un ermite. Sujet tiré de l'Arioste.

RUYSCH (RACHEL)

née à Amsterdam en 1664, morte en 1750.

128 Un bouquet de fleurs.

129 Un *idem* plus petit.

RUYSDAAL (J.)

né à Haarlem en 1640, mort dans la même ville en 1681.

130 Une cascade.

131 Un rivage.

132 Du côté d'Overveen on voit dans le lointain la ville de Haarlem.

SAVERY (R.)

né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639.

133 Orphée attirant les animaux.

SCHALKEN (G.)

né à Dordrecht en 1643, mort à La Haye en 1706.

134 Une dame devant sa toilette, éclairée par une chandelle.

135 La précaution inutile.

136 Un médecin.

137 Vénus avec les colombes.

138 Guillaume III, roi d'Angleterre.

SNYDERS (FRANÇOIS) et RUBENS

Snyders, élève de H. van Balen, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657.

139 Une grande chasse au cerf; le paysage est de Rubens.

140 Une cuisine avec des légumes et du gibier; la figure est de Rubens.

SOLEMAKER

élève de Berghem.

141 Un paysage.

STEEN (J.)

né à Leyde en 1636, *mort dans la même ville en* 1678.

142 La famille du peintre.

143 Tableau de la vie humaine.

144 Un médecin tâtant le pouls d'une jeune fille.

145 Un dentiste.

146 Une ménagerie et dans le lointain la maison à Honsholredyk.

147 Le médecin rendant visite à un malade.

STEENWYK (H. VAN)

élève de Hans de Vries, probablement né à Steenwyk, mort à Francfort en 1603.

148 Des bâtiments avec des figures.

STORCK (ABRAHAM)

né à Amsterdam en 1650.

149 Un rivage.

150 Une mer calme.

SWANEVELD

élève de Claude Lorrain, né à Woerden en 1610, *mort en* 1690.

151 Un grand paysage.

TENIERS (D.)

né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1694.

152 La bonne cuisine.

153 Un alchimiste dans son laboratoire.

TERBURG (G.)

né à Zwolle en 1608, mort à Deventer en 1681.

154 Un officier ayant à la main une lettre remise par un trompette, et une dame écoutant avec attention.

155 Portrait en pied du peintre en costume de bourgmestre.

TILBORG.

156 Une société de peintres à un repas chez Adrien van Ostade. Au nombre des convives se trouve le peintre Potter, avec sa femme et ses enfants.

TORENBURG

né à Amsterdam, dans ou vers l'année 1737, mort en 1785 ou 1786.

157 Vue de l'Amstel à Amsterdam.

TROOST (C.)

né à Amsterdam en 1697, mort en 1750.

158 Dix dessins à la gouache et au pastel, représentant des scènes de comédies hollandaises.

159 Cinq dessins *idem*, représentant une réunion d'amis et connus sous le nom de Nelri, d'après les cinq inscriptions suivantes :

Nemo loquebatur.
Erat sermo inter Fratres.
Loquebantur omnes.
Rumor erat in casa.
Ibant qui poterant, qui non potuere, cadebant.

UCHTERVELDT

160 L'intérieur d'une maison avec un pêcheur offrant du poisson à une dame.

ULFT (VAN DEN)

né à Gorcum en 1627.

161 Paysage avec quelques édifices et un corps d'armée en marche.

VELDE (A. VAN DE)

élève de Wynants, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672.

162 Des bestiaux dans un paysage.

163 Vue du rivage de Schéveningue, avec un groupe de pêcheurs.

VELDE (GUILLAUME VAN DE)

né à Amsterdam en 1633, mort à Londres en 1693.

164 Une mer calme avec des vaisseaux.

165 *Idem.*

VINKEBOOM

né en 1578.

166 Un paysage.

VLIET (VAN)

né vers l'année 1685.

167 La vieille église à Delft.

VOYS (A. DE)

élève de A. van de Tempel, né à Leyde en 1641.

168 Un chasseur tenant une perdrix à la main.

WEENIX (J.)

élève de J. B. Weenix, né à Amsterdam en 1644, mort en 1719.

169 Un cygne, un chevreuil, etc., dans un paysage.
170 Un faisan et plusieurs sortes de gibier mort.

WERFF (le chevalier A VAN DER)

élève de van der Neer, né à Rotterdam en 1659, mort dans la même ville en 1722.

171 La fuite en Egypte.
172 Portrait d'un magistrat.

WOUWERMAN (PHILIPPE)

élève de Wynants, né à Haarlem en 1620, mort en 1668.

173 Une grande bataille.
174 Un camp.
175 Petit paysage avec plusieurs chevaux.
176 Une partie de chasse.
177 Des paysans à pied et à cheval
178 L'arrivée à l'hôtellerie.
179 La sortie de l'hôtellerie.
180 Un manége en pleine campagne, avec un carrosse attelé de six chevaux blancs.
181 Un paysage connu sous le nom de Chariot de foin.

WYNANTS (J.)

né en 1600, mort en 1670.

182 Un paysage boisé.
183 Un paysage avec des figures de Lingelbach.

ZEGERS (le père)

né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1651.

184 Une guirlande de fleurs autour d'une statue représentant la Vierge avec l'Enfant Jésus.

185 Une guirlande de fleurs autour du buste de Guillaume III.

SECONDE SECTION

ÉCOLES ÉTRANGÈRES

ÉCOLE ALLEMANDE

BURRY.

186 Un Cupidon.

DURER (Albert)

né à Nuremberg en 1470, mort dans la même ville en 1528.

187 Portrait d'homme.

188 *Idem.*

DURER (A.) *ou de son école.*

189 L'empereur Maximilien II dans sa jeunesse.

190 Elisabeth, fille de l'empereur Ferdinand Ier.

191 Anne, fille du même.

ELSHEIMER (Adam)

né à Francfort en 1574. mort à Rome en 1620.

192 Un petit paysage.

193 *Idem.*

HOLBEIN

né à Bâle en 1498, mort à Londres en 1554.

194 Thomas Morus, chancelier d'Angleterre.

195 Robert Cheseman tenant un faucon sur le poing.

196 Jeanne Seymour, épouse de Henri VIII, roi d'Angleterre.

197 Portrait d'une dame.

HOLBEIN, *ou de son école.*

198 Portrait d'Erasme.

ROOS (H.)

né à Ottenberg en 1631, mort à Francfort en 1685.

199 Un paysage montagneux avec des bestiaux.

ROTTENHAMER et BREUGEL.

200 La chute de Phaëton.

ÉCOLE FRANÇAISE

BOURDON (Sébastien)

né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671.

201 Une Allégorie. Des figures représentant les quatre parties du monde et partageant un butin : le paysage est dans le style de Poussin.

LORRAIN (Claude Gelée, dit le)

né près de Toul en 1600, mort à Rome en 1682.

202 Un paysage italien.

POUSSIN (GASPARD DU GUET, dit LE)

né aux Andelys en 1594, mort à Rome en 1665.

203 Un paysage.

VERNET (JOSEPH)

né à Avignon en 1714, mort à Paris en 1792.

204 Une tempête.
205 Un paysage avec une cascade.

ÉCOLE ESPAGNOLE

CERESO (MATH.)

né à Burgos en 1635, mort à Madrid en 1685.

206 Une Madeleine en adoration devant une croix.

ESCALANTE (*par ou d'après*)

né vers l'an 1630, mort en 1670.

207 Une Bohémienne.

MURILLO (BARTHOLOMEO ESTEVAN)

né en 1613, mort en 1685.

208 La Vierge avec l'enfant Jésus.
209 Un berger espagnol.

VELASQUEZ (DIEGO)

né en 1594, mort en 1660.

210 Portrait de Charles Balthasar, fils de Philippe IV, roi d'Espagne, à l'âge de 11 ans.

INCONNU

211 Un paysage.

ÉCOLE ITALIENNE

BARTHOLOMEO (Fra)

né en 1469, mort à Florence en 1517.

212 Une sainte famille.

BELLINI

né en 1426, mort vers l'année 1516.

213 La Vierge, assise sur le piédestal d'une colonne, tient l'enfant Jésus sur les genoux, trois saints sont à sa droite et trois autres à sa gauche.

BORDONE (Paris)

élève du Titien, né à Trévise en 1500, mort en 1570.

214 La tête du Sauveur.

CAGLIARI (Carlo), fils de Paolo Veronese

mort en 1596.

215 L'adoration des Mages.

CAMBIASI (Luca)

216 La Sainte Vierge.
217 La naissance de la Sainte Vierge.

CARRACCI (*Copie d'après* Annibal)

né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609.

218 Une sainte famille.

CARRACCI (AUGUSTIN)

né à Bologne en 1555, mort en 1619.

219 Un paysage avec des figures.

CIGNANI (CARLO)

né à Bologne en 1628, mort en 1719.

220 Adam et Eve dans le Paradis.

CORREGE (*Copie d'après* ANTONIO ALLEGRI)

né à Correge, dans le duché de Modène, en 1494, mort en 1534.

221 La Zingarelli, ou la Madonna del Coniglio.
222 Jésus au jardin de Gethsémané.

CORTONE (PETRO BERETTINI DE)

né à Cortone en 1596, mort en 1669.

223 La Sainte Vierge avec l'Enfant sur un nuage, et deux religieux.

DOLCE (*d'après* CARLO)

224 La tête du Christ.
225 Une tête de femme.

DOMINIQUIN (*d'après* DOMINICO ZAMPIERI, DIT LE)

né à Bologne en 1581, mort en 1640.

226 La sainte Cécile.

GIORDANO (LUCA)

né à Naples en 1632, mort en 1705.

227 Les servantes du peintre, faisant de la musique.

GUERCINO (Barbieri, dit)

né à Cente, près de Bologne, en 1590, mort en 1667.

228 Saint Sébastien.

GUIDO RENI

né aux environs de Bologne en 1575, mort en 1642.

229 La mort d'Abel.
230 Un Cupidon.

GUIDO RENI (*d'après*)

231 Cléopâtre mordue par un aspic.

LAURI (Philippe)

né à Rome en 1623, mort en 1694.

232 Un paysage avec des figures.

MARINO dit MAZZOLINO (Ludovic)

né en 1581, mort en 1530.

233 Le massacre des Innocents.

MAZUOLA dit le PARMESAN (*d'après ou par* Francesco)

né en 1504, mort à Rome en 1540.

234 La circoncision.

RAPHAEL (*Copies d'après*)

né à Urbin en 1483, mort à Rome en 1520.

235 Vénus et Cupidon.
236 Une sainte famille.
237 Sainte Barbe.

ROSA (SALVATOR)

né à Naples en 1615, mort en 1673.

238 Prométhée sur le mont Caucase ; un vautour lui dévore le foie toujours renaissant.

239 Sisyphe, condamné aux enfers, porte une grosse pierre sur les épaules.

240 Un paysage de forme ovale, avec figures.

241 *Idem.*

242 Deux paysages plus petits.

243 Deux tableaux, représentant des moines dans une grotte.

SANTAFEDE (FABRICIO)

244 Une sainte famille dans une campagne.

SASSOFERRATO (S. B. SALVI, dit)

né en 1605, mort en 1685.

245 La Sainte Vierge.

SOLIMENE (FRANÇOIS)

né en 1657, mort en 1747.

246 L'Annonciation.

TINTORET (JACQUES)

né en 1512, mort en 1594.

247 Portrait d'un magistrat.

TITIEN (*par ou dans le genre de*)

né en 1477, mort en 1576.

248 La Sainte Vierge avec l'enfant Jésus sur les genoux, à qui une autre sainte agenouillée présente des fleurs.

VERONESE (PAUL CAGLIARI, dit)

249 Le martyre de saint Côme et de saint Damien, esquisse sur papier.

VINCI (*Ecole de* LEONARD DE)

250 L'enfant Jésus et saint Jean, se faisant des caresses.

INCONNUS

251 Portrait d'une femme.
252 Une Madeleine en adoration.
253 Saint Jean l'Evangéliste.
254 Dalila, coupant les cheveux à Samson.
255 Une sainte famille.
256 L'adoration des bergers.
257 Une tête de femme en médaillon.
258 L'empereur Charles Quint.
259 Représentation emblématique de l'amour.
260 Deux tableaux avec des ruines.
261 Buste d'une nymphe.
262 Cupidon sur un lit de repos.
263 La mort de sainte Cécile, sur marbre noir.
264 Deux portraits; le prince Guillaume Ier et un autre membre de la famille d'Orange.
265 Portrait du prince Guillaume Ier.
266 *Idem.*
267 *Idem.*
268 Le prince Maurice
269 Guillaume II.
270 Le Paradis.
271 Le filet de Vulcain.

272 Un vieillard avec un enfant.

273 Six portraits de la maison de Nassau; parmi lesquels se trouvent :

Le prince Guillaume I[er], son épouse Louise de Coligny, son fils aîné le comte de Buren, le prince Maurice de Nassau et deux autres membres de la famille d'Orange.

274 La législation de Moïse : tableau laissé par feu M. de Panhuys; on y trouve les portraits de plusieurs membres de sa famille.

SCULPTURE

275 Buste de Guillaume le Taciturne.

276 Buste de Frédéric Henri, par Rombout Verhulst, 1683.

277 *Idem* de Guillaume II, par le même.

278 *Idem* de son épouse, Marie Stuart, princesse d'Angleterre, par le même.

279 Petite statue de Guillaume III, par J. Blommendael, 1676.

280 Buste de Guillaume III, par Rombout Verhulst, 1683.

281 *Idem* par J. Blommendael, 1699.

282 *Idem* de Guillaume IV, par J.-B. Xavery.

283 *Idem* de son épouse Anne, princesse d'Angleterre, par le même.

284 *Idem* de Guillaume V.

285 *Idem* de son épouse Frédérique Sophie Guillelmine, princesse de Prusse.

286 *Idem* de l'amiral de Ruyter.

287 *Idem* d'un autre amiral hollandais.

AMSTERDAM

CATALOGUE

DES TABLEAUX

DU

MUSÉE D'AMSTERDAM

ÉCOLE HOLLANDAISE

ASSELYN (J.)

né 1610, *décédé* 1660.

1 Un cygne aux ailes déployées, représentation emblématique de la vigilance du grand-pensionnaire Jean de Witt.

AVED (J.)

2 Portrait du prince Guillaume IV.

BAAN (J. DE)

né 1633, *décédé* 1702.

3 Portrait du grand-pensionnaire Jean de Witt.

4 *Idem* de Corneille de Witt, bourgmestre de Dordrecht.

5 Les cadavres mutilés des frères J. et C. de Witt.

BAILLY (D.)

né 1584, *décédé* 1638.

6 Portrait de Marie van Reigersbergen, épouse de Grotius.

BAKHUYSEN (L.)

né 1631, *décédé* 1709.

7 Le grand-pensionnaire Jean de Witt s'embarquant pour diriger l'expédition de la flotte hollandaise.

8 Vue du débarcadère dit aux Moules sur l'Y à Amsterdam.

9 Mer houleuse par une bourrasque qui se retire au lointain.

BALEN (H. VAN)

né 1633, *décédé* 1702.

10 Diane et Bacchus, Pan, des satyres et des bacchantes dans un paysage.

BALEN (H. VAN) et J. BREUGHEL

11 Composition représentant les diverses sectes du christianisme.

BARENDSEN (D.)

né 1534, *décédé* 1592.

12 Portrait de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe.

BEERESTRATEN (J.)

décédé 1687.

13 Bataille navale entre les flottes hollandaise et anglaise, le 12 juin 1666.

14 Vue d'hiver prise du côté de l'Y, à Amsterdam.
15 Les ruines de l'ancien hôtel de ville d'Amsterdam après l'incendie, 1652.

BEGA (C.)

né 1620, *décédé* 1664.

16 Un vieillard dans son cabinet d'étude.
17 Réunion rustique.

BERGHEM (N.)

né 1624, *décédé* 1683.

18 Paysage montagneux avec des pâtres et du bétail.
19 Paysage en Italie au déclin du jour.
20 Ruth et Booz dans un champ de blé.
21 Un paysage en Italie, aux bords d'une rivière.
22 Vue d'hiver.
23 *Idem*.
24 Un paysage en Italie.

BERGEN (D. VAN)

25 Un paysage avec des animaux.
26 *Idem*.

BERKHEYDEN (G.)

né 1645, *décédé* 1698.

27 Le palais royal à Amsterdam, ci-devant hôtel de ville.

BERKMAN (H.)

né 1629, *décédé* 1690.

28 Portrait du vice-amiral A. Bankert.

BEYEREN (A. VAN)

29 Table garnie de poissons.

BOL (F.)

né 1612, *décédé* 1681.

30 Portrait de l'artiste.
31 *Idem* de l'amiral Michel-Adr. de Ruyter.
32 *Idem* d'un inconnu.
33 Une mère et deux enfants.

BOTH (J. et A)

34 Paysage en Italie.
35 *Idem*.

BOTH (J.)

né 1610, *décédé* 1656.

36 Une écurie.

BRAKENBURG (R.)

né 1650, *décédé* 1702.

37 Réunion rustique.

BRAMER (L.)

né 1596.

38 Portrait de Pierre Cornsz Hooft.

BRAAY (J. DE)

décédé 1694.

39 Les syndics de la corporation de Saint-Luc à Haarlem.

BREDA (J. VAN)

né 1683, *décédé* 1750.

40 Paysage avec des chevaux.

BREKELENKAMP (Q.)

41 Intérieur.
42 *Idem*.

BREUGEL (J.), surnommé DE VELOURS

né 1568, *décédé* 1625

43 Une scène de la fable de Latone.
44 Un paysage.
45 *Idem*.
46 *Idem* à une rivière.
47 Une forêt.

BRIL (P.)

né 1556, *décédé* 1626.

48 Un paysage.

BROUWER (A.)

né 1608, *décédé* 1640.

49 Réunion rustique.
50 *Idem*.

CAPELLE (J. VAN DE)

51 Une rivière à reflets d'eau, avec quantité de navires.

COMPE (J.)

né 1713, *décédé* 1761.

52 Portrait de l'artiste.

CONINCK (D. DE)

né 1636, *décédé* 1686.

53 Une chasse aux cerfs.
54 Une chasse aux ours.

CRAYER (C. DE)

né 1582, *décédé* 1669.

55 L'adoration des Bergers.
56 La descente de la croix.
57 *Ecce Homo.*

CUILENBURG (C. VAN)

58 Portrait du contre-amiral W. Crul.

CUYP (J.-G.)

né 1575.

59 Un tableau de famille.

CUYP (A)

60 Paysage entrecoupé par une rivière.
61 Un combat de cavalerie.

DOES (S. VAN DER)

né 1653, *décédé* 1717.

62 Un paysage avec pâtres et bestiaux.
63 Un paysage montagneux avec pâtres et bestiaux.
64 *Idem.*

DOV (G.)

né 1613, *décédé* 1674.

65 Le tableau très-renommé, l'Ecole du soir.

66 Un religieux en prière.

67 Une jeune fille, effet de lumière.

DOV (G.) et N. BERGHEM.

68 Un seigneur et une dame dans un paysage.

DROST (.....)

69 Hérodias acceptant la tête de Jean-Baptiste.

DUBBELS (H.)

70 Un calme.

DUCQ (J. LE)

né 1636.

71 Un corps de garde.

DUSART (C.)

né 1665, *décédé* 1704.

72 Une poissonnerie.

73 Cour intérieure d'un cabaret de village.

74 Vue d'un village.

DYK (A. VAN)

né 1599, *décédé* 1641.

75 Portrait de Jacques van der Borcht, bourgmestre d'Anvers.

76 *Idem* de la princesse Marie-Henriette Stuart et de son frère le prince de Galles, enfants de Charles Ier, roi d'Angleterre.

DYK (d'après A. VAN)

77 Le Christ mourant.

EECKHOUT (G. VAN DEN)

né 1621, *décédé* 1674.

78 La femme adultère.

EVERDINGEN (A. VAN)

né 1621, *décédé* 1675.

79 Paysage du Nord.

EYCK (H. et J. VAN)

HUBERT, *né* 1335, *décédé* 1426.

JEAN, *né* 1370, *décédé* 1445.

80 Un temple gothique.

81 La sainte Vierge avec l'Enfant.

EYCK (J. VAN)

82 L'adoration des Mages d'Orient.

FLINK (G.)

né 1615, *décédé* 1667.

83 Assemblée de gardes civiques, commandés par Jean Huidecoper, seigneur de Maarseveen, après la conclusion de la paix de Munster en 1648.

84 Isaac donnant sa bénédiction à Jacob.

GEEL (J. VAN)

né 1631, *décédé* 1698.

85 Portrait de l'artiste.

GELDER (A. DE)

né 1645, *décédé* 1727.

86 Vestibule avec un escalier.

87 Portrait du czar Pierre le Grand.

GOYEN (J. VAN)

né 1596, décédé 1656.

88 Un paysage.

GRAASBEEK (J. VAN)

né 1608, décédé 1668.

89 Grotius, âgé d'environ douze ans, dans son cabinet d'étude.

GRIFFIER (J.)

né 1645, décédé 1718.

90 Vue du Rhin.

GYZELS (J.)

91 Vue d'un village.

HAARLEM (C. VAN)

né 1562, décédé 1638.

92 Adam et Eve dans le Paradis.
93 Le massacre des Innocents.
94 Portrait de D. V. Koornhert.

HACKAERT (J.)

né 1636.

et A. VAN DE VELDE.

95 Paysage avec des arbres et des chasseurs.

HAGEN (J. VAN DER)

96 Un paysage avec un pont de halage.

HALS (F.)

né 1584, *décédé* 1666.

97 Portrait du célèbre artiste et de son épouse.

98 Un portrait d'homme.

HAUCK (A.-C.)

né 1747, *décédé* 1812.

99 Portrait du vice-amiral J.-A. Zoutman.

HEEM (D.-D. DE)

100 Une nature morte.

101 Des fleurs et des fruits.

HEEM (J.-D. DE)

né 1600, *décédé* 1674.

102 Une nature morte.

HELST (B. VAN DER)

né 1613, *décédé* 1670.

103 Le banquet de la garde civique à Amsterdam, à l'occasion de la paix de Munster, conclue en 1648.

104 Les chefs ou arbitres de la confrérie des Arbalétiers à Amsterdam.

105 Portrait du vice-amiral E.-M. Kortenaar.

106 *Idem* de Marie-Henriette Stuart, princesse douairière de Guillaume II.

107 Portrait du bourgmestre d'Amsterdam, A. Bicker.

108 *Idem* de son fils.

109 *Idem* d'un homme inconnu.

110 *Idem* d'une femme inconnue.

HELST (B. VAN DER) et L. BAKHUIZEN.

111 Portrait du lieutenant-amiral A. van Nes.

112 *Idem* de son épouse.

HELST (L. VAN DER)

113 Portrait de l'amiral A. Stellingwerf.

HEYDEN (J. VAN DER)

né 1637, *décédé* 1712.

114 Vue d'une ville hollandaise, avec des figures, par A. VAN DE VELDE.

115 Vue comme la précédente, avec figures, par le même.

116 *Idem* avec *idem*.

HILLEGAARD (P. VAN)

décédé 1658.

117 Le congé donné aux Milices, dites *Waardgelders*, à Utrecht, en 1618.

HOEDT (G.)

né 1648, *décédé* 1733.

118 Mariage d'Alexandre avec Roxane.

119 Le triomphe d'Alexandre, pendant du précédent.

120 Un paysage.

121 *Idem*.

HONDEKOETER (M. DE)

né 1636, *décédé* 1695.

122 Un parc avec des canards et des pigeons.
123 Un paysage avec un paon, une paonne et des oiseaux exotiques.
124 Des fleurs et plantes.
125 De la volaille morte.
126 Des perroquets, des oiseaux exotiques et des singes.
127 Paysage avec de la volaille morte.
128 Le pendant.
129 Une maison de campagne; cette pièce est connue sous la dénomination de *La Plume flottante*.

HONDHORST (G.)

né 1592, *décédé* 1680.

130 Un homme joyeux.
131 Portrait du prince Guillaume II.
132 Le même, d'autre manière.
133 *Idem* du prince Frédéric-Henri.
134 *Idem* de son épouse, Amélie de Solms.

HOOGE (P. DE)

135 Portrait de l'artiste.
136 Un vestibule.

HUCHTENBURG (J. VAN)

né 1646, *décédé* 1733.

137 Un combat de cavalerie.

HUYSUM (J. VAN)

né 1682, *décédé* 1749.

138 Des fleurs.
139 Des fruits.
140 Paysage en Arcadie.
141 *Idem.*

JANSON (l'ancien)

né 1729, *décédé* 1784.

142 Le château de Heemstede, en 1766.

JARDIN (K. DU)

né 1640, *décédé* 1678.

143 Portrait de l'artiste.
144 Portrait du sieur Reynst, son protecteur.
145 Portraits de cinq régents de la maison de correction.
146 Un paysage.
147 Une auberge italienne.
148 Un cavalier devant une auberge.

JONG (L. DE)

né 1616, *décédé* 1679.

149 Portrait du vice-amiral Jean van Nes.
150 *Idem* de son épouse Aletta Ravensburg.

JORDAENS (J.)

né 1594, *décédé* 1678.

151 Un paysage avec le satyre Pan.

KALF (W.)

né 1630, *décédé* 1693.

152 Une nature morte.

KEIZER (H. DE)

né 1565, *décédé* 1621.

153 Portrait de R. Hoogerbeets, avec sa femme et ses enfants.

KOEDYK (N.)

né 1681.

154 Portrait du lieutenant-amiral P.-P. Hein.

KONING (P. DE)

né 1619, *décédé* 1689.

155 Vue d'une forêt avec une rivière.

LAIRESSE (G. DE)

né 1640, *décédé* 1711.

156 Une composition symbolique; grisaille.

157 *Idem.*

158 Mars, Vénus, Cupidon et Mercure.

159 Mars, Vénus et Cupidon.

160 Diane et Endymion.

161 Séleucus cédant sa femme et son sceptre à son fils Antiochus.

LEYDEN (L. VAN)

né 1494, *décédé* 1533.

162 Portrait du comte de Hollande, Philippe de Bourgogne.

LIMBURG (H. van)

né 1680, *décédé* 1758.

163 Groupe d'enfants jouant à colin-maillard.

LIEVENS (J.)

né 1607.

164 Portrait de J. van den Vondel.

LINGELBACH (J.)

né 1625, *décédé* 1687.

165 Port de mer en Italie.

166 Paysage avec figures et chevaux : le paysage par WYNANTS.

167 Un manége.

168 Port de mer en Italie, avec des bâtiments et des galères.

MAAS (N.)

né 1632, *décédé* 1693.

169 Jeune fille dans l'embrasure d'une fenêtre.

MEER, le jeune (J. van der)

né 1608.

170 Paysage avec des brebis.

METZU (G.)

né 1615, *décédé* 1658.

171 Un homme et une femme assis à une table garnie de mets.

172 Vieillard assis près d'un tonneau de bière.

MIEREVELD (M.)

né 1567, *décédé* 1641.

173 Portrait du prince Guillaume Ier.

174 *Idem* de Philippe-Guillaume, prince d'Orange.

175 *Idem* du prince Maurice.

176 *Idem* du prince Frédéric-Henri.

177 *Idem* de J. van Oldenbarneveldt, avocat de la Hollande.

178 *Idem.* de J. Cats, grand-pensionnaire.

179 *Idem* de Cornélie Tedingh van Berkhout, épouse du lieutenant-amiral M. H. Tromp.

180 *Idem* de Smelfin, chef d'armée sous le prince Maurice.

MIERIS (F. VAN)

né 1635, *décédé* 1681.

181 Une femme qui écrit une lettre.

182 Une femme qui pince de la guitare.

MIERIS (W. VAN)

né 1662, *décédé* 1747.

183 Un marchand de volaille.

MIERIS LE JEUNE (F. VAN)

né 1689, *décédé* 1763.

184 Un ermite en prière.

MIGNON (A.)

né 1636, *décédé* 1679.

185 Un vase avec des fleurs.

188 Un verre, des fruits et accessoires.

MOMPER (J. DE)

né 1580, *décédé* 1638.

187 Un paysage.

MONI (L. DE)

né 1698, *décédé* 1771.

188 Une femme arrosant des fleurs.

MOREELSE (P.)

né 1571, *décédé* 1638.

189 Une bergère.
190 Portrait de Marie d'Utrecht, épouse de J. van Oldenbarneveldt, à l'âge de 63 ans.

MOUCHERON (F. DE)

né 1633, *décédé* 1686.

191 Un paysage garni de figures par A. VAN DE VELDE.

MURAND (E.)

né 1622, *décédé* 1700.

192 Maison rurale en ruines.

MYTENS (A.)

né 1612.

193 Portrait du lieutenant-amiral C. Tromp.
194 *Idem* de son épouse.

NAIVEU (M.)

né 1647, *décédé* 1721.

195 Saint Jérôme priant.

NEEFS (P.)

né 1570, *décédé* 1651.

196 L'intérieur d'une église à Anvers.
197 Vue dans une église catholique.
198 Une église catholique éclairée par des chandelles.

NEER (A. VAN DER)

né 1619, *décédé* 1683.

199 Un hiver.

NEER (E.-H. VAN DER)

né 1643, *décédé* 1703.

200 Le jeune Tobie avec l'ange.

NETSCHER (G.)

né 1639, *décédé* 1684.

201 Une femme pompeusement mise ajustant la chevelure d'un petit garçon.
202 Portrait de Constantin Huygens père.

NOOMS, surnommé ZEEMAN (R.)

né 1612.

203 La bataille navale devant Livourne (1653).

OSTADE (A. VAN)

né 1610, *décédé* 1685.

204 Réunion villageoise.
205 L'atelier d'un peintre.

OSTADE (J. VAN)

né 1613, *décédé* 1671.

206 Cabaret rustique avec des voyageurs.
207 Un campagnard riant.

OUDENROGGE (J.)

208 L'atelier d'un tisserand.

OUWATER (J.)

né 1747, *décédé* 1793.

209 Vue d'Amsterdam.
210 *Idem.*

PETERS (J.)

211 La flottille anglaise brûlée à Chattam (1667).

POEL (E. VAN DER)

212 Ruine du magasin à poudre à Delft (1654).
213 Intérieur d'une habitation rustique.

POELENBURG (C.)

né 1586, *décédé* 1660.

214 Des nymphes épiées par des satyres.
215 Adam et Ève expulsés du paradis.
216 Un paysage avec des baigneuses.
217 *Idem.*

POTTER (P.)

né 1625, *décédé* 1654.

218 Paysage montueux avec du bétail.

219 Orphée domptant des animaux par les accords de sa lyre.

220 La chasse aux ours.

221 Un pâtre qui se repose et du bétail.

POURBUS (J -F.)

né 1570, *décédé* 1622.

222 Portrait d'Elisabeth, reine d'Angleterre.

PYNAKKER (A.)

né 1621, *décédé* 1673.

223 Paysage montagneux aux bords d'une rivière avec des arbres à haute futaie.

QUINKHARD (J.)

224 Intérieur avec deux personnes qui font de la musique.

RAVESTEIN (J. VAN)

né 1572, *décédé* 1657.

225 Portrait de J.-P. Snoek.

226 *Idem* de son épouse Margaretha Bal.

RECHTERS (T.)

né 1700, *décédé* 1768.

227 Portrait de J. Wagenaar, historiographe d'Amsterdam.

REMBRANDT VAN RYN

né 1606, *décédé* 1674.

228 La garde civique d'Amsterdam, connue et renommée sous le nom de *La Garde de nuit.*

229 Les syndics de l'ancienne corporation des marchands de drap à Amsterdam.

REMBRANDT (de l'école de)

230 Portrait de P. van Uitdenbogaard, receveur de la province de Hollande.

RIETSCHOOF (J.-C.)

né 1652, *décédé* 1719.

231 Un calme.
232 Eau agitée.

RING (P. DE)

233 Des fruits et accessoires.

ROEPEL (C.)

né 1678, *décédé* 1748.

234 Des fleurs.
235 Des fruits.

ROMYN (W.)

236 Paysage en Italie avec bétail.
237 Un paysage avec du bétail qui traverse un gué.
238 *Idem* avec des vaches et des mulets.

RUBENS (P.-P.)

né 1577, *décédé* 1640.

239 La piété filiale.
240 Ebauche représentant Jésus-Christ traînant sa croix.

RUBENS (d'après P.-P.)

241 Ebauche de la rencontre de Jacob et d'Esaü.

RUISCH (RACHEL)

né 1664, *décédé* 1750.

242 Des fleurs.

RUISDAAL (J.)

né 1636, *décédé* 1681.

243 Un grand paysage avec une cascade.

244 *Idem*. On y voit un château semblable à celui de Bentheim.

RUYTER (J. DE)

245 Une poissonnière.

RYCKAERT VAN ARP (D.)

né 1615, *décédé* 1677.

246 Un cordonnier et autres personnes dans un intérieur.

SAENREDAM (P.)

né 1597, *décédé* 1666.

247 Une partie de l'intérieur de la grande église à Haarlem.

248 Autre partie de la même église.

SANDRART (J.)

né 1606, *décédé* 1673.

249 Portrait de P.-C. Hooft, bailli de Muiden.

SCHALKEN (G.)

né 1643, *décédé* 1706.

250 Portrait de Guillaume III, roi d'Angleterre.

251 Une femme occupée à placer une chandelle dans une lanterne.

252 Un jeune homme fumant une pipe.

253 Deux garçons dont l'un mange un œuf et l'autre de la bouillie.

254 Le pendant du précédent; un jeune homme qui allume sa pipe.

SCHOORL (J.)

né 1495, *décédé* 1562.

255 Marie-Madeleine en méditation.

256 Sujet symbolique représentant la fille de Sion.

SCHUPPEN (J. VAN)

né 1623.

257 Portrait du prince Eugène de Savoie.

SLABBAERT (K.)

258 Une femme qui coupe du pain.

SLINGELAND (P. VAN)

né 1640, *décédé* 1691.

259 L'intérieur d'une habitation rustique, un homme jouant du violon.

260 Un homme grave en habit japonnais.

SNYDERS (F.)

né 1579, *décédé* 1657.

261 Un plat garni de fruits avec du gibier mort.

262 Un chevreuil mort, une hure de sanglier et des légumes.

STAVEREN (J.-A. VAN)

263 Vieillard priant dans une grotte.

STEEN (J.)

né 1636, *décédé* 1689.

264 Portrait de l'artiste.

265 Un intérieur bourgeois; tableau connu sous le nom de *La Fête Saint-Nicolas.*

266 Famille de paysans joyeux entrant dans une barque.

267 Servante de paysan écurant un pot d'étain.

268 Un boulanger étalant son pain.

269 Un charlatan vantant sa marchandise.

270 Intérieur avec figures parmi lesquelles une femme qui donne à manger à un perroquet.

271 Une noce de campagne.

STRY (A. VAN)

né 1753, *décédé* 1824.

272 Un jeune homme qui dessine.

TENIERS (D.)

né 1610, *décédé* 1694.

273 Demeure rustique avec un homme tenant à la main une pipe et un pot de bière.

274 Compagnie de gens joyeux.

275 Les tentations de saint Antoine.

276 Corps de garde avec plusieurs gens de guerre et une quantité d'attributs militaires.

TERBURG (G.)

né 1608, *décédé* 1681.

277 Jeune dame, habillée en satin blanc, conversant avec un seigneur et une dame.

TERBURG (d'après G.)

278 La conclusion de la paix de Munster en 1648.

TERWESTEN (M.)

né 1670, *décédé* 1725.

279 Portrait de la princesse Anne de la Grande-Bretagne, épouse de Guillaume IV.

TOL (D. VAN)

280 Trois enfants joyeux.

TROOST (C.)

né 1697, *décédé* 1750.

281 Portrait de l'artiste.

ULFT (J. VAN DER)

né 1626.

282 Un paysage en Italie.

283 *Idem.*

VENIUS (O.)

né 1558, *décédé* 1634.

284-295 Douze pièces relatives à l'histoire des anciens Bataves et des Romains.

VELDE (E. van de)

né 1597, *décédé* 1648.

296 Sujet symbolique tiré des temps du prince Maurice.

VELDE (W. van de)

né 1633, *décédé* 1707.

297 Scène de la bataille navale de quatre jours (1666).
298 Le pendant du précédent.
299 Vue de la ville d'Amsterdam, prise de l'Y.
300 Une eau calme.
301 Une autre.
302 Une eau agitée.

VELDE (A. van de)

né 1639, *décédé* 1672.

303 Un paysage avec des figures et du bétail.
304 *Idem* avec une chaumière.

VENNE (A. van der)

né 1589, *décédé* 1662.

305 Le prince Maurice, ses frères et ses cousins à cheval.
306 Le même prince au lit de mort.

VERBOOM (A.)

307 Une forêt; grand tableau.

VERSCHUUR (L.)

308 Le châtiment de la cale infligé au chirurgien du vaisseau de l'amiral van Nes.

309 Entrée de Charles II d'Angleterre dans le port de Rotterdam.

VICTORS (J.-J.)

310 Joseph expliquant les songes dans la prison.

VINCKEBOOM (D.)

né 1578, *décédé* 1629.

311 Le prince Maurice allant à la chasse, accompagné de sa suite.

VLIET (H. VAN)

312 L'intérieur de l'église ancienne à Delft.

VOIS (A. DE)

né 1641.

313 Un homme joyeux tenant à la main un verre de vin et un violon.

314 Marchand de poisson en bonne humeur.

VRIES (R. DE)

315 Paysage avec des arbres.

VROOM (H.-C.)

né 1566, *décédé* 1640.

316 L'amiral Heemskerk coulant à fond les galères espagnoles devant Gibraltar (1607).

WEENIX (J.)

né 1644, *décédé* 1719.

317 Un paysage avec du gibier mort.

318 Un lièvre suspendu, avec des accessoires.

319 Du gibier mort et des fruits.

WERFF (A. VAN DER)

né 1669, *décédé* 1722.

320 Le portrait de l'artiste tenant un tableau qui représente sa femme et son enfant.

321 Une Sainte Famille.

322 Un paysage avec deux figures.

WERFF (dans le style de VAN DER)

323 Psyché et Cupidon.

WERFF (P. VAN DER)

né 1665, *décédé* 1718.

324 Saint Jérôme au désert.

325 Deux filles ornant de fleurs une statue.

326 Jeune fille dessinant la statue de Vénus.

WIT (E. DE)

né 1607, *décédé* 1692.

327 L'intérieur d'une église.

WOUWERMAN (PH.)

né 1620, *décédé* 1668.

328 Un paysage montagneux.

329 Un paysage avec des chevaux.

330 Le pillage d'un village, les paysans refoulant les gens de guerre.

331 Une chasse aux hérons.

332 Une rixe de paysans.

333 Un paysage avec un cheval blanc.

334 *Idem* avec une chasse aux cerfs.

335 Un manége.

336 Un paysage.

WOUWERMAN (P.)

337 La prise de la place de Coevorden (1672).

WYCK (T.)

né 1616, *décédé* 1686.

338 Intérieur avec une femme qui file.

WYNANTS (J.)

né 1600, *décédé* 1670.

339 Paysage dans les dunes avec figures, par A. VAN DE VELDE.

340 *Idem* avec *idem*.

341 Paysage avec une habitation rustique.

ZACHTLEVEN (H.)

né 1609, *décédé* 1685.

342 Une vue du Rhin.

343 *Idem*.

344 *Idem*.

ÉCOLES DIVERSES

ALLORI (d'après)

né 1577, *décédé* 1621.

345 Judith tenant la tête d'Holopherne.

MICHAEL ANGELO AMERIGI DA CARAVAGIO

né 1569, *décédé* 1609.

346 Diane et Endymion.

CYRUS FERRUS

347 Mariage de la sainte Vierge avec Joseph.

GAROFOLO

348 L'Adoration des mages d'Orient.

GUIDO RENI (*par ou d'après*)

né 1574, *décédé* 1643.

349 Marie-Madeleine et deux anges.

JEAN LANFRANC

350 Jean-Baptiste.

MAZZUOLI (*par ou d'après*), nommé aussi PARMESAN

351 Une Madone avec l'enfant Jésus.

NICOLAS BERTIN

352 Un sujet de la Bible.

353 *Idem*.

MURILLO

né 1618, *décédé* 1682.

354 L'Annonciation.

RIBERA, nommé L'ESPAGNOLET

né 1589, *décédé* 1656.

355 Un sujet allégorique.

DIEGO VELASQUES (*d'après*)

356 Portrait de Charles-Balthazar, fils de Philippe IV roi d'Espagne.

H. HOLBEIN

né 1498, *décédé* 1554.

357 Portrait de l'empereur Charles-Quint.
358 *Idem* de Robert Sidney.
359 *Idem* de Didier Erasme.
360 *Idem* de l'empereur Maximilien d'Autriche.

H. ROTTENHAMER

né 1564, *décédé* 1604.

361 La sainte Vierge avec l'Enfant Jésus.
362 Mars, Vénus et autres figures.

INCONNUS

363 Rubens, van Dyck et Brouwer, travestis en paysans, jouant aux cartes devant une auberge.
364 Un homme touchant le clavecin.
365 Un homme tenant un bâton.

366 Le mariage de sainte Catherine.
367 Une Sainte Famille.

PORTRAITS

368 Le chevalier Franck van Borselen.
369 La comtesse Jacqueline de Bavière.
370 Kenau Hasselaer.
371 Le prince Maurice avec un de ses chefs d'armée à cheval.
372 Bernard Prevostius, ministre remontrant.
373 Hugues Grotius, à l'âge de 48 ans.
374 W. van de Velden, domestique fidèle de H. Grotius.
375 E. van. Houwening, son épouse, *idem*.
376 Le comte Lamoral d'Egmond.
377 Philippe de Montmorency, comte de Hoorne.
378 Le comte Adolphe de Nassau.
379 Amélie de Solms, veuve du prince Frédéric-Henri.
380 Le vice-amiral Witte Corn. de Witte.
381 Le commandant Hierogière, qui a pris la place de Breda au moyen d'un bateau à tourbes, en 1590.
382 Le fils du lieutenant-amiral A. van Nes.
383 L'empereur Charles le Grand.
384 L'épouse du même empereur.
385 La comtesse de Solms, veuve de J.-W. van Brederode.
386 Les comtes Louis, Jean, Adolphe et Henri de Nassau, en pied.
387 Le comte Ernest-Casimir de Nassau.
388 Le même en pied.

389 Sophie Hedwig de Brunswick, épouse du comte Ernest-Casimir de Nassau.

390 Henri-Casimir, en pied.

391 Un des comtes de Nassau, inconnu.

392 *Idem.*

393 Le comte de Leicester.

394 Gaspard de Coligny, amiral de France.

395 Ripperda, commandant d'Haarlem, lors du siége.

396 Philippe IV, roi d'Espagne.

397 Albert, archiduc d'Autriche.

398 Isabelle-Claire-Eugène, son épouse.

399 Le pape Adrien VI.

400 Une princesse espagnole.

401 Un inconnu, habillé avec distinction.

402 Quarante portraits représentant des princes d'Orange, des comtes de Nassau et autres personnages de distinction.

403 Un chevreuil mort.

—

TABLE

—

LETTRE I. — Un tableau de Paul Potter. — Départ d'Anvers. — Douaniers. — Moerdyk. — Diligence. — Moulins à vent. — Dordrecht. — La Meuse. 1

LETTRE II. — Rotterdam. — Paysage. — Erasme. — Eglise Saint-Laurent. — Propreté. — Boucheries — Le Chien. Zaandstraat. — Impudicités. — Musée. — Van der Neer. — — Van Everdingen. — Van Goyen. — Koning. — Hobbéma. — A Hondius. — Rembrandt. — Une esquisse de Van Dyk. — Style ogival. — En chemin de fer. 11

LETTRE III. — Bibliomanie — Citation. — La Haye. — Eglise Saint-Jacques. — A vol d'oiseau. — Chaufferettes. — Toison d'or. — Musée. — Breughel. — Corneille van Haarlem. — Van Ostade. — Paul Potter. — Van der Meer. — Gerard Dov. — Wouvermans. — Van der Velde. — Franks et Pourbus. — Metzu : la Justice. — Rembrandt :

la Leçon d'anatomie ; Saint-Siméon. — Van der Eeckout. — Coiffures. — Scheveningue. — Phalanstère. 27

LETTRE IV. — Jean et Cornélis de Witt. — Coup d'œil en arrière. — Massacre. — La Prison. — Barneveld. — La Salle de loterie. — Curiosités et puérilités. — Japoneries. — Le Bois. — La Maison du Bois. — Portraits. — Le Taciturne. — Tenture. — Légende et citation. 53

LETTRE V. — Départ de la Haye. — Paysages. — Le Rhin — Ecluses. — Leyde. Hôtel-de-Ville. — Le Prophète. — Malpropreté mystérieuse. — Musées. — Sirènes, Fossiles, Oiseaux, Œufs, Tarets — Panthéon Hindou. — Japoneries. — Têtes à l'eau-de-vie. — Les Elzévirs. — Monsieur de Balzac. — Eglise Saint-Pierre. — Étudiants. 73

LETTRE VI. — Hollande. — Politesse. — Haarlem. — Tête de Pont. — Tulipes. — Musée moderne. — Cathédrale. — Boucherie. — Hôtel-de-Ville. — Le signe des naissances. — Le lac de Haarlem. — A Amsterdam.

LETTRE VII. — Amsterdam. — *Marché aux herbes* de Metzu. — Le Palais. — *Quos ego!* — Armée. — *Ne contempseris.* — La nouvelle Eglise. — Ruyter. — L'ancienne Eglise. — Vitraux. — La Fête des Cloches. — Jardin zoologique. — Les Juifs. — La Coupe des Diamants. 97

LETTRE VIII. — Synagogue. — Léproserie. — Les Lépreux Tourelles. — Peine de Mort. — Musée. — Rembrandt : *la garde de nuit.* — Van der Helst. — Les Frères de Witt, par J. de Baan. — Nomenclature. 125

LETTRE IX. — Pèlerinage. — *Zaandam* et non pas *Saardam.* — La Maison de Pierre le Grand. — *Nomina stultorum.* — Le Canal du Nord. — Le Village de Broeck. — Hystérie de propreté. — Une Ferme. — La Queue des Vaches. — Crépuscule. 145

LETTRE X. — La Venise du Nord. — En mer. — Le Zuyderzée. — Banquises. — Harlingen. — La croix des chiens. — Carriole. — Franeker. — Devises. — Soleil couchant.

LETTRE XI. — Leuwarden. — Tour penchée. — Maisons peintes. — Palazzino. — Hôtel-de-Ville. — Conscription. — Coiffures frisonnes. — Maison. — Comme on soupe en voyage. 165

LETTRE XII. — Groningue. — Eglise Saint-Mathieu. — Les Epoques ogivales. — Mardi-gras. — Mélodies. 175

LETTRE XIII. — Assen. — Celtologie. — Légende. — Coche Hollandais. — Le Canal. — Le parfum des Nations. — Pays plat. — Souvenir de Palestine. — Meppel. 179

LETTRE XIV. — Soleil. — Landes. — Colonies pénitentiaires. — Ommerschans. — Questions difficiles. — Canards sauvages. — Zwolle. — Forteresse. — Architectures. 194

LETTRE XV. — L'Yssel. — Les femmes. — Lois de Manou. — Hasselt. — Amsterdam. — Maison légendaire. — Boissons et Cuisine. — Théâtres. 215

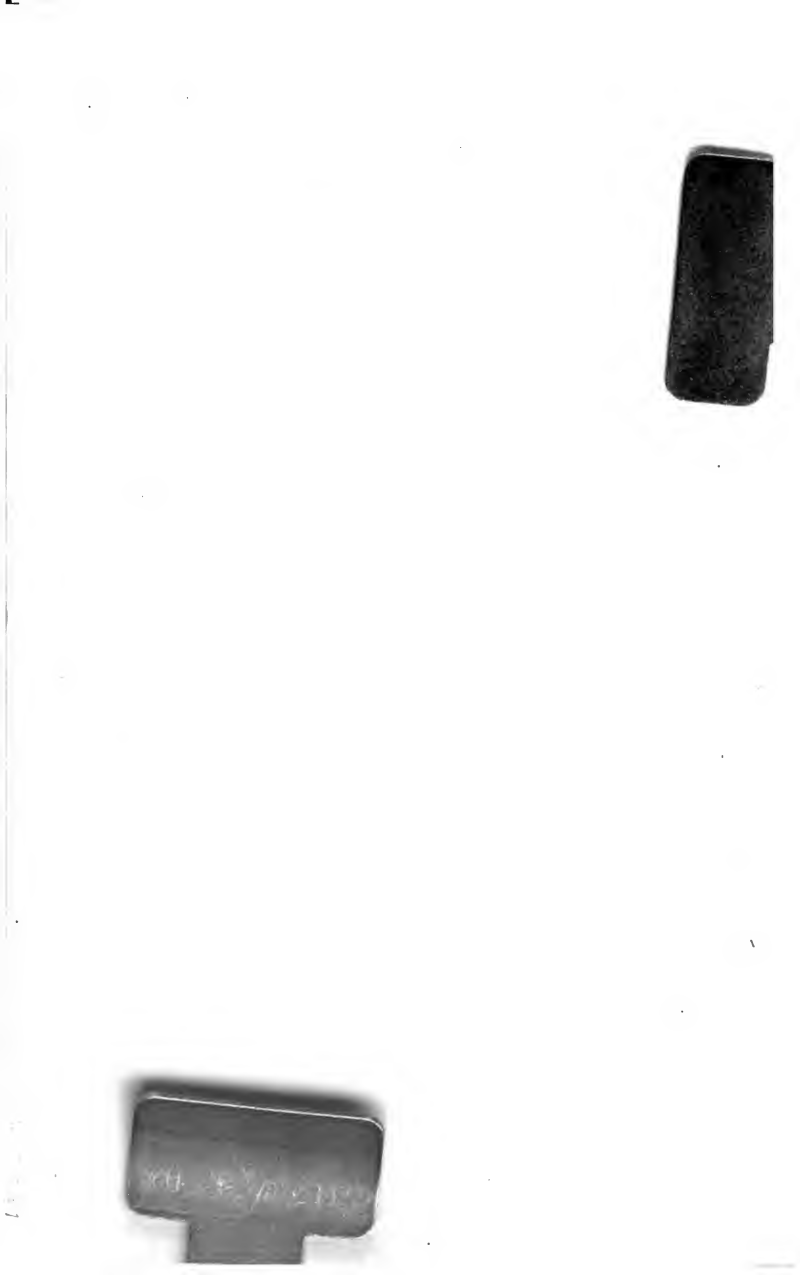
LETTRE XVI. — Utrecht. — Velours. — Le vieux quai. — Hollande politique. — Eglise Saint-Martin. — Cloître. — Clocher. — Ouragan. — Zeist. — Les Frères Moraves. — Histoire. — La liberté. — Conseil et adieu. 225

Catalogue des tableaux du musée de Rotterdam. 255

Catalogue des tableaux du musée de la Haye. 317

Catalogue des tableaux du musée d'Amsterdam. 347

—




89066776279
B89066776279A